

Etienne Farron
avec François Egli

pas toujours!

LA VIE FACILE DE FRANÇOIS EGLI

Fiction délirante d'une vie d'artiste



La loi fédérale sur le droit d'auteur n'autorise pas la reproduction destinée à une utilisation collective de la totalité ou de l'essentiel des exemplaires d'une œuvre disponible sur le marché. Toute reproduction totale ou partielle de ce livre est donc illicite et constitue une contrefaçon

Couverture, *Installation 1200 pièces (fragment)*, François Egli

© 2020, Éditions SUR LE HAUT, La Chaux-de-Fonds, editionssurlehaut.com

ISBN 978-2-9701392-8-7

Etienne Farron
avec François Egli



LA VIE FACILE DE FRANÇOIS EGLI

Fiction délirante d'une vie d'artiste

« Je ne puis pas donner la réalité des faits,
je n'en puis présenter que l'ombre. »

Citation de Stendhal, *Vie de Henry Brulard*



Préface

Aussi loin que je me souviene, j'ai toujours connu François. Notre première rencontre remonte à un âge de l'enfance où nous ignorons encore que la mémoire existe. Il y eut pourtant une première fois.

Lors de nos échanges qui ont conduit à la rédaction de ce livre, nous avons abordé ce moment, et nous nous sommes rappelés les soirées durant les vendanges, dans la cave de Michel, son père, quand il s'y relayait une équipe de copains à serrer la vis du pressoir. Mon père me prenait avec lui et nous partions, en voisins, prêter main-forte. Nous n'étions pas encore à l'école, mais ces soirées nous affranchissaient d'un coucher toujours trop précoce. Les doigts dans le moût presque tiède, nous y reniflions un avant-goût de la vie d'adulte, alors que nous en étions encore bien loin !

Les hommes, seuls ou par deux, penchés en avant, poussaient une barre horizontale dont une de ses extrémités était reliée au mécanisme. Puis, arrivés au bout de leur quart de tour, ils se relevaient et effectuaient quatre ou cinq pas en arrière pour ramener la barre à son point de départ. C'était le moment fugace où, profitant de cette étrange chorégraphie, ils reprenaient leur souffle, sous l'œil des autres relayeurs au repos, tenant droit leur verre de blanc. Et de nous, les gamins au regard envieux. Le « claclaclaclac » caractéristique du cliquetis de la vis m'est toujours en mé-

moire. La barre était pour nous si haute que, pour la toucher, les adultes nous portaient et nous y laissaient suspendus, riant à dix centimètres du sol.

Vers la fin de l'adolescence, François disparut. Parfois juste une ou deux semaines, parfois dix ans. À peine si nous ses amis, ses proches, savions qu'il allait et venait, entre l'Espagne et notre village de Bôle. Et les nouvelles, relatées au détour de ouï-dire, comblaient mal notre envie d'en savoir plus. Où était-il ? Que devenait-il ? Comment allait-il ? Durant des années, tout n'avait été que grésillements, petits bouts d'infos imprécises, quand ce n'était tout simplement qu'un « silence radio » long de plusieurs mois. L'oubli auquel le temps semblait le condamner voyait systématiquement sa place occupée par nos suppositions les plus définitives.

Et puis un jour, il est revenu, contraint par la maladie. On s'est revu, on a décidé d'écrire sa biographie, comme pour d'un côté faire taire les qu'en-dira-t-on, et de l'autre, combler ce manque qui nous avait taraudés. Et puis un jour, son histoire et ses confidences sont tombées d'une vingtaine de cassettes sur ces pages, et tout n'y est pas. Ses souvenirs garderont leur part d'ombre, nos suppositions pourront toujours s'affiner au détour des non-dits.

Je voulais ici d'abord parler de la mémoire, celle qui s'effiloche et qui se réinvente, celle qui astique les vieux objets pour les rendre plus clinquants, entraînant avec elle des imprécisions, des joies et des controverses. Finalement, j'ai pris le parti de la liberté. Parce que c'est elle que l'on ressent.

La liberté se raconte difficilement, c'est pourtant elle qui émerge de ce livre ; on y verra qu'elle est exigeante, qu'elle joue

des coudes, qu'elle coûte. Et vous lirez qu'elle a un beau parti, *la Liberté*, dans ce livre !

Et si la vérité y est peut-être écornée, une chose est sûre, l'oubli n'a définitivement plus sa place.

Note de l'auteur : J'ai essayé de conserver la fraîcheur et l'humour qui se dégagent de ces enregistrements. De nombreux passages ont été retranscrits tels quels.

Vers 1986 : Des Grands-Pins à Calpe, de Calpe à Madrid

La rue des Grands-Pins à Neuchâtel. Nous sommes dans les années quatre-vingts. J'avais loué un grand loft, un bureau, un truc génial, avec Gasser, pour ses affaires, et en parallèle j'y développais les miennes. Je faisais, ou plutôt je tentais de me lancer dans l'import-export, mais je ne faisais pas grand-chose.

À cette époque, on portait des smokings faits sur mesure, le mien je l'avais échangé contre un tableau, et des montres Cartier. J'avais vingt-deux ou vingt-trois ans, juste après l'armée, je cherchais quoi faire de ma vie. J'avais un peu mis un pied à terre après quelques aventures en Espagne, déjà, et au Maroc. Entre autres...

Gasser se lançait dans l'import-export de pièces mécaniques et puis on voulait faire venir des machines viticoles de l'étranger. Nous avions d'ailleurs importé la première étiqueteuse permettant la pose d'autocollants sur les bouteilles de vin qui est arrivée en Suisse. J'en ai vendu une à mon frangin, une autre, la première, à un certain Massy, à Epesses. Au Salon Vino de cette année-là, les gens avaient plutôt peur, car personne ne produisait d'étiquettes autocollantes, alors qu'aujourd'hui, tout le monde est à l'autocollant. Ce qui se faisait à l'époque, c'est-à-dire avec la colle qu'il fallait déposer sur le papier, c'était compliqué, salissant, lent, problématique, on s'emmerdait à nettoyer, et quand on ne fait pas des centaines de milliers de bouteilles, c'est infernal ! On passe plus de temps à nettoyer la machine qu'à l'utiliser. Enfin bref, on a eu cette idée avec mon frère Henri, on a été les premiers à l'importer. On avait vingt ans d'avance, malheureusement. Main-

tenant, il ne se vend plus que ça, on change simplement le rouleau d'étiquettes et on passe séance tenante à un autre produit. Henri vient justement d'en racheter une. Bon, on était un peu trop précurseur !

Alors avec Gasser on avait ce bureau. Lui il commandait des kits pour maquiller les vélomoteurs (rires) en Italie, des machins qui faisaient faire plus de bruit au moteur : les « kits à l'italienne » ! Et puis bon, évidemment, on n'avait pas grand-chose à faire ensemble, donc on s'est séparé. Gasser est parti et j'ai gardé le bureau. Je ne faisais pas grand-chose.

Un jour, j'étais au bureau, le téléphone sonne, je réponds. C'était un mec d'Espagne qui vendait des maisons, et qui téléphonait à Gasser pour lui dire que ses billets d'avion étaient à disposition et qu'il l'attendait pour passer deux semaines à Noël pour faire des visites et parler affaires. Je dis au type : « C'est pas moi, c'est mon ex-associé, je vais l'appeler pour voir si ça l'intéresse encore. » Je téléphone à Gasser et il me dit que cela ne l'intéressait plus. C'était une demande qu'il avait faite peut-être six mois avant, et qu'il avait complètement oubliée. Je rappelle le mec en Espagne, qui était à Calpe (Alicante), et lui explique que mon ex-associé n'est plus intéressé à ce truc. Et là, le mec me dit : « Ouais, mais là j'ai déjà tout prévu, l'hôtel est payé, j'ai les billets d'avion, qu'est-ce que vous faites à Noël ? » Je réfléchis dix secondes et lui réponds :

— Rien.

— Ben écoutez venez, vous.

Je lui dis : « Écoutez, je viens, mais moi je vous le dis tout de suite, ça ne m'intéresse pas, je ne suis pas un vendeur de maisons. » Il me dit « y a pas de problème, tout est payé, vous venez,

je viens vous chercher à l'aéroport de Valence ».

Alors bon, il m'a envoyé les billets d'avion, parce qu'à l'époque il n'y avait pas internet, juste le bon vieux téléphone. J'ai fait ma valise, j'ai pris l'avion, seul, et j'arrive là-bas. Un type vient me chercher, dans la quarantaine, absolument charmant, avec une Mercedes et tout, du nom d'Ignacio Cabrera ou quelque chose comme ça. On se met à parler, en français, lui il parlait vaguement en français, et moi je ne connaissais rien en espagnol ! C'était le patron de cette boîte, ou plutôt de deux boîtes, l'une s'appelait Rustica, qui refaisait des maisons à l'ancienne, avec d'anciens matériaux (il rachetait de vieilles baraques pourries, les démontait et réutilisait les beaux trucs pour faire vraiment de belles maisons dont on aurait cru qu'elles étaient là depuis toujours). Et puis, d'un autre côté, il bâtissait des maisons à soixante mille balles pour les Suisses, des villas à six millions de pesetas, et pour dix mille francs de plus tu avais la piscine. Ah ces petits coins de terrain dans des urbanisations où il n'y a que des Suisses, tout le monde te le dira, là-bas ça sent la fondue tout l'été (rires) ! Bref.

En chemin, de Valence à Calpe, ça fait quand même une bonne heure et demie de route, il m'explique son affaire, et me dit qu'un mec a l'exclusivité pour la Suisse de la vente de ses maisons et il me montre tous les prospectus. Mais j'ai vu que c'était une monstre escroquerie, parce que l'intermédiaire en Suisse ne vendait rien du tout, il ne faisait qu'encaisser dix mille francs de commission chaque fois qu'un de ces gogos voulait bien acheter une de ces villas. Il était censé faire de la publicité, annonce dans les journaux, conférence et tout ça, mais comme je voyais le truc, je lui ai dit qu'il se faisait avoir. C'était une espèce de pyramide, tout le monde bossait sauf cet intermédiaire, enfin bref... Donc il

n'avait aucun contrôle sur son vendeur suisse. Et du coup j'étais sûr qu'il n'y avait rien, que du vent. Je le lui dis. Le mec tombait des nues. Ben c'est clair, quand un mec que tu ne connais pas te balance la sauce, et à l'époque je ne mettais pas encore les formes, j'étais jeune, j'en avais rien à foutre, je disais ce que je pensais !

Et, en pensant au business d'Ignacio, je vois comment il faut faire. Alors je lui dis : « Mais si tu veux, je t'organise ton business. » D'après ce que j'avais vu, c'était des bons produits. Il me répond : « Pas de problème, t'es là ces deux semaines, on va faire le tour. » Et il s'est occupé de moi quasi exclusivement. Et je me suis occupé des groupes de gogos qui avaient payé à cet intermédiaire, à qui j'expliquais que ça n'allait pas se passer comme prévu, et on a récupéré le truc. Et donc, pendant toute la semaine, il m'a montré son business, je lui donnais mon avis. « Ça, c'est génial, ça faut changer, etc., et il faut virer ce mec, ce parasite, cet intermédiaire inutile, qui coûte cher et qui ne rapporte rien. » Et sur un bout de page je lui ai refait l'organigramme de sa société, et c'est ce qu'il a fait et il a ensuite triomphé ! Et donc on s'est mis d'accord, il a viré son intermédiaire. Les clients suisses, s'ils rencontraient un problème ils pouvaient me contacter directement, pour les détails, etc. Mais j'allais repartir, après ces deux semaines. Ignacio me propose de rester et de bosser pour lui. « Viens travailler ici, à Calpe, tu as un appartement, tout ce qu'il faut ... » Bon, je n'avais pas grand-chose à faire, ça faisait longtemps que je branlais en Suisse, je me suis dit « et hop » !

Calpe, aujourd'hui, c'est une ville. C'est devenu gigantesque. À l'époque, c'était magnifique, tu avais des salines, des arbres partout, maintenant tu as des maisons partout. Quand tu vois ce truc, ça fait peur. Là j'ai vu dernièrement ou plutôt j'ai reconnu

parce que, le Peñón, le caillou-montagne qui est l'icône du coin, il n'a pas bougé, heureusement ! Sans lui, je n'aurais pas reconnu tellement il y a de villas, d'hôtels, de machins de tous les côtés. Et puis tu avais une plage, où j'allais en scooter, il n'y avait personne, absolument personne, que des salines, un endroit immense comme aux Saintes-Maries, avec des roselières, un endroit tout simplement magnifique, et maintenant c'est couvert de centres commerciaux, de baraques partout, c'est devenu gigantesque.

Enfin bref, je lui dis « ok, le temps de revenir en Suisse, rendre le bureau, m'organiser un peu, etc. » Et deux semaines après j'ai débarqué là-bas, avec ma petite malle, deux trois peintures, deux trois conneries, et hop. Il vient me chercher à Valence, je m'installe à Calpe et tout va bien. J'étais là, au bureau, je recevais les Suisses qui venaient en vacances, on allait au restaurant, et j'allais avec eux pour choisir les carrelages, les aménagements de douches, enfin c'était marrant. Mais ce n'était pas ma passion. Ça, je l'ai fait pendant une année et demie.

Le mec de Calpe

Je n'ai jamais réfléchi énormément aux choses que je faisais. J'y vais aux sentiments. Tu me proposes un truc, tout d'un coup si ça vibre bien, j'y fous. Je ne me pose pas toutes les questions annexes, j'y vais, de bonne foi. C'est ce que j'ai toujours fait de ma vie. Et cet épisode à Calpe, c'est le truc qui m'a fait triompher à Madrid.

J'étais un dimanche matin, chez Rustica, à Calpe, au bord de la mer, un bureau magnifique avec vue sur la mer. Midi moins cinq, j'allais partir, je me préparais à sortir. J'avais la main sur la

clé, voilà qu'un type arrive en scooter, très élégant, soigné bien qu'en short, des longs cheveux jusqu'aux épaules, un quinquagénaire qui me dit : « Ouais, vous avez un terrain là-haut, est-ce que je pourrais avoir des renseignements, le voir ? »

— Bien sûr, je lui dis.

— Qu'est-ce que vous faites maintenant ?

— Ben rien !

Je grimpe derrière son scooter et on monte voir ce terrain. Et le mec voulait l'acheter, et il me demande : « Et vous qu'est-ce que vous en pensez ? » Je lui réponds « écoutez, ça fait une année et demie que je suis là, et ce terrain on ne l'a pas vendu ». De là, on voyait pratiquement toute la Méditerranée d'un côté jusqu'à l'autre. C'était tout en haut, magnifique, je pense la plus belle vue loin à la ronde, en plus un peu perdu dans la montagne. « Mais – je lui lâche ça comme ça – c'est un terrain où je ne me suis jamais senti bien. » C'est vrai, chaque fois qu'on y allait, j'avais un serrement, une boule à l'estomac. Alors si j'avais dit « il est génial ce terrain », le mec l'aurait pris et je me serais fait vingt ou vingt-cinq mille balles de commission, comme ça sans avoir rien fait, un matin entre midi et midi cinq.

Bon, je lui dis « non, non, il est magnifique, c'est la plus belle vue du coin, mais je ne peux pas vous dire pourquoi, mais c'est un truc... il y a quelque chose ». Le type me dit « merci beaucoup », me raccompagne et je n'ai plus entendu parler de lui, jusqu'à le retrouver à Madrid, au Cercle des Beaux-Arts, une année et demie après. Ce mec, c'était Pedro Toledo Saavedra, président directeur général de la Banque Bilbao-Vizcaya, une des plus grandes banques européennes, donc ce type, un *nova mass*, un des plus puissants d'Espagne à ce moment-là. Après Franco, il y a eu une

période de quinze ou seize ans de « Glorieuses », ou plutôt de « Superglorieuses », et cette banque avait des agences en Amérique du Sud, des milliers d'agences dans le monde entier. Enfin bref, j'y reviendrai plus loin.

Je continue à travailler à Calpe, mais je me faisais ch... Entre-temps on avait organisé tout le réseau de l'agence pour l'Allemagne, j'étais allé deux ou trois fois à Berlin, en avion, ah c'était « rock-star », pour organiser le même système qu'on avait en Suisse pour vendre ces maisons. Et ça roulait. On réinvestissait dans la promotion, et on ne se dispersait pas. J'avais fait le tour, je sentais que je devais partir.

Madrid : Rencontre avec Carlos Postigo

Un jour, j'ai dû retourner à Madrid pour faire des papiers, et j'accompagnais un client qui allait prendre son avion de retour. Comme je n'avais pas grand-chose à faire, j'avais pris deux jours de vacances et j'ai traîné dans cette ville, visité des trucs et tout. Le dernier jour, je me suis trompé avec le train du retour, je pensais qu'il partait plus tôt et j'avais trois heures à tuer dans l'immense gare de Madrid. J'étais super bien habillé, et je vois un escalier roulant qui monte, et deux types de la sécurité en bas et je lis « Club privé Chammartin », il ne m'en faut pas plus, j'y vais !

Alors comme j'avais l'air décidé, j'étais bien habillé, les types de la sécurité se sont mis au garde-à-vous, si tu veux, ils ne m'ont rien demandé. Donc je suis entré, j'ai pris l'escalier, et je suis arrivé dans un club génial. Alors tu as les coins bar, les coins bouffe, et t'avais une immense salle d'exposition dans laquelle il y avait un mec qui exposait au moins cinq cents tableaux, qui étaient entas-

sés n'importe comment, mais que des tableaux anciens. T'avais des Flamands, que des belles choses. J'ai vu en faisant un tour du regard, comme ça, que tout avait un niveau impressionnant. J'entre là-dedans, il y avait deux types, dont un d'une élégance et d'un raffinement rares qui vient vers moi. Un gars un peu rond dans un trois pièces Prince de Galles brun impeccable, visage rond, un peu dégarni, un peu bon enfant, mais charmant. Et je lui dis « j'ai rarement vu un pareil amoncellement de belles choses ». Le gars me répond « oui, merci, j'ai besoin de liquidités donc je vends une partie de ma collection ». Il achetait régulièrement de nouvelles œuvres d'art et d'autres tableaux.

On discute, le temps passe, et il me demande :

— Qu'est-ce que vous faites ? J'aurais besoin de quelqu'un qui parle les langues étrangères.

Parce que lui ne parlait que l'espagnol. Je lui réponds :

— Rien de précis, je suis en train de finir une étape.

Finalement, il me donne sa carte de visite et me dit « si vous revenez à Madrid, passez me voir ». Et là, on avait parlé à bâtons rompus durant deux heures et demie, de manière très agréable, je lui dis « je suis désolé, il faut que j'y aille, dans un quart d'heure j'ai mon train ». Et le temps de traverser la gare qui est gigantesque, je devais y aller. « Revenez me voir à Madrid et on va discuter. »

Je mets sa carte dans la poche de mon veston, et je n'y pense plus. Parce que je ne pensais pas du tout me convertir ou m'impliquer dans l'art. Si tu veux, j'étais conscient d'être un artiste quand j'étais gamin. Mais on m'a tellement bourré le mou qu'à vingt ans je n'étais plus conscient d'être un artiste. Le côté artistique était presque parti, j'avais presque décroché. Donc je mets sa

carte dans ma poche, je prends mon train, je rentre à Calpe.

Je dis à mon copain de l'agence : « Écoute, dès qu'un remplaçant aura été trouvé, je le formerai plus ou moins à ce que je connais, les carrelages et autres, et je vais arrêter de travailler avec toi. Je m'en irai. » Mon collègue comprend la situation, et est content pour moi, content de m'avoir rencontré. De plus, l'aventure était géniale, et en attendant, j'ai quand même appris l'espagnol, disons que je parle de moins en moins mal l'espagnol grâce à lui ! J'ai encore fait deux ou trois mois et une fois mon remplaçant trouvé et formé, je suis parti.

Je ne pensais plus à ce type de Madrid. J'avais décidé de partir, sans savoir où aller. Je n'avais pas de projet précis, mais j'avais décidé de passer une semaine ou deux à Madrid. Il se trouve que je portais la même veste. Arrivé là-bas, je mets la main dans ma poche et, tiens, je prends la carte de visite et cela m'a fait « tilt ». Je prends un taxi et je me rends à l'adresse indiquée : Carlos Postigo, Avenue Ríos Rosas n° 8, je m'en souviendrai toujours, sur une de ces grandes avenues un peu haussmanniennes, avec des très grands immeubles de maître, avec des appartements de quatre cents mètres carrés par étage, des hauts plafonds, avec des appliques sur les façades, pas toujours dans le même style, parce que les propriétaires ne sont pas les mêmes. Ça n'est pas aussi rigoureux que le style haussmannien.

Alors j'arrive devant, il y avait un portier. Dans tous ces immeubles, il y a un portier qui est assis, derrière son petit bureau, toute la journée, quasiment jour et nuit, qui dort dans un placard à balais. C'est l'esclave de tout l'immeuble ! Là tu t'annonces et lui il téléphone au propriétaire qui te dit si tu peux monter. Donc je me rends auprès du portier, je lui demande si monsieur est là, et

s'il veut bien me recevoir. Il téléphone et me dit : « Oui pas de problème montez. » Je prends l'ascenseur, j'arrive au troisième étage sur un palier où il y avait trois portes : une immense, une plus petite à gauche, et une autre encore plus petite à droite. C'était la porte et les deux entrées de service sur les côtés. Je frappe avec une de ces boules articulées et j'attends. Je refrappe, et j'entends des bruits de chocs, des bruits de chutes d'objets, des frottements comme si un chat grattait derrière la porte. Tout à coup, la porte de droite s'ouvre et je vois la tête du type que j'avais rencontré à la gare trois quatre mois plus tôt qui me dit « viens, viens, passe par ici parce que je n'arrive plus à ouvrir les portes, il y a trop de trucs ». Alors j'entre par la porte de service, et déjà là, dans ce petit couloir, il y avait cinq ou six couches de tableaux, des deux côtés ! Donc tu n'entrais que sur le flan, de côté. Avec une valise ou un sac, tu n'entrais pas dans l'appartement.

Alors à nouveau, j'avais les yeux écarquillés, il y en avait partout. Dans le salon qui faisait peut-être cent mètres carrés, il y avait des valises empilées jusqu'à un mètre soixante, des tableaux empilés ou enchâssés les uns sur les autres pour éviter de détériorer la toile, des colonnes de tableaux partout, partout, partout. De la folie. Il y avait des parties de décors de cinéma, toutes sortes d'objets, enfin c'était plein du sol au plafond. Dans sa chambre, la moitié de son lit était réservée à des tableaux, donc il n'avait qu'un petit coin où il dormait, genre le chien en boule dans son panier ! Il y en avait sous le lit, et les quatre chambres étaient toutes pleines. Il m'a tout de suite dit « ici on ne peut pas habiter », alors il m'a mis à l'hôtel à côté de chez lui, à trente mètres, un quatre étoiles.

On se met à discuter, il me dit « tu es Suisse, tu connais Barbier-Müller à Genève, le musée précolombien ? » C'est la plus grande collection d'art précolombien du monde. À l'époque, j'avais vaguement entendu parler de cette fondation. « Comme je ne parle pas le français, j'aimerais bien leur vendre des objets, parce que j'ai besoin de liquidités. » Il me dit ça sans qu'on ait discuté ni prix ni commission ni rien d'autre. Sans le dire, il me nomme chef des ventes ! Il va dans une pièce, il fait presque tomber une colonne de tableaux. Il va tirer de dessous un lit une vieille valise en skaï, un machin style de ma grand-mère, pourrie, aux angles ronds, des années cinquante. Il me l'ouvre, dedans il y avait de la mousse, avec des trous verticaux, et dans chaque trou il y avait des grenouilles et des animaux en or précolombiens. En or massif. Il me dit « j'ai été ambassadeur du Paraguay » ; il s'était marié avec la fille du dictateur du Paraguay. « Maintenant c'est fini, donc je me cache derrière mes tableaux ! »

Mais ce mec avait été ambassadeur aux Nations Unies, c'est lui qui avait produit le film avec Marlon Brando *Les révoltés du Bounty* (1962), il avait encore des parties du décor, donc une histoire hallucinante. Il me dit : « Tu me fais plaisir, parce que tu as exactement la taille que j'avais quand j'étais au mieux de ma forme. » Il était devenu gros avec les années. Du coup, j'avais à disposition peut-être une centaine de costumes, smokings blancs, smokings noirs, smokings roses, Prince de Galles de toutes les couleurs, et tout était exactement pile à ma taille. Je pense que j'ai jamais mis deux fois le même costume. Les gens devenaient francs fous à Madrid, ils ne savaient pas d'où ça sortait ! Donc on a tout de suite sympathisé.

Bon alors il me montre ces grenouilles précolombiennes. Et

bien entendu, Barbier-Müller les a achetées en courant ! C'est un truc d'une rareté abyssale, qu'il avait obtenu quand il était ambassadeur – et très fortuné – avec des jades et autres objets précolombiens. Et précolombien, ça fait quand même quelques milliers d'années. Il y avait aussi des têtes tumaco-tolita¹, termes que j'ai appris à cette occasion ! Des têtes en pierre qui ont autour de deux mille ans, et ces sculptures en or massif, vieilles de cinq cents à mille cinq cents ans. Ce ne sont pas des anneaux à porter dans le nez, c'est de l'orfèvrerie, excellemment travaillée. Et j'ai contacté les gens de Barbier-Müller, et ces objets sont maintenant dans leur catalogue. C'est aussi pour lui que j'ai amené le *boceto* du Greco, qui lui a mal fini, mais c'est un chapitre à lui tout seul (rires).

Mais c'était un type exceptionnel : ambassadeur, sans doute un peu mafieux, producteur de cinéma, la totale. Et propriétaire d'une collection d'art incroyable. Plus grande que Gurlitt, mais sans les Vermeer et consorts. Bon, un gars qui avait connu des années d'excellente fortune, si je puis dire. Aujourd'hui, je pense que cette collection valait dans les cent millions, soit un milliard actuel si tout avait été vendu séparément. Et à l'époque, j'avais contacté Pierre-Yves Gabus, le marchand d'art, car c'était le seul qui pouvait, en Suisse, vendre un Goya² ou des œuvres comme ça. D'ailleurs j'étais venu d'Espagne à Bevaix, je l'avais rencontré dans sa grande époque, mais ça ne s'était pas fait.

La seule erreur qu'on ait faite, la première qui nous ait bien

¹ La culture *La Tolita* s'est développée entre les années 600 av. J.-C. et 400 apr. J.-C. dans la région côtière à la frontière de la Colombie et de l'Équateur.

² Francisco José de Goya y Lucientes, dit Francisco de Goya (1746-1828) est un peintre et graveur espagnol. Il est l'auteur de *La Maja desnuda*.

servi, s'est passée avec des Japonais. On avait réussi à les faire venir pour acheter un tableau qui était dans son entrée, sous trois couches d'autres grands tableaux, de Francisco de Zurbarán³, qui est un peintre aussi important que Velázquez, parmi les tout grands du Siècle d'or avec Rubens par exemple. C'était une Sainte Vierge avec des enfants à ses pieds – les enfants de l'église – la robe légèrement relevée. Et on a eu le malheur de demander deux cent mille dollars pour ce tableau. Le Japonais s'est offusqué, et il est parti. Je me demande ce qu'il se passe, et je le suis vers la sortie pour lui demander ce qui n'allait pas. « S'il avait été deux millions, je le prenais ! » Telle fut sa réponse ! Ça te laisse un peu coi ! Depuis lors, on a augmenté les prix, de trente ou soixante pour cent pour commencer et on a de quoi descendre s'il le faut. Mais, et c'est affolant, on ne les a jamais descendus.

Avec Carlos, Don Carlos, on peut bien le dire, j'ai commencé avec ces grenouilles pour Barbier-Müller. Par la suite, il y eut l'affaire du *boceto* du Greco, avec lui également, mais c'est venu bien après. Donc pendant les deux premiers mois, il m'a formé en quelque sorte. On vendait des petits trucs, de temps en temps des pièces plus importantes, pour avoir de l'argent pour aller racheter dans des ventes aux enchères immédiatement trois fois plus que ce que l'on vendait ! Un fou, ce n'était plus de la passion, c'était une sorte d'addiction. Et il donnait dans le mille à chaque fois. Il m'a fait acheter un tableau pour trois cent cinquante balles, qu'il a revendu immédiatement aux États-Unis, à la vente de mai de Christie's (sauf erreur). C'était un tableau sud-américain, de poin-

³ Francisco de Zurbarán (1598-1664) est un peintre du Siècle d'or espagnol. Contemporain et ami de Diego Velázquez, Zurbarán se distingue dans les peintures religieuses. Il est l'auteur de *l'Agneau mystique* (*Agnus Dei*).

te, personne d'autre que lui, à Madrid, ne l'avait remarqué. C'était le premier tableau que j'ai jamais acheté aux enchères d'ailleurs, qui m'a valu une « légère » plus-value ! Il faisait quelque chose comme trente par quarante centimètres et représentait un paysage dans les verts, un peu impressionniste, beau mais pas à tomber par terre, avec derrière une dédicace à son médecin et sa signature complète. Et moi je ne connaissais pas ce bon Armando Reverón⁴, parce que, bien entendu, je me souviens encore du nom de ce peintre, qui a un très grand succès dans les ventes de mai, à New York ! Il s'y vend de nombreuses peintures sud-américaines, comme Wilfredo Lam, que j'aime beaucoup, qui est vu comme le Picasso sud-américain, dont on a aussi vendu deux ou trois pièces que Carlos avait sous son tas de chénit, avenue Ríos Rosas à Madrid. On en avait une qui était elle aussi dédicacée « a mi buen doctor Cordero ».

Carlos me faisait visiter les endroits en vogue dans le monde du commerce d'art de Madrid. Tous les soirs on allait boire des verres au Cercle des Beaux-Arts (Círculo de Bellas Artes), rencontrer des acteurs, des directeurs artistiques, des professeurs, des gens cultivés, très intéressants, des gens, je dirais « spéciaux » dans le sens où ils n'étaient jamais de premier rang, mais qui avaient fait mille trucs dans l'art ou le commerce. On était sans arrêt fourré dans ce bâtiment, qui est un superbe endroit, dans lequel on prend des jus d'orange pressés, avec un coin salon dans lequel on refaisait le monde, à discuter et à regarder les catalogues de vente aux enchères, parce qu'on allait à toutes les ventes aux en-

⁴ Armando Reverón (1889-1954) est un artiste-peintre vénézuélien. Il a étudié et développé son travail à Caracas, Barcelone, Madrid et Paris. Il est un artiste précurseur et reste considéré comme l'un des plus importants du XX^{ème} siècle en Amérique latine.

chères qui se trouvaient pour la plupart à cinq cents mètres de là. Il suffisait de traverser la « Castellana », dans le « Barrio de Salamanca » où se trouvent les grandes salles de vente, Duran et compagnie. Et on s’y rendait presque tous les jours, en passant devant la boutique Fabergé, sur la Grande Via, pour voir des pièces d’orfèvrerie. Ils ont des pièces exceptionnelles de haute joaillerie, pour les gens fortunés !

Le retour du mec de Calpe

Un soir, on était au Cercle, alors qu’une inauguration d’une œuvre vidéo avec grande réception y était organisée. Entre parenthèses, cette œuvre était complètement débile, j’ai rarement vu un truc aussi débile. Enfin bref, il y avait là tout le gratin de Madrid, y compris la Reine et un service de sécurité important. Dans ces circonstances, la salle, immense, est séparée par un espace de dix ou vingt mètres, par des cordons, avec d’un côté la plèbe, où je me trouvais pour boire des verres par hasard, parce que je n’étais pas spécialement venu pour l’inauguration, et les invités qui se trouvaient de l’autre côté, c’est-à-dire le « gratin du gratin », surtout en présence de membres de la famille royale. Les mesures de sécurité sont hallucinantes, tu dois présenter tes papiers d’identité à tout moment...

Donc j’étais là, avec Carlos, on discutait, on déconnaît avec des gens. Et puis un mec m’appelle depuis l’autre côté de cette zone de sécurité. D’abord je me dis « mais je ne suis même pas du coin », ça ne pouvait être qu’une erreur. Mais il me rappelle, il insiste, et je vois ce type, élégant comme il se doit, qui vient vers moi, qui sort du rang, qui traverse ces dix mètres où il n’y avait

pas un rat, et qui vient directement dans notre direction. En plus on n'en avait rien à foutre de cette inauguration, on était juste là à boire des verres avec des potes, dans un genre plutôt festif. Et au moment où il arrive au cordon délimitant la zone, je reconnais le mec de Calpe, celui du scooter et du terrain sur la montagne. Il était nettement mieux habillé que ce jour-là, les cheveux toujours longs et soignés, le genre vieux beau romantique, pas un poil qui dépasse ! Il me dit « mais qu'est-ce que vous foutez ici ? » dans un style « ah ben nom d'une pipe quelle bonne surprise » comme s'il retrouvait une chère connaissance. Et je lui dis « mais je vends des tableaux ». Et lui « ça tombe bien, parce que moi j'en achète ! » Il me donne sa carte de visite, et me dit « appelez demain ma secrétaire ». Bon, je lui dis merci, je mets sa carte dans ma poche de veston, sans la lire. Je pensais qu'il déconnaît, c'était sympathique, c'était un échange de deux phrases, « je vends des tableaux, moi j'en achète, venez me voir demain ». Et je continue à discuter avec mes amis.

Je vois bien qu'ils me regardaient bizarrement. Alors Carlos me demande « mais tu sais qui c'est ? » Je lui réponds « oui, c'est un type sympa que j'ai connu à Calpe et qui m'a demandé de l'appeler ». Je sors la carte de ma poche et je lis l'en-tête « Banca Bilbao-Vizcaya », et le nom « Pedro Toledo Saavedra », et le titre « Président Directeur Général » et un numéro de téléphone. Une carte d'une rare élégance. Alors les gens autour de moi avaient de quoi être surpris, tu penses bien. « Putain tu connais ce type ? » C'est comme si Marcel Ospel était venu me taper dans le dos à la Foire de Bâle ! Là, je me suis fait une petite réputation, tu penses bien ! Personne ne savait d'où je sortais.

Évidemment, dans ce milieu de l'art, tout le monde se

connaît plus ou moins, et pour que quelqu'un se déplace du groupe du fond, tout le monde l'avait vu, traverse ces dix mètres où il n'y avait personne, et se dirige vers nous, ça faisait beaucoup. Et moi je ne lui ai tout juste pas dit « enchanté », ou demandé ce qu'il foutait de l'autre côté, je ne me suis même pas posé la question. J'ai fait, sans le vouloir, comme si tout était normal et sans surprise. Alors que mes collègues avaient la respiration bloquée ! Je ne savais pas si c'était le chauffeur de quelqu'un, ou autres. Pour moi c'était le brave client de Calpe et je ne savais pas qui il était en réalité, avant que les autres ne me l'aient dit et que je le lise sur la carte.

En Espagne, tu dis tout le temps « oui, viens chez moi quand tu veux » alors qu'en fait t'en as rien à foutre, donc là ça m'a mis un doute. Le lendemain matin, comme il m'avait dit « vous pouvez téléphoner à partir de dix heures », à dix heures et demie je téléphone. Je tombe sur la secrétaire et je n'ai pas eu besoin de lui dire qui j'étais. Comme je parlais bizarrement, elle savait qui j'étais et attendait mon appel. « Est-ce que vous voulez venir manger, cet après-midi à trois heures ? » elle me demande. Je restais un peu silencieux, elle ajoute : « Ici au bureau ? » donc à la présidence de la banque. « Oui, très volontiers. » Elle me donne l'adresse.

C'était à peu près en face du Cercle des Beaux-Arts, un bâtiment à la Batman, tout en marbre noir avec des trucs qui dépassent. À la Batman, tu sais, un machin noir, tu vois à peine la différence entre les vitres et les plaques, qui monte jusqu'au ciel. Je me ramène là-bas, super bien habillé, et Toledo me dit : « Alors tu vends quoi comme tableaux ? » Je lui dis « des tableaux chers ». Il me répond « j'ai besoin de tableaux chers ».

Alors ce repas avec Pedro Toledo... Tu t'imagines le bureau

du président de la Banque Bilbao-Vizcaya, en fait c'est un loft. Il y a le bureau, vaguement dans un coin, et puis il y avait une armoire coulissante avec un bar, juste en attendant, et après une salle de réception, avec je ne sais pas combien de chaises autour d'une immense table. Et aussi un petit coin salle à manger. Un truc au final immense. Et puis, toujours à la Batman, un parquet sobre, noir, des tableaux, des meubles, ça sent le vrai bon cuir, la totale. Même le Parrain paraissait minable à côté. Il y avait vraiment tous les détails, même ceux qu'on ne peut pas imaginer ! Et le service, parce qu'il avait, bien entendu, un cuisinier et deux sommeliers à sa disposition, au même niveau. Porcelaines, argenterie, vins dans la carafe, la totale. J'étais hyper bien habillé, je portais un Prince de Galles brun. La grande classe, avec les traits noirs. Mais même comme ça j'étais un peu court. J'avais un peu l'impression d'être nu ! J'aurais préféré un smoking en gants blancs pour l'occasion. Quand on t'invite à dîner, à trois heures de l'après-midi, on ne s'attend pas forcément à pareil appareil ! D'ailleurs, je me souviens avoir vu passer quatre ou cinq plats, mais je ne me souviens pas de ce que j'ai mangé. Le premier plat, il y avait une cloche. Le service était absolument parfait. Si une miette tombait négligemment, elle était rattrapée au vol aussi sec. On ne voyait pas les deux stewards. Ils nous remplissaient les verres, facilitaient les choses. Je n'y croyais pas. Alors tu penses, quand je racontais ça à Carlos, il n'en revenait pas.

On a donc bouffé dans son bureau. Il m'explique qu'une nouvelle loi vient de sortir en Espagne qui permet de payer ses impôts avec du patrimoine. Donc si tu offres aux musées les tableaux qu'ils veulent, tu déduis intégralement le prix de tes impôts. Il se trouve que la banque avait beaucoup de fonds. Ça les

enquiquinait de payer beaucoup d'impôts, il fallait mettre un système en place qui les arrange. L'idée, c'était de fixer le prix du marché maximum, et là-dessus on leur faisait une remise « exceptionnelle » de 50%. Donc la banque se faisait des réserves au noir de 50% par cadeau fait à tous les musées. Une pièce, une sculpture spéciale, un machin, on l'offre à tel musée. Il fallait que ce soient des œuvres consolidées, avec un historique. On s'est mis d'accord et une semaine après, on a commencé à échanger des biftons.

C'était un truc complètement fou. Tu as une chance sur un million que ça t'arrive un truc comme ça. Et en plus d'avoir un client qui te dise ce qu'il veut acheter et qui a en face de lui un type qui veut vendre. Rarement je suis tombé aussi bien, au bon moment et au bon endroit. Tout ça parce que, à Calpe, sur le pas de la porte de mon bureau, la clé dans la main, j'ai agi instinctivement, sans réfléchir. Sur le moment je n'ai pas pensé à la commission que je pouvais gagner avec la vente de ce terrain, je n'avais pensé à rien. J'ai fait les choses normalement, comme je le sentais. Et c'est ce qui a épaté ce type : qu'on lui refuse la vente d'un terrain. Si ça se trouve, il était excellent ce terrain ! Mais je te dis, c'est un truc complètement débile, je ne sais même pas pourquoi je lui ai dit ça ! Après, je me disais « mais ce que t'es con, t'aurais quand même pu fermer ta gueule ». Et bien non, au final, j'avais bien fait !

Donc on a embrayé nos affaires. Le Zurbarán qu'on n'avait pas pu vendre à ce Japonais outré qu'on le dérange pour un truc d'aussi petite importance, a pris deux millions et est passé au patrimoine aussi sec. Ces Zurbarán sont quasi tous dans des musées aujourd'hui. Toutes ses œuvres sont dans des musées ou dans de

grands monastères. Il n'y en a quasiment pas sur le marché. Et un Zurbarán, c'est une merveille. C'est d'une beauté, mais c'est les grands classiques. Comme ce peintre bossait en général pour l'église, l'*Agneau mystique* (*Agnus Dei*) de Zurbarán c'est juste un des chefs-d'œuvre de tous les temps de la peinture. Cette espèce d'agneau sur un fond noir, il a une sorte de lumière intérieure qui donne les frissons. Dans tous ses tableaux, tu vois les veinures des ongles ! Quand tu vois la main dans ses grands portraits de cardinaux, dont il a le secret, il en a fait énormément, tu vois toutes les soieries bouger, la transparence, je te dis, tu vois les veines qui sont dans l'ongle. C'est la perfection. Il a fait d'autres tableaux, dont une ou deux natures mortes. Ce sont deux ou trois coings, dans un plat en argent ou en étain, du métal, que tu devines. C'est la plus belle nature morte qui ait jamais été faite.

Alors quand tu tombes sur des trucs pareils, chez Carlos en l'occurrence, tu te dis « mais c'est pas possible » ! D'avance tu penses que ce n'est pas possible. Parce qu'il y en a trop. C'est comme chez Gurlitt, tu dis « mais arrêtez de nous en foutre à la gueule, parce que là je suis crédule ! On n'est pas dans la caméra cachée ! » On te dit « attention, bouge pas parce que tu es assis sur un truc, là ! » et tu te rends compte que c'est une pièce d'orfèvrerie deux fois millénaire que tu risques d'enfoncer méchamment ... !

Et les affaires ont été fulgurantes. La banque avait un tel besoin impératif d'avoir des œuvres, et de belles œuvres, parce que les musées étant pleins, ils n'acceptaient que des pièces majeures, tu ne pouvais pas proposer n'importe quoi. Ce n'était que les bonnes pièces, voire les très bonnes pièces que tu leur proposais. Ou ça ne servait à rien de te déplacer.

Donc tout ce qui était de premier ordre chez Carlos, ce sont eux qui l'ont acheté. Ensuite, si tu veux, le deuxième ordre, ce qui restait, c'était déjà de haut niveau. Tu pouvais avoir des dessins de Goya, des trucs comme ça. Chez Carlos, tout ce qu'il avait était intéressant. Pas forcément de grande valeur marchande, mais intéressant. Ou c'était beau, ou impressionnant, et dans le pire des cas c'était des trucs de très grande décoration, qui se seraient quand même négociés dix ou quinze mille balles. Déjà rien que les cadres, je ne sais pas comment il a fait pour mettre main basse sur ces trucs. Impressionnant.

Avec lui, on est aussi allé voir une Rolls-Royce Phantom, qu'il hésitait à acheter, avec la housse sur mesure, qui épousait les formes de la voiture à la perfection, les phares, les galbes, et la fourre pour le « Spirit Of Ecstasy », la fameuse statuette sur le radiateur. Alors ça m'a flashé. Rien que pour ça j'ai hésité à l'acheter (rires). Quand tu enlevais la housse, la voiture ne devait même pas avoir mille kilomètres. Elle appartenait à un noble, un comte, qui avait dû faire trois fois le tour de la cour du château, qui a été amener une fois ou deux sa femme à la gare, ou à l'opéra, c'est tout. Ce n'est pas le genre de bagnole qui a fait des dizaines de milliers de kilomètres. Neuve ! Dedans comme dehors. D'époque. À tomber par terre. Pourquoi la vendait-il ? Je n'en sais rien. Ce comte avait déjà je ne sais pas combien de bagnoles, et il avait besoin de pognon ! Il virait cette vieille caisse qu'il gardait peut-être pour le mariage de son petit-fils, et tout d'un coup elle lui prenait trop de place.

Et, symptomatique de ce temps-là, pour vingt mille balles on aurait pu l'acheter, une fortune à l'époque. Je ne sais pas combien cela peut valoir, mais celle-là était à l'état neuf. Aujourd'hui, une

Rolls, ça fait un peu ringard. Pour draguer, ça fait un peu « vieux sourd » ! On reconnaît la belle bagnole, mais comme ça ne dépasse pas le 100 ou le 120 km/h en pointe, de nos jours ça fait un peu périmé si tu veux épater la minette ! Celles qui auront visité le Château de Grandson⁵ diront « ah c'est celle de Greta Garbo » ! Mais il n'en reste pas moins que c'est trop génial d'avoir une bagnole comme ça. Celle-là était immense, avec la partie cabine et la partie chauffeur. Celle de Greta Garbo est une deux portes il me semble.

Les œufs de Fabergé

À cette époque, quand on passait avec Carlos chez Fabergé, on nous sortait les pièces les plus prestigieuses ! Ils nous ont sorti une fois un œuf impérial, qui tournait avec les quatre saisons, en *esmalte* bleu avec des perles autour, quatre médaillons qui représentaient les quatre saisons, une bonbonnière de mauvais goût, mais tout ça en or fait par Fabergé, ce qui arrange bien les choses ! Donc, quand on allait et venait pour nos affaires avec Pedro Toledo Saavedra, on passait régulièrement voir chez Fabergé, ils nous sortaient leurs meilleures pièces ! Parce que c'est eux qui rachetaient, récupéraient les plus beaux bijoux, les pièces exceptionnelles. Entre parenthèses, la Fondation Sandoz et le Musée des Monts (au Locle) sont des grands propriétaires de pièces exceptionnelles d'orfèvrerie, de mécanique.

Alors quand on passait chez Fabergé, où c'était « venez, ve-

⁵ Le Château de Grandson, sur les bords du lac de Neuchâtel, recèle une collection de voitures anciennes, dont la *Phantom I* ayant appartenu à Greta Garbo.

nez ! », on était accueilli chaleureusement, et j'ai pu avoir, dans les mains, un œuf de Fabergé. Un truc dément. Un œuf, grosseur d'œuf d'autruche, bleu, avec des médaillons entourés de perles, et une petite scène des quatre saisons, un arbre, des petites scènes champêtres, peintes. Un truc d'une qualité ! Et quand tu ouvrais chaque petit côté, ça jouait *Les Quatre Saisons* de Vivaldi. Quand tu ouvrais la porte du printemps, c'était le *Printemps* de Vivaldi, joué sur boîte à musique. Alors bien sûr, la pièce était en or, et ils nous l'ont sortie rien que pour nous deux, avec Carlos. Mais c'est à moi que le type l'a montrée, j'ai pu la prendre dans la main, j'étais curieux de voir ce que cela pesait. C'était assez lourd, par ailleurs. Tu sens qu'il y a de la mécanique. Ce n'est pas un machin vide. Extraordinaire, cette espèce de petite boîte à musique, qui jouait *Les Quatre Saisons*, avec un son harmonieux, comme les actuelles boîtes à musique Reuge. Avec leurs trois lamelles, ils nous font des sons à la perfection ! C'est ce qu'il y a de mieux. Une approche de la perfection. Il n'y a plus grand monde qui est capable de nous faire des trucs comme ça. En Suisse, il y a un atelier qui fabrique des automates, celui de François Junod à Sainte-Croix. Il a fait notamment, dans une grande cité à côté de Madrid, une horloge-automate, avec des personnages grandeur nature, des chevaux qui sortent sur le devant, style horloge de Berne, un truc bestial. Alors quand tu as l'automate plus la musique, c'est juste génial. C'est partie du génie suisse. C'est extraordinaire.

Le *boceto* du Greco et la police

Quand j'étais à Madrid, chez Carlos, j'ai beaucoup voyagé dans les capitales, parce que j'allais voir ou proposer des pièces.

J'y suis resté une année et demie. Mais tout ça prenait des proportions trop grandes, et je me suis arrêté avant que ça n'explose. D'ailleurs, lui a eu quelques petits ennuis après coup, avec la loi. Parce que là aussi, je ne sais pas ce qui s'est passé avec le fameux Greco⁶ qu'il m'avait fait ramener en Suisse. Il l'a revendu, je crois, une ou deux fois depuis. Comment s'y est-il pris, je ne sais pas. Mais il a touché trois fois le pognon ! Donc ceux qui l'ont acheté les fois suivantes n'étaient pas très contents, pas contents du tout même, et ont déposé des plaintes. J'avais d'ailleurs eu droit à une convocation de la police, ici à Neuchâtel, c'était magnifique. Comme je n'y étais pour rien, j'avais le cœur léger. Bref, les méchantes langues ont dit que c'est moi qui l'avais amené en Suisse. Ce qui est rigoureusement exact ! Simplement, la fois où j'étais rentré en Suisse, je m'étais fait arrêter à la frontière pour des affaires militaires.

Donc, je me suis fait arrêter à la frontière, et j'ai eu droit à la totale. Tu traverses l'aéroport entre deux sbires et tu croises tous les gens avec qui tu étais dans l'avion ! Il n'y a rien de tel, je veux dire c'est la honte ! Et menotté, bien sûr ! Les policiers ne savaient pas pourquoi ils devaient m'interpeller, moi non plus. Enfin bref, j'ai eu droit à une fouille, mais alors exhaustive, de moi et de mon bagage, qui était un petit sac en cuir, vintage, que Carlos m'avait filé, qu'il utilisait lui quand il devait sortir, un machin magnifique, et qui avait une sorte de fond flottant. Et pour protéger le tableau, sans malice aucune, je l'avais mis sous ce panneau pro-

⁶ Domínikos Theotokópoulos, dit Le Greco (1541-1614), est un peintre, sculpteur et architecte. Fondateur de l'École espagnole du XVI^{ème} siècle, il est l'auteur du *Martyr de San Sebastian*.

videntiel, avec une très fine couche de papier mousse, pour ne pas le rayer. Comme je te l'ai expliqué, c'était un *boceto*, donc c'est un petit tableau, plus petit qu'une page A4. J'ai été fouillé, ils ne l'ont pas trouvé. S'ils l'avaient trouvé, ça aurait été la grosse m... ! Ils ne le cherchaient pas, d'ailleurs, mais ils ne l'ont pas trouvé.

Quand ils savent enfin qu'il s'agit d'une affaire militaire, je vais signer une décharge, et repars avec mon sac. Je fais cent mètres, au coin de la rue, je l'ouvre en transpirant, je regarde dessous pour voir, et c'était tel que je l'avais installé ! Je n'avais pas collé de fond ou quoi que ce soit, il était juste posé dessus ! N'importe quel amateur, en fouillant, c'est la première chose qu'il aurait regardée : le double fond ! Non, non, le machin était là ! Tu te dis « putain »... « Argl... » Sur ce, je n'ai bien entendu pas raconté mes mésaventures à mes « coéquipiers », si je puis dire. Tout était en ordre.

Ce tableau je devais le remettre à quelqu'un, au Tessin. Je lui remets ce tableau, et il me donne comme pourboire sept mille balles. Je lui dis « non, non, j'ai déjà été payé ». L'autre insiste et il me met sept mille balles dans la poche ! J'ai immédiatement été m'acheter un blouson d'aviateur en cuir, un machin génial que je me suis fait piquer je crois un mois après ! Un super machin que j'avais payé huit cents balles. À l'époque c'était la peau du cul ! C'était pire qu'une chaîne stéréo ! Un super machin d'aviateur, tu vois, avec du mouton retourné, du gros mouton retourné partout. Parce qu'on se les caillait par ici. Après j'avais traîné un peu à l'hôtel, et j'avais dépensé quelques milliers de francs. Un truc génial.

Alors, plusieurs années après, je reviens en Suisse et c'est là que Carlos a commencé à vendre ou revendre plusieurs fois ce

boceto. Et je me fais convoquer par la police de sûreté à Neuchâtel. On me dit « oui bonjour vous pouvez venir ? » Je ne savais pas pourquoi. J'y vais, je n'avais pas vraiment le choix. Ils me disent, « voyez, c'est pour un tableau du Greco, ça vous dit quelque chose ? *Le Martyr de San Sebastian* ? » Ils n'y connaissent rien du tout. Ils ne savent pas la différence entre Goya et Le Greco, ils ne savent pas qu'il y avait cent ans de différence, ils faisaient des mélanges... Un type me dit « on nous a dit que c'est vous qui avez introduit ce tableau en Suisse ». Et depuis là, il avait eu sa carrière criminelle en Suisse ce tableau... Je lui réponds : « Pas du tout, d'ailleurs la seule fois où je suis revenu en Suisse, je me suis fait arrêter par la police à la douane. Fouillé, contrôlé, enregistré et tout. Est-ce qu'on fait mention d'un tableau ou de quoi que ce soit dans ce que j'amenais avec moi ? Non, vous avez votre réponse ! » Au revoir Monsieur, bonne nuit !

Ils n'ont jamais pu me coller sur leur truc, autrement c'est délit pour le patrimoine et c'est imprescriptible. Pour l'Espagne, j'aurais pu avoir de sacrées emmerdes. Ils connaissent la date d'entrée, et j'ai dit « oui, effectivement, je suis entré à telle date », « j'ai même eu droit à une fouille complète ». Mais eux, ils attendaient un tableau immense. Un Greco, ils ne pensent pas que c'est un petit tableau. Par ailleurs l'original, si je puis dire, ou du moins celui auquel ils s'attendaient et basé en la Cathédrale San Antolín de Palencia. Depuis toujours. Impossible de partir avec sous le bras ! Ils n'avaient aucune idée. Pour eux, c'était un tableau, point final. Ils ne pouvaient pas imaginer qu'un tableau du Greco, c'était une feuille A4; personne n'en voit de ces machins. Ils s'imaginaient un truc grand, ou éventuellement roulé, mais pas un petit truc.

Alors après, c'est moi qui leur ai fait tout un cours sur le sujet, parce que, ce bon Carlos, je ne sais pas comment il avait réussi à mettre dans la même affaire des Goya, et tout un tas d'autres, et il a escroqué du monde. Pas gêné pour un pet. En tant qu'ex-gendre de dictateur, il ne s'embarrassait pas outre mesure avec les lois. C'est quand même pour les petits cons, la loi ! Non, je plaisante ! Mais là je n'étais plus avec lui depuis longtemps. Mais, avec Carlos, c'était monstrueux. Ça allait vers l'explosion. À tel point que, cette vente de tableaux ayant été tellement gigantesque pendant ces années, ladite Banque Bilbao-Vizcaya avait pu se constituer une réserve de guerre pour se payer un problème style les *subprimes*.

Dans les îles anglo-normandes, Jersey et Guernesey, la banque avait quelque chose comme trente et quelques milliards au frais. Alors, jusqu'à un certain point, pas de problème. Simple-ment, cette banque a été rachetée par une assurance, Argentaria (en 1999, fusion), et tout d'un coup, cette banque s'est retrouvée avec ces putains de milliards de réserves, qu'ils étaient obligés de déclarer. Parce que la nouvelle entité ne pouvait pas assumer cette caisse noire. Et elle a déclaré ces avoirs. Ce qui fait qu'ils ont dû payer une amende de plusieurs milliards, et bien sûr, c'était le système Toledo, le directeur que j'avais côtoyé. Mais malheureusement, Toledo est mort entre-temps d'un cancer foudroyant. C'était avec lui que cette banque, avec les tableaux, ses clients, et d'autres manipulations, avait réussi à foutre de côté trente milliards par sécurité. C'est dans ce marché monstrueux qu'on a pu passer tout ce qu'on a voulu.

Alors, la banque a payé une amende qui lui a fait quasiment tout perdre. Après, tout le système Toledo a été dénoncé. Mais

eux, ils ne vendaient ni de la drogue ou ni d'autres trucs, au contraire ils ont rempli les musées de pièces incomparables ! Les tableaux étaient surévalués, comme on l'a vu. Enfin, d'une certaine manière ils n'étaient pas surévalués, ils étaient vendus avec des ristournes, qui allaient directement dans leur fonds de réserve secrète. Donc ce n'était pas de l'enrichissement personnel, pour lui. Il aurait été plus riche que Warren Buffett, ce con s'il l'avait fait pour lui. C'était pour le bien de la banque. Et, au final, l'État a retrouvé son dû.

Le chevalier du port franc et le professeur

Aux Ports Francs à Genève, où j'ai accompagné des clients, j'ai vu des tableaux incroyables. J'ai accompagné un ami de Carlos qui y avait lui-même un garage. Il me dit « ah ben tiens je vais vous montrer un van Dyck ». Alors il ouvre une boîte aussi grande que moi, dedans un chevalier hollandais de van Dyck⁷. Alors là aussi, van Dyck c'est dans le genre impressionnant. Et je l'avais, ce chevalier, en face de moi, j'aurais pu lui serrer la pogne s'il n'avait pas tenu son épée dans sa main ! Aussi grand que moi, devant moi, dans son garage dans le port franc à Genève. Là aussi, c'est inestimable. Des peintures de musée.

À l'époque où je t'en parle, il y a une vingtaine d'années, il n'y avait pas encore ce marché de milliardaires à 100 millions. Quand je vois certains Picasso, je sais ça c'est 20 millions, 50, 60 millions. À la grandeur, je peux te dire ce que ça va faire, vu la logique ac-

⁷ Antoine van Dyck (1599-1641) est un peintre, graveur et portraitiste flamand, qui a été le principal peintre de la cour en Angleterre.

tuelle. Il y a encore des gens qui ont beaucoup d'argent à mettre dans les pièces très sûres. Mais ça c'est encore une autre histoire. Ce qui est triste, c'est que souvent la plupart de ces gens-là n'en ont rien à foutre de l'art, et ces œuvres disparaissent à tout jamais, dans un coffre. Ou si c'est pas un coffre, c'est un garage de merde, en béton, comme ton box pour ta voiture, aux Ports Francs de Genève ! Si tu voyais ce machin, tu te dis « mais on est en Suisse ici ? » Tu pourrais péter la porte avec ton vélomoteur ! C'est des machins en bois, c'est ridicule ! On s'attend à trouver des coffres, mais rien du tout ! Mais rien ! C'est plus sûr au hangar de la Migros, pas de doute ! Bon, les Ports francs c'est un dépôt provisoire, mais tu n'as pas de délai dans le provisoire. Et ça existe depuis cent cinquante ans. Et pour les tableaux, plus tu attends, mieux c'est !

Et ce genre de tableaux ce n'était que de la peinture de musée. Personne ne se serait acheté un Rembrandt ni un van Dyck ! C'est de la peinture de musée. Déjà les sujets sont extrêmement imposants. Des portraits en général plus ou moins joyeux, ou religieux, pas des scènes de genre, si tu veux. C'est ce qui remplaçait basiquement les tapisseries dans les palais du Roi d'Espagne ! Ces immenses Velázquez qui font quatre mètres de large sur trois de haut, ça remplaçait les tapisseries. Il y avait des tapisseries de haut en bas, dans ces palais. Mais c'est format tapisserie ces machins, ce n'est pas des scènes intimes ! (rires). C'est pour ça que les petits tableaux, en général, ce sont les plus belles pièces. Ces tableaux intimes, que le roi cachait dans sa valise !

À la Fondation Thyssen à Madrid, ces veinards ils ont un tableau de Petrus Christus. D'après mes souvenirs, il ne doit en rester que quatre ou cinq dans le monde. Et il se trouve que le

père Thyssen, dans sa grande gentillesse, en avait justement racheté un à un Juif qui traînait à Berlin, dans les tristes années où on achetait des tableaux pas chers, et l'a intégré dans sa collection. Il est donc à Madrid maintenant. C'est un truc qui fait vingt par dix centimètres environ. Ça aussi on pourrait te demander 250 millions, mais il n'y en a pas ! Même les Léonard de Vinci, il y en a une pléthore à côté de Petrus Christus. Un petit machin, qui a une intensité au centimètre carré, tu vois le truc, c'est magique. Tu peux choisir celui que tu veux sur toute la surface, c'est magique !

Le propriétaire de ce garage aux Ports Francs était un type de Barcelone, qui se faisait appeler « Professeur », qui habitait dans une maison de Gaudi, dans une grande avenue de Barcelone. Je me souviens, il avait une très jolie assistante, et lui devait avoir quatre-vingts ans. Et son assistante une quarantaine d'années, du plus bel effet.

Gaudi, ça veut dire que tu n'as pas un seul mur droit dans ton appartement. C'est que des trucs légèrement arrondis, des portes Art nouveau, tu vois le « style Gaudi ». Dans la cage d'escalier, l'ascenseur était soulevé sous une tête d'éléphant, de la folie. Hallucinant. Dans une baraque de Gaudi, le sol, les lampes, les poignées, tout, tout, tout est fait sur mesure. De la pure folie. Bon, moi j'aurais pas aimé habiter dedans, parce que tu ne peux pas accrocher un tableau. Ces putains de machins ronds, c'est déjà une œuvre. Il n'y a plus de place. Je veux dire tout est beau. Le carrelage de la salle de bain est à tomber par terre, c'est génial. Un style néo-classique, qui était bien au moment où ils l'ont fait. C'était partout ailleurs dans les grandes villes le style en vogue. Il n'y a qu'à voir la Via Grande de Madrid. Comment expliquer cela

... Un peu à la Batman ! Ostentatoire. Il faut qu'ils en rajoutent dans le genre néo-classique, avec des extensions, des machins, ça finit un peu en pot-pourri. Au contraire de Hausmann, à Paris, qui maintient une espèce d'uniformité, avec des immenses immeubles cossus. Là, ça saute du coq à l'âne, d'un immeuble à l'autre, et c'est à celui qui sera le plus haut, qui sera le plus impressionnant. Oui, un peu à la Batman. D'ailleurs le siège de la Banque Bilbao-Vizcaya, je l'ai déjà dit, c'était l'immeuble de Batman ! Impressionnant.

Donc ce professeur avait la maison pour lui tout seul. Là aussi il y avait des chambres remplies de caisses avec des tableaux du Siècle d'or espagnol, comme Esteban Murillo, José de Ribera... Dans des caisses, comme ça, dans son appartement ! D'ailleurs j'ai dormi là-bas. Affolant. C'est lui qui possédait ce van Dyck aux Ports Francs. Je n'ai jamais su d'où il avait chopé ces trucs. Mais, par exemple, un de ces tableaux qu'il avait donné aux impôts – ou à un musée espagnol, je ne sais plus exactement – c'est un tableau de Dali : *La Muchacha asombrada a la ventana*⁸. En français, la fille appuyée à la fenêtre. Un tableau hyper connu, dont on a fait des posters et autres, qui venait de sa collection. Je n'ai jamais su, il ne me l'a jamais dit d'ailleurs, d'où il tenait sa collection. Là aussi, je crains que les propriétaires légitimes n'eussent pas été remerciés à la juste valeur de leurs œuvres. Un machin encore une fois « à la Gurlitt ». Ce qui se trouvait chez lui, dans sa maison, qui elle-même était déjà un objet du patrimoine de l'humanité, un Gaudi de bas en haut, qui a été vendu ensuite à une fondation d'un mil-

⁸ Ce tableau de Dali se trouve aujourd'hui au Museo Nacional Reina Sofia à Figueras.

liardaire de la pharmacie, est devenue un musée. Je ne sais pas ce qu'est devenu le Professeur. Son nom je ne sais plus.

1987 : Allo Houston

Toujours dans la grande époque de nos affaires madrilènes avec la Banque Bilbao-Vizcaya, je descendais quand même souvent sur la côte pour voir des clients pour des tableaux, pour voir si on récupérait d'autres tableaux. Une fois je me mets dans le train à Madrid et je vois une nana, une rousse très jolie, qui vient dans mon compartiment avec deux valises. Deux immenses valises en skaï. Elle repart, elle revient avec deux valises de plus, elle repart et elle revient avec deux valises de plus ! Je me dis « bon, alors là, ça commence bien ! » On était deux dans le compartiment, et j'avais juste de la place pour m'asseoir, tellement elle avait de valises et de machins en skaï et tout, bon. Je lui avais juste dit bonjour en espagnol comme ça, mais je ne me suis pas autrement formalisé. Et puis au troisième voyage je lui ai dit « mais vous en avez encore beaucoup comme ça ? Vous voulez de l'aide ? » Elle me dit « non, non, – elle se fend la gueule – non, non, c'est bon ! » Elle me dit « je suis venue passer six mois en Espagne pour apprendre l'espagnol, à l'université de Salamanca, et maintenant je vais passer deux ou trois semaines à Alicante ». Elle avait encore je crois trois semaines, son billet de retour était dans trois semaines.

Bon, le train démarre, on discute et tout. Et puis non seulement elle était belle mais en plus je la trouvais franchement sympathique. Une Américaine en vacances. On s'est bien fendu la gueule, elle m'a raconté de ces histoires ! J'ai appris, bien par la suite, que son père était maire de Houston. Bon ça fait déjà drô-

le ! Alors on discutait de Houston, bien sûr *Dallas* et tout le bordel des « JR », parce qu'on était en pleine époque du feuilleton américain *Dallas*. Ah *Dallas* ! Alors bien sûr j'y ai été de mes deux trois clichés que je connaissais sur le Texas et tout ! Enfin bref, alors question clichés, j'ai pas été déçu aussi, parce que, par exemple, elle me demande, mais absolument sérieusement, si en Suisse on avait le téléphone (rires). Parce que comme elle avait vu *Heidi* dernièrement, elle pensait que c'était maintenant, quoi ! Alors là je me suis dit « il y a vraiment un écart... » Quelque chose de terrible.

Bon on descend en direction d'Alicante, on cause pendant tout le voyage. Et puis sur place je n'avais pas autrement de choses prévues et elle me dit « qu'est-ce que tu vas faire ? Je suis là encore pour deux semaines à Alicante ». Je n'avais pas d'hôtel, donc je vais dans le même hôtel qu'elle. Bien entendu, galant comme je suis, c'est moi qui me suis farci les six valises arrivé à Alicante. Putain, pas de chariot, rien, je ne t'explique même pas pour arriver dans le hall ! En plus tu arrives, c'est un quai qui fait deux cents mètres de long. C'est des trains gigantesques qui font le trajet, souvent des trains couchettes, enfin bref, des trains gigantesques. Donc tu marches deux cents mètres pour arriver dans le hall. Avec ces putains de valises, j'ai dû faire deux voyages, je n'avais toujours pas de chariot. On arrive, on arrête un taxi. Le taxi, quand il voit la montagne de bagages... Déjà les taxis hésitaient à s'arrêter devant nous. Pour finir, on en trouve un qui a quand même le courage de nous embarquer. Alors moi j'avais mon baluchon, j'avais juste deux costards dans un machin plié, un short, rien quoi, le truc pratique. Et puis ce machin ! Ça faisait une montagne, ça n'entrait pas dans le coffre de la bagnole ! Fina-

lement le taxi lui fait payer un supplément pour les bagages, et il nous amène dans un hôtel, sympa mais qui ne casse rien. C'était un Argentin le patron, sympa. Bon bref, on va visiter un peu la ville, et elle avait justement rendez-vous avec ses copains américains qui venaient aussi de l'université de Salamanca, qui louaient un truc dans une pension.

Donc on se dit « ouais, on va aller équipé sur la plage » parce que je savais qu'à ces heures-là on trouverait plus rien. On se munait de plusieurs bouteilles d'alcool et tout et on se retrouve avec de ces New-Yorkais, des machins (rires), à la plage.

Y avait une nana, je crois que je m'en souviendrai toute ma vie. Cette connasse elle avait une montre Panthère de Cartier. C'était une nana elle avait dix-sept ou dix-huit ans. Une montre qui vaut quinze mille balles, la Panthère en or et tout. Elle avait les doigts aussi jaunes que Gainsbourg. J'ai jamais vu un truc pareil. Elle allumait ses cigarettes avec des mégots. J'ai jamais vu ça, des mains, des doigts jaunes, comme Gainsbourg, un truc immonde. Des ongles jaunes, des doigts jaunes, des dents jaunes, c'était terrible. Mais une super nana, une belle nana, jeune... Mais tu te dis « y a quelque chose qui joue pas, là ». C'était aussi une espèce de tarée... Bref, on se retrouve avec des Canadiens, des gens de New York et tout sur la plage, à Alicante. Et puis heureusement on avait amené des bouteilles, parce que bien entendu les autres n'avaient rien amené, ces imbéciles !

Bon, on était équipé, on se prend une caisse, mais une caisse, sur la plage d'Alicante. Je me souviens, mon Américaine m'a traîné jusqu'à ma chambre après, où j'ai dégueulé le reste de la nuit dans la baignoire, et puis elle me douchait avec de l'eau tiède... Ah non mais c'était terrible. C'était terrible, j'avais dû mélanger

des trucs peu recommandables.

En tout cas, la première nuit passée, enfin le reste de la première nuit passée dans la baignoire à me faire doucher à l'eau tiède, apparemment a été séducteur pour cette nana qui ne m'a plus lâché jusqu'à la fin de son séjour. Je me souviens, elle me faisait même des photos de moi, à poil pendant que je dormais ! Elle me disait « ouais, je vais envoyer ça ! » Je me dis maintenant, heureusement qu'il n'y avait pas Facebook et compagnie parce que j'aurais été à poil avec une casquette de New York à la place du slip (rires) ! Elle avait fait des photos pendant que je roupillais, mais des trucs ! Enfin bref, une nana complètement barge, à la masse, mais c'était génial, génial, on s'est marré comme des fous.

Et avec cette équipe, pendant ces trois semaines on a fait de la visite culturelle. Comme ils ne connaissaient pas du tout et que je connaissais deux trois coins, on est allé voir un tas de trucs. À Elche, des ruines d'avant les Romains par exemple, il a été retrouvé une sculpture, qui s'appelle *La Dame d'Elche*⁹. Une nana on dirait presque une Péruvienne, avec une coiffure et qui est supposée avoir quelques milliers d'années. C'est l'attraction.

Et dans ce coin, il y a énormément de palmiers. Les paysans, ils ont des palmiers ! En Palestine, tu comptes ta richesse en nombre de palmiers, ici aussi. Parce que dans le palmier – le palmier, c'est le cochon des arbres ! – tout est bon ! Alors le premier truc c'est qu'ils vendent les rameaux frais pour la fête des Rameaux, précisément. Ils fournissent à peu près la moitié de l'Espagne, voire les trois quarts en rameaux frais, de palmier, pour lesdits Rameaux qui est juste avant Pâques. Et en Espagne, si tu

⁹ *La Dame d'Elche*, sculpture datée du Vème ou du IVème siècle av. J.-C.

n'as pas mis ton rameau au balcon, t'es un looser ! Alors bon, tu as les vraies palmes, les palmes fraîches, les palmes sèches, qui sont tressées, qui coûtent encore plus cher mais qu'ils gardent une année, enfin bref, c'est un business le palmier, là-bas, et ils sont tous riches à crever ! En plus, ça donne des dattes, accessoirement ! Donc que du bonheur.

On est aussi allé à Crevillent, à côté d'Alicante. Comme d'ici à Yverdon. Mais c'est quand on était à Alicante, on s'est dit « on va voir un peu la côte parce qu'à Alicante, il n'y a rien à voir ». En une demi-journée t'as fait le tour. Et comme les touristes aiment voir des trucs... Alors une fois que tu as vu la forteresse tu as tout vu, il n'y a rien d'autre à voir. Donc je pensais commencer par Crevillent, descendre un peu et remonter. Sauf que, non, non, je te dis on est resté à Crevillent ! On est allé là-bas et il s'est trouvé que juste à ce moment-là, par hasard, ce que je ne savais pas, c'était la fête du bled.

Donc on arrive, je rencontre un Espagnol.

— Mais vous foutez quoi ?

— Ben rien !

On discute un moment, il me dit « de toute façon vous pourrez rien faire, pendant une semaine, c'est les fêtes patronales et ici tout est fermé. Donc ou vous faites la fête ou vous repartez... » Et il ajoute « ouais ils vont adorer » en faisant allusion à mes cons d'Américains. Alors il nous invite, ses parents avaient une immense villa et ils n'étaient pas vraiment là. Je ne sais pas où ils étaient, d'ailleurs, mais une immense baraque et tout. Un truc marrant, je me souviens, il voulait me prêter des chaussettes, parce que j'étais pieds nus dans mes souliers, comme je suis toujours, et il trouvait que ça se faisait pas, de pas avoir de chaussettes dans

ses souliers ! Je lui dis « non mais tu as vu, dans « *¡Hola!* », on voit le roi d'Espagne qui était dans des mocassins, il est à pieds nus dans des mocassins ! » Je veux dire tu ne mets pas des chaussettes dans des mocassins ! Ah là là il voulait me prêter des chaussettes. Alors il m'amène vingt-cinq chaussettes, blanches, à raies, et tout. Je lui dis « non, de toute façon je ne mets que des chaussettes noires ! » Donc là, comme il en avait pas, c'était bon, enfin bref !

Il nous invite, il avait cette immense villa où je vais moi, mon Américaine, la nana de New York et les deux trois Canadiens qui étaient avec nous. On s'installe dans cette baraque, histoire de passer une semaine de fête et tout ! Et puis le type qui nous avait invités faisait partie de la fête. La fête, c'est « Moros y Cristianos »¹⁰. Donc tu as les Arabes d'un côté et les Chrétiens de l'autre. Ils font la reconquête, la chasse des Chrétiens. Donc tu as les groupes, barbus, ou mal rasés, des « Moros » et on se court après avec les « Cristianos » dans un truc style la Fête des vendanges de Neuchâtel. Mais où tu bois à peu près un verre de whisky tous les deux mètres cinquante ! Parce que tu as des gens qui te courent après avec des bouteilles, qui te versent ton verre, parce que tu as un verre suspendu autour du cou. Enfin bref, il se trouve que notre hôte était « Moro », on a été fissa enrôlé « Moros ».

Alors là-bas, tous les groupes ont une espèce de local, pour eux, qui est une espèce de salle de fête privée. Pendant toute la fête, il n'y a qu'eux qui peuvent aller dedans. Donc tout y est gratuit, la bouffe, la boisson, tout est gratuit. Alors là tu peux prendre des bouteilles de whisky pour le cortège, histoire de t'équiper. Mais un machin, mais alors on n'a pas arrêté durant une semaine.

¹⁰ Trad : Les Maures et les Chrétiens.

Ouais bon, c'était mythique comme truc. On était logé dans une baraque avec piscine. Donc nous, péniblement à une heure, deux heures de l'après-midi on émergeait. Donc on se trempait la moindre. En général il y avait plus de whisky que de café à boire, parce que c'est vrai qu'on n'a jamais été capable de se faire un café ou quoi que ce soit dans cette baraque, par contre il y avait des bouteilles. Donc on se levait et on recommençait. Déguisés en Arabes, on puait, parce qu'après trois quatre jours, tu vois on était fin raide. Tu ne penses pas. Et plus tu as l'air arabe, mieux c'est ! Alors on en rajoutait, mais un truc... Tous les jours, tu as un cortège dans la ville où les gens te tirent du riz, te tirent des machins quand tu es dans le cortège, et les gens qui sont dans le cortège sont ...bourrés, mais bourrés... Je te dis je ne sais même pas comment on est arrivé jusqu'à la fin du cortège. C'est bon enfant, ils ne sont pas du tout en train de s'entretuer, c'est une tradition par quartier, « compassas » ça s'appelle en espagnol, c'est des groupes style Guggenmusik de chez nous, t'en as qui font de la musique, t'as ceux qui s'occupent du bar, t'as les vieilles qui font les costumes ! Je te dis, on nous a équipés comme il se doit. Alors ils étaient contents parce que ça leur faisait six personnes de plus, dans leur groupe ! Alors on n'était pas barbus, surtout pas les Américaines, et surtout au début des festivités ! En vaguement mal rasés entre les deux Canadiens et moi ! Mais autrement, ça le faisait. Mythique, mythique !

Bon, on n'a pas bouffé une chieuse de dattes, et puis je te dis on a fait une semaine de fête qui était relativement pénible. Bon ça m'était arrivé de faire une fois deux semaines de fête consécutives, mais avec d'autres produits que je ne peux pas mentionner ici ! Non, non mais un truc aussi ... Alors ça c'était monstrueux !

Toujours est-il qu'avec ma chance habituelle, rien que d'arriver dans un bled, on est tout de suite tombé sur celui qui fallait. Autrement, je te dis, on aurait fait une demi-journée à se faire ch... parce que tout était fermé, et puis les gens ils n'étaient pas au labeur ! Ah oui c'est hystérique. Les Espagnols sont des hystériques. Pendant leur semaine de fêtes, dans les bleds, c'est hystérique. Donc tu n'as plus de poste, tu n'as plus de banque, tu n'as plus rien ! Mais tu n'as besoin de rien ! Parce qu'il y a à bouffer à tous les coins de rue, à boire, ils t'habillent même. Mais là il faut être le bon étranger, et puis je te dis c'est tombé en dix secondes. On était très bien installé, les autres ils n'en pouvaient plus.

Et puis de là, fin rond, j'ai ramené la moitié du monde ! On a raccompagné mes touristes à la gare, pour qu'ils remontent à Madrid pour reprendre leur avion pour rentrer ! Ils étaient encore bourrés, je pense, en repartant de Madrid !

Cette Américaine est repartie je crois deux semaines après, donc on est resté encore deux semaines de plus ensemble, et puis elle est repartie en Amérique. Et, moi, à l'époque, j'avais dû rentrer d'Espagne pour un cours de répétition de notre bonne vieille armée suisse.

Alors j'étais à Emmen, et sur le grand parking où on était, il y avait une espèce de guérite, avec le téléphone dedans. Alors je décroche, je tombe sur une standardiste à Berne, je dis « Lieutenant Egli, passez-moi une ligne ». Dans les dix secondes j'entends la tonalité de la ligne. Sur ce j'appelais à Houston, mais des heures depuis cette cahute du parc à Emmen. C'était très bien ! C'était le Lieutenant Egli ! Comme il y avait pléthore de lieutenants Egli dans la région de Lucerne, bon, sauf moi, ils ne se sont pas au-

trement formalisés ! J'appelais cette nana et je disais « écoute les vaches ! ». Parce qu'elles étaient dans un champ à côté. Elle n'en pouvait plus, elle n'en pouvait plus ! Alors j'appelais des heures et des heures.

Et là, notre commandant, à la fin du cours, je l'entends discuter, et il dit « mais je ne comprends pas, il y a Berne qui nous réclame – je ne sais plus – cinq ou six mille balles de téléphone ! Alors qu'il n'y avait personne ! » Ils n'ont jamais su ce qui était réellement arrivé... Mais des heures et des heures avec Houston ! Et puis je peux te dire que c'était pas l'époque du tarif plat ! Alors tu ouvrais la cahute, parce qu'elle s'ouvrait comme ça tout simplement, comme c'était dans un parc protégé, il n'y avait pas d'autres précautions, et tu décrochais et tu avais une standardiste et voilà ! Elle te passait ta ligne !

Bon, notre histoire s'est terminée parce que ça n'avait aucun sens. La distance... enfin ça ne fait rien, on est quand même resté en contact. D'ailleurs ça fait des années et des années que je n'ai plus de nouvelles. Je pense qu'elle a dû se trouver un bon milliardaire avec deux ou trois puits de pétrole ! Mais on s'est vachement amusé, c'était une parenthèse de week-end au soleil, dont la santé te passe la facture quelques années après...

1988 : Un autre trip dans le sud

Une de mes autres incartades de jeunesse dans le sud, putain, j'arrive à Amposta, au sud de Tarragone, où je devais aller voir un client qui voulait absolument nous filer des tableaux. En y allant, je savais que c'était du flan. Comme il me l'avait expliqué, je savais d'entrée que ça ne valait rien. C'était toujours pour Carlos. Alors je descends, je vais chez ce type, en une demi-heure c'était réglé. En passant son entrée, j'ai tout de suite vu que c'était exactement ce que je pensais, zou, rien du tout, rien du tout. C'était des espèces de tableaux religieux, je vois encore ce truc, du dix-neuvième, aucun intérêt, des mauvaises copies sur des mauvais supports, ça ne prêtait pas à confusion. J'ai fait deux mètres cinquante, j'ai vu ce que c'était. Ce qui fait que, comme j'avais prévu deux jours, j'étais emmerdé, mon billet de retour était pour le lendemain, je ne savais pas que faire. Là aussi, j'ai fait quinze jours au lieu de deux (rires) !

Alors, inoccupé, je me promenais dans le bled et tout, il n'y avait personne. Il faisait tellement chaud l'après-midi... Amposta c'est juste sur la frontière entre la Catalogne et le pays de Valence. C'est à ras. Tu passes l'Èbre, et d'un côté c'est Valence, de l'autre la Catalogne. Là, c'était Valence. Et puis je vois un type dans la rue, un jeune, t-shirt et tout, récent sorti de la douche, on voyait bien. Et je lui dis :

— Mais il y a quelque chose dans le coin ?

— Non, non, il n'y a rien jusqu'au soir, viens, on va aller prendre quelque chose chez moi, il fait plus frais.

Bon, je vais chez ce type, il se trouve que c'était un gros dealer du coin, qui était équipé et tout. Il me dit « mais qu'est-ce que tu fous là ? » La première chose que tout le monde me dit « mais qu'est-ce que vous foutez là ? », ou, en plus subtil, « pourquoi vous êtes venu ici ? ». Parce que personne ne vient jamais dans ce bled comme ça par hasard, ni l'après-midi dans la rue en plein soleil. Je lui explique, le mec se marre, il me dit « viens, on boit quelque chose chez moi, et ce soir je vais te montrer un truc. Tu me diras ça n'a rien à voir avec les boîtes de Madrid et tout, c'est un truc à part qu'on a ici ».

Bon, je vais chez lui, on boit une bière ou deux, je fais une sieste, il me dit « ben fais la sieste, il n'y a rien d'autre à faire ici quand il fait chaud ! » Un cagnard, mais un cagnard ! Pourtant c'est pas le grand sud, mais un truc humide, parce que tu as des marais tout autour, c'est l'embouchure de l'Èbre. C'est magnifique, à part ça. C'est bourré d'anguilles, tu as des ruisseaux, des canaux, des rizières et tout... C'est somptueux. Magnifique, mais alors l'humidité, la chaleur et tout ça c'est insupportable.

Enfin bref, sa copine vient : « Ah ouais salut ». Alors un Suisse, tu penses, ça faisait rire tout le monde ! Dans ce bled, il n'y avait que des gens bizarres, c'était ou des vieux, ou des jeunes fils de vieux qui n'avaient pas grand-chose à faire, mais qui avaient étonnamment – je ne sais pas comment ils faisaient, enfin si quand même ! – les moyens. Je veux dire, ils ne lésinaient pas sur la fête ! Pour des gens qui ne bossent pas, dans le genre, c'était pas triste. Alors bon, le type me dit « ouais, euh, Madrid, je connais Madrid, mais ici tu verras ».

Alors, dès qu'il commence à faire nuit, autour des neuf, dix heures, il me dit « on va aller prendre un verre dans un bistrot au

bord de l'eau. Et après on ira à la disco ». Bon, on va dans ce bistrot, on bouffe, bien m'en a pris parce qu'après je n'ai plus bouffé pendant une semaine ! Alors on se fait servir un cochon de lait, là on était quatre, un cochon de lait du plus bel effet, ça je peux te dire ! Dans une espèce de rôtisserie pourrie, un machin... Tout ce qui compte dans une rôtisserie, c'est la rôtisserie ! Je veux dire un grill parfait, un cochon de lait qui dégoulinait, un truc rôti, doré, beau et tout, pas vraiment raccord avec la déco de la salle à manger. Enfin bref, je bouffe, mais j'étais presque le seul à bouffer. Je me disais « c'est drôle, il y en a pas un qui bouffe. Tout le monde boit, mais personne ne bouffe ». Alors après, le soir, j'ai vite compris pourquoi, et moi j'ai plus bouffé non plus pendant un moment...

Bref, après le repas, on va dans cette discothèque, à Tortosa, où ils me présentent à tout le monde. C'était un machin génial, une immense terrasse au bord de l'Èbre, une espèce de trou, mais ça fait rien, un truc sympa, bourré, mais bourré de monde. Je me dis « mais d'où sort tout ce putain de monde ? » Des gens partout, partout, partout. Là ils me présentent « ouais, un Suisse » et tout ça. Alors tu penses, j'étais l'attraction, j'étais le seul étranger à des kilomètres à la ronde. « Ouais, un type cool, et tout » le type disait à tout le monde, parce qu'on avait bien rigolé et tout. Parce que tu sais qu'avec mon sens de l'humour acerbe et ma connaissance quasi innée de l'espagnol, voilà ! Et puis j'arrive en plus à analyser la situation politique, je peux faire de l'humour dans n'importe quelle province, avec quasiment des politiques provinciaux ! J'avais une telle culture d'entendre les trucs, de lire, parce que j'avais une chiée de temps, que les gens étaient scotchés ! En plus, à l'époque j'avais un accent. Je parlais l'espagnol, mais alors

comme une vache allemande, et je faisais exprès d'accentuer ma manière de mal parler, ce qui augmentait mon charme, bon bref. Toujours est-il que la nana de ce mec a invité une de ses copines. Tout de suite, elle avait pensé et tout. En fait elle en avait invité deux, et il y en a une qui me plaisait, celle qui avait de gros nichons. En pleine autodérision, je me suis dit « ah pour une fois que j'aurai une nana aux gros nichons » ! Et l'autre était presque plate. Mais les deux étaient fort charmantes et fort sympathiques.

On rigolait, et ils m'ont présenté pratiquement à toute la disco. Un mec vient vers moi, que je ne connaissais pas du tout, qui m'avait vu avec les autres et qui me dit « ouais, heu, tu veux un acide ? ». Et il me montrait un bout de triangle en papier qui devait faire la moitié d'un carreau d'un bloc à carreaux. J'ai cru qu'il se foutait de ma gueule. Donc je lui dis « ouais, ouais », et hop, j'avale ce petit bout de papier. Mais minuscule, un truc de trois millimètres de côté. Bon. Le type « ouais, cool, un étranger, super », etc. Le type fout le camp, et voilà-t'y pas qu'au bout d'un quart d'heure, je commençais à voir le bar qui avait des vagues, mais fort peu naturelles. Et les gens, des gueules de cheval collées à la caméra, qui me regardaient, qui me causaient dans une langue que je ne connaissais pas ! J'te dis, j'étais com-plète-ment ha-llu-ci-né ! Un flash, un machin... Cet enculé, c'était vraiment un acide ! Tu vois, parce que je ne savais pas ce qu'était un acide. Pour moi, un acide, c'était une pilule ! Un type me donne un bout de papier, j'ai cru que c'était un gag, un jeu. Parce que ça déconnaît tout autour, comme pour faire si. Non, non, tu parles d'un gag !

Alors je commençais à m'agripper. Alors j'étais agrippé au bar, mais le bar bougeait, avait des vagues, mais de plus en plus hautes, et j'arrivais même plus à me retenir, c'est pour te dire !

Donc je me suis un peu assis au pied des tabourets de bar, et tout le monde venait voir ce qui m'arrivait. Avec des gueules de cheval collées à la caméra ! Où tu vois que les narines ! Un truc, putain ! Et puis ils me parlaient tous en espagnol, je n'y comprenais rien. J'avais disjoncté. Je ne pense même pas que je devais comprendre le français (rires). Enfin bref. Ça a duré un moment, et pour finir, les deux nanas qui me plaisaient plus le type qui m'avait invité plus sa copine m'ont embarqué, m'ont chopé sous le bras, m'ont foutu dans une bagnole, je ne sais même pas comment ils ont fait pour me sortir de ce truc, et m'ont amené chez la nana. Pas celle qui me plaisait, l'autre. Qui me plaisait aussi, mais qui me plaisait moins, enfin l'autre, bref, chez laquelle je me suis réveillé quarante-huit heures après ! En pleine forme. Mais je me demandais quand même ce que je foutais là, dans un truc que je ne connaissais pas.

Alors bon, tu te réveilles dans une piaule, à l'espagnole, heureusement que c'était pas à l'italienne et qu'il n'y avait pas de poupées sur le lit, mais en gros tu vois la décoration d'une piaule espagnole, de grand-mère, où ça sentait le mal aéré. C'était une chambre qui devait être celle de la grand-mère à l'époque, ils m'ont foutu là-dedans ! Quand j'ai émergé, plus ou moins – je ne sais pas comment elle a fait, mais elle venait peut-être voir de temps en temps – elle m'a dit « ouais, c'est tel jour » et je lui réponds « déconne pas ». Du coup mon billet de train était naze. Je lui dis « mais c'est pas possible, je suis arrivé hier ». Elle « non, non, pas du tout, ça fait deux jours que tu roupilles ! » Elle m'a encore vaguement raconté les événements : j'essayais de causer aux gens, le plus souvent en français, ou en n'importe quoi, mais les gens ne comprenaient rien de ce que je disais. Mais pas un

mot. Et puis j'avais changé de couleur, je ne voyais plus rien. Et heureusement parce que j'étais à côté de l'Èbre, si j'étais sorti j'aurais très bien pu passer par-dessus la balustrade et me foutre, joyeux, à l'Èbre ! Bref, on m'a sauvé la vie.

Je me réveille et tout, et la nana, mais alors fort charmante, mais absolument charmante, qui s'appelait Pili, s'était occupée de moi pendant toutes ces heures. Et je ne sais pas comment ça s'est fait, tout d'un coup elle me saute dessus. Dès que j'étais en forme ! On conclut, et après coup j'apprends que cette fille disait à l'autre, celle qui avait des grosses miches, ma légère préférence : « Ouais, ouais, il faut s'en méfier et tout », pour pouvoir m'avoir pour elle toute seule ! Je me suis dit « ah ben merde, alors ça n'a pas marché comme je voulais ! » C'était de nouveau une histoire épique.

Dans cette ville, j'ai passé deux semaines avec eux, durant lesquelles on s'est fait des excursions et tout un tas de trucs. Alors, de là on allait à la plage. Donc c'était « régime drogues », un peu de whisky pour faire descendre les trucs, de la bière et tout. On ne mangeait rien. Rien du tout. On larvait à la plage, à l'ombre, histoire que l'air frais nous ventile un peu, et puis le soir, dès que la nuit tombait, hop, c'était reparti. Et ça, on l'a fait à peu près pendant une semaine. Et il m'a fallu une semaine pour me remettre, et je suis remonté à Madrid. Parce que j'étais vert, après une semaine sans bouffer !

Et puis cette nana, une fois elle me dit en fin de soirée qu'elle voulait se le faire en plein air, dans la mer. On va dans un coin de la plage, isolé, et c'était génial. On avait l'impression d'être que les deux tout seuls. Dans la mer on batifolait, on gueulait, on racontait des conneries. Sur ce le matin arrive. Mais il y avait au

moins quinze personnes sur la plage qui roupillaient, ou qui nous regardaient et qu'on a dû emmerder toute la nuit. Mais on n'avait vu personne ! Et bien sûr on était à poil dans l'eau, donc on a dû ressortir à poil au milieu de ces gens. Ah c'était un sentiment ... Je me suis dit « mais comment j'ai fait pour ne pas voir où on s'enfilait ? » Bon, on s'est amusé comme des cons, et puis on a joué bien sûr au « poisson qui attaque », ah non c'était magnifique.

Par la suite, elle est venue à Madrid, une ou deux fois, et puis on ne coïncidait pas et puis je n'avais pas vraiment envie d'aller faire ma vie là en bas. Surtout qu'il n'y avait rien à faire. Mais là aussi c'est des grands souvenirs. Et je n'ose pas tout raconter parce qu'il y a des gamins qui écoutent ! Non, non ça leur donnerait des idées, je ne veux pas que mon gamin ait trop d'idées ! Je suis presque content qu'il n'aille pas aux scouts, on ne sait jamais !

Tout à fait par hasard, j'étais déjà venu à Tortosa, la première fois que j'étais allé en Espagne (vers 1982, j'avais pas vingt ans), pour me faire soigner une hépatite C par une guérisseuse. Alors je chope, ici en Suisse, une hépatite. Je m'étais fait transfuser, je ne sais plus ce que j'avais eu, et boum, hépatite C. Une jaunisse. J'étais jaune, je pissais du Coca-Cola et tout. Et on me disait « ouais, écoutez, on peut rien faire, faut attendre ». Pendant un mois ou deux, pas de gras, parce que le foie est en piteux état, enfin bref, le truc chiant à mort. Et quelqu'un me dit « ben t'es jaune ! ». Je lui dis « ben oui, j'ai une jaunisse ! » Aha ! Il reprend « parce que j'ai lu dans un machin sportif, que Maradona était allé dans un bled en Espagne, chez une guérisseuse se faire soigner son hépatite ».

Bon, c'était l'époque où j'avais le temps, et j'aimais déjà

l'aventure. Ce copain m'a retrouvé cet article, je crois qu'il l'avait lu dans « L'Équipe », donc j'avais aucune chance de le voir moi-même s'il ne me l'avait pas dit. Je vois ce truc, Tortosa, je me dis « bon, les vacances approchent, allons par Tortosa ». Je vais à Tortosa, je trouve cette bonne femme, perdue dans une ferme, j'allais dire une ferme valencienne, mais c'est juste à cent mètres de la frontière catalane. Elles sont typiques de la région. Ce sont des maisons sur un étage, qui délimitent une espèce de patio, pour que tout soit à l'ombre le plus possible. Les gens sont à l'ombre, parce que ça cogne tellement. Alors là, tu avais des gens assis sur des chaises, tout autour du patio, et tu attendais ton tour. Alors moi j'y comprenais rien, je ne parlais pas un mot d'espagnol à l'époque. Un ou deux, mais rien. Mais la nana, c'était une petite dame, je me souviendrai toujours, tu n'avais rien besoin de lui dire, elle faisait ses incantations, enfin bref.

Arrive mon tour, j'arrive dans une chambre qui était pleine de « *santon* », comme des santons, mais plus gros, et beaucoup de saints. Il y en avait partout. Il y avait des photos, des espèces de bibelots... Un truc, comment dire, pas bizarre, mais un truc spécial. Un peu ésotérique, mais pas morbide. Ça avait presque l'air comique, pour finir. Bon, elle ne m'a rien dit, j'étais jaune, je pense, comme c'était une vieille, elle avait dû comprendre. Elle me montre, je me couche sur une espèce de lit, je relève ma chemise, elle commence à faire des espèces de trucs à la médecine thaïlandaise, on te fout les doigts dedans, elle me foutait la main dans le bide, carrément. Je voyais ses doigts qui entraient dedans ! Aucune douleur, un truc, je me suis dit « mais là, mon vieux... » Ça, ça dure quelque chose comme deux trois minutes. Après, comme je ne parlais pas espagnol, quelqu'un qui parle le français m'a traduit

ce qu'elle m'a dit. Elle m'a dit « pendant une semaine, tu bois trois fois par jour une tisane de lavande, lavande infusée trois minutes et c'est tout. Avec du miel, sans miel, comme tu veux, mais de la lavande. Et tu cuis une feuille de chou. Tu mets une feuille de chou dans l'eau froide, tu fais cuire, et quand c'est à ébullition tu la retires, tu la poses sur le foie, avec un linge pour ne pas te brûler, et tu fais ça pendant une semaine ». J'ai fait ça pendant une semaine, et retour chez le toubib.

Tu sais qu'on a fait quatre fois les analyses de sang, on n'a rien trouvé. Il m'a dit « c'est pas possible, ça n'existe pas. Une infection comme l'hépatite ne disparaît pas, ça laisse une trace ». Et là, plus rien, pas une trace. Je pourrais même donner mon sang si je voulais. Mais t'hallucines aussi. Mais je te dis, je voyais sa main qui rentrait dans mon bide, hein, entièrement. Alors ça fait bizarre quand même. Mais rien, pas de douleur. C'est comme si elle entrait ses doigts, comme dans du beurre, mais c'était mon bide ! Et j'étais gras comme à mon habitude, c'est-à-dire rien !

Alors après je demande combien ça coûte et tout, et on me dit « tu donnes ce que tu veux ». Les gens qui étaient là me disent « c'est mille pesetas ». C'était dix balles. C'était le prix, correct. J'avais aucune idée. Si on m'avait dit dix mille, j'aurais donné dix mille.

Alors je ne désespère pas que, pour mon truc, mon problème de santé, si j'avais des tuyaux partout, et qu'ils ne trouvent rien, de trouver un guérisseur qui aurait pas une idée pour refoutre les éléments en place, je ne sais pas moi, pour finir. C'est désespérant. Il y a un type juste de l'autre côté du lac, tout le monde en parle. Moi je suis un type positif, tout ce qui est bon je prends. Mais si je sens que c'est un truc gnognotte, alors j'y vais pas. Mais

il y a quand même des gens qui ont des secrets de guérison, tu ne sais pas pourquoi ni comment, et ça peut, pour certains trucs, fonctionner. Alors le beau-frère de mon cousin, musicien professionnel, était allé au Mexique, chez un guérisseur, pour se faire remettre en place sa clavicule. Il s'était pété la clavicule, et quand il jouait du violon, au bout d'un moment il avait une crampe et il le lâchait. Impossible de bosser. Il a vu tous les spécialistes possibles et imaginables, il s'est fait opéré par les meilleurs, rien à faire. Il va là-bas, un mois au Mexique, le guérisseur l'a remis. Non seulement il joue encore mieux du violon, mais il est en plus chef d'orchestre. Il a récupéré complètement. C'est hallucinant. Mais c'était un mec spécialisé dans l'épaule. Il y est allé exprès, parce qu'il savait, de gens fiables, que ça marchait et ça a réussi. C'est dingue.

Village fantôme

Une autre fois, on est parti de Madrid avec des copains. On causait de village fantôme. Il y en a un qui nous a dit « ouais, moi je connais un village fantôme, pas loin d'ici ». Bon, c'était quand même à deux cents kilomètres. Donc on va dans un village, qui avait été vraiment abandonné. Style tu as la sirène qui sonne et puis les gens ont foutu le camp. Donc tu avais les choses abandonnées sur les tables, un machin complètement dément.

C'était en Extremadura (Estrémadure), des bleds où Franco donnait une maison et un hectare de terrain à un tas de gens de Madrid, quand il y a eu la crise, pour qu'ils aillent coloniser une région qui était à peu près aussi fertile que le désert du Sinaï. Bon, le gouvernement a construit des barrages immenses, mais il n'y a

pas de flotte qui coule. Ces barrages ils sont secs. Donc ça fait assez drôle. Comme ça tu peux bien observer un barrage jusqu'au fond, pour voir comment c'est fait quoi. Enfin bref, des barrages sur des trucs immenses, mais où il n'y a pas une goutte de flotte. Donc c'est comme dans le Grand Canyon, mais où il n'y a pas une goutte qui coule. Enfin bref, ça n'a pas marché, leur truc. Et après quelques années, les colons ont tous foutu le camp. Ces villages se sont vidés, et alors il ne reste plus que, comme dans les westerns, ces boules, cette herbe qui roule avec la poussière et tout, c'est bucolique en diable, tu te vois dans un western. Entre le western et le film d'horreur.

Et là-bas on s'est justement fait un film d'horreur, histoire de se foutre la chiasse. Là aussi on avait méchamment fumé. Et on n'arrêtait pas de déconner, et on est arrivé à se faire une trouille dans ce machin, parce qu'on ne savait plus où on était. Tout d'un coup, on était peinard, on était en deux groupes, on se faisait attaquer par d'autres « kinky » qui étaient déjà morts de rire dans leur coin avant de venir ! Parce que tu es terrifié, tu ne sais plus où tu en es. Plus de repère. C'est tellement grand. Ici, tu as une maison abandonnée, tu as fait le tour, tu as vu qu'il n'y a personne, on te fait du bruit, tu sais que c'est tes copains. Mais alors, on savait qu'ils étaient dans un coin, nous dans un autre, et ces salopards ils ont fait un immense détour pour venir faire du bruit et des trucs !

Entre le vent, ces sifflements, ces histoires glauques qu'on se racontait pour se foutre les boules... Mais une chiasse quand ils sont venus nous surprendre. Jusqu'à ce qu'on voie que c'était nos potes qui s'étaient payé quand même deux trois kilomètres à pied pour venir nous faire ch... de l'autre côté. Ah les cons !

Un peu plus à l'ouest, l'Eden

Après cet épisode, on est allé sur la frontière portugaise, juste à côté. L'Estrémadure suit la frontière portugaise, et là tu avais un tas de villes romaines. Et il y en a une avec des bains, des trucs où personne ne va. Il faut marcher, je pense, une bonne heure dans la garrigue pour tomber dessus.

Donc on est allé là-bas. Mais un truc, tu te croirais avoir découvert l'Atlantide ! Il y a des bouts de colonnes, des restes de constructions, c'est un truc absolument fou. Je ne comprends pas qu'ils ne nettoient pas ce machin et qu'ils ne te le fassent pas visiter. C'est cent fois mieux que le Pont du Gard, le Pont du Gard fait pâle figure à côté ! Là, on faisait des délires naturistes, parce qu'il n'y avait absolument personne. Étonnamment, il y avait de l'eau dans les bassins, bon, elle était plus ou moins verte. Mais tu voyais que ce n'était pas de la merde, plutôt des lentilles. On pouvait tremper les pieds, c'était juste magique. On se disait « mais c'est pas possible, un truc pareil ». Juste quelques initiés connaissaient le coin, à l'époque en tout cas, mais c'est un lieu historique, il est sur toutes les cartes romaines.

C'était une cité où l'empereur envoyait ses meilleurs gladiateurs, ses militaires, en vacances, pour deux trois semaines. Quand ils avaient fait une bonne campagne, qu'ils avaient ramené leur nombre de casques de Gaulois, ils avaient droit à quelques jours dans ce machin qui, si tu veux, était un parc de récréation pour bons militaires qui avaient bien fait leur devoir. Un truc absolument fou. Là aussi, un concept d'il y a deux mille et quelques années, qui vient d'être remis à jour par les patrons américains pour leurs employés, en gros. Mais là... Un truc absolument fou,

dont personne ne s'intéresse. Alors qu'on te fait faire des kilomètres pour visiter une église dont il reste juste trois pierres mal taillées, parce que Don Quichotte y a passé dans son livre !

Parce que l'Extremadura, c'est la Mancha. Ça porte bien son nom. Ce coin, c'est le cagnard. Tu ne vois rien, puis tout d'un coup, t'arrives à la fin et tu as une forêt de chênes qui descend dans une gorge et tu arrives en Andalousie ! Alors l'Andalousie, c'est le paradis. « Al-Andalus », c'est pas pour rien, c'était le paradis sur Terre. Tu vois ce machin, des forêts, le Guadalquivir qui irrigue tout le truc, après tu tombes sur des alignées, des kilomètres et des kilomètres d'oliviers sur des collines, alignés au cordeau... Tu vois des paysages, mais ce que c'est beau. C'est presque artificiel, on dirait des photos de Swissair, de leurs revues de luxe qu'on te servait dans leurs avions ! Ou sur le calendrier de Swiss ! Tu te dis « mais c'est pas possible, ils ont retouché la photo ». Non, non, sur place tu ne vois même pas un chemin ! Et ces oliviers, ils ont tous plusieurs centaines d'années, mais déjà du temps des Romains, ils avaient été plantés alignés ! C'est beau, c'est beau. Il n'y a aucun cahot qui crispierait la contemplation. Tu te dis « mais c'est trop beau ! » C'est comme quand tu vois ces terrasses chinoises, en montagne, tu te dis « mais c'est artificiel, c'est trop beau ». Ce n'est pas la nature qui fait ça toute seule comme ça. C'est des siècles de terrassement, à la pioche.

L'Andalousie, quand tu recherches un peu, tu apprends que ça appartient à peu près à trois familles. La première, c'est le Duc d'Albe, enfin c'était la Duchesse d'Albe qui est morte dernièrement, la pauvre, à quatre-vingt-neuf ans (morte le 20 novembre 2014). On la voit partout, avec un visage largement traité par chirurgie esthétique ! Et maintenant, son fils, son gamin qui doit

avoir soixante-sept ou septante ans déjà, qui est le nouveau Duc d'Albe, a quelque chose comme vingt mille hectares. Et deux ou trois mille serfs, sur leurs possessions. Qui habitent dans des bidonvilles, et qui ne sont pratiquement pas payés. Ils font partie du paysage. Ils se promènent à cheval pour aller surveiller, ils peuvent ramasser ce qui pousse, leur maison ne leur coûte rien, mais ils ne sont pas vraiment payés. Sauf quand ils font des travaux spéciaux. Ils les payent tellement mal qu'il y avait eu, une fois, une grève ! C'est tout juste pas l'armée qui avait dû aller pour lui faire ses récoltes, parce que ses ouvriers ne voulaient pas les faire. Pour la Duchesse d'Albe, même l'armée se déplace s'il le faut ! Elle avait plus de septante titres nobiliaires. Donc je ne sais pas combien de prince, de duc, de comte, de machin, de la pure folie. Parce que c'est une Stuart. Fitz-James Stuart. Donc elle descend directement d'Henri VIII et d'Elizabeth I d'Angleterre. La notion de pays est relativement nouvelle, avant c'était organisé en duchés, qui faisaient allégeance, mais avant, il y a eu le Grand-Duc d'Albe, je ne sais pas pourquoi, par famille il a touché l'Andalousie, mais Fitz-James Stuart ça fait pas vraiment Martinez Garcia comme nom !

Donc on a légué à cette famille l'Andalousie. Ce qui est très compliqué, en Espagne, les enfants portent le nom du père et de la mère. La Duchesse d'Albe, elle a un fils qui s'appelle Martinez de Hirujo. Avec en plus Fitz-James Stuart. Avec son premier mari. Donc, dès la naissance, ses enfants ont tous reçu un comté ou un duché, ou un truc comme ça, qui entre parenthèses, en plus du nom, te donne droit à des domaines, des terrains et tout. Ce qui te donne de quoi te payer tes uniformes !

1990 : De Madrid à Andorre, d'Andorre à Sant Feliu

Avec Carlos, j'avais senti le vent venir, pour d'autres raisons. Des raisons personnelles. Ça avait pris des proportions affolantes. Comme je disais avant, ça allait vers l'explosion. Je me rendais bien compte que la provenance des pièces sentait le « Gurlitt ». Quelque chose me disait que, bon, c'était un peu malsain. J'ai toujours eu une espèce de sens pour savoir le bon moment, et agir en fonction de mes conclusions. À un moment donné, entre la drogue qui circulait dans les cercles, pour être plus performant, pour faire la fête plus longtemps, les rouleaux de fric et tout, ça devenait du gros n'importe quoi. Je me suis rendu compte que si je restais là, je n'aurais pas le coffre pour tenir, j'aurais explosé moi aussi. J'ai senti que le moment était venu, j'avais fait le tour. Et pour finir, ça devenait répétitif, ça devenait presque trop facile, on choisissait comme ça ce qu'on allait proposer comme œuvre, on inventait une histoire d'où on la sortait, de la folie. Bon, comme ça, l'État a récupéré des pièces qui avaient disparu. Pour finir, tout le monde y gagne. Certains plus que d'autres !

C'était devenu disproportionné. Plus tu gagnes, plus tu fais des conneries. Quand tu as l'habitude de gagner vingt mille balles par semaine, quand tu sais qu'il te tombe un rouleau de billets, t'en as rien à foutre. Tu ne penses pas. C'est à la *one again* ! Ça roule, il n'y a pas de raison que cela s'arrête. Et après tu prends tes mauvaises habitudes, et cela devient complètement débile. Parce que moi je vis aussi bien sans un rond, alors quand on pense que j'ai réussi à dépenser des fois dix ou quinze mille balles, peut-être vingt mille balles par jour ! En conneries, en conneries !

Du style une bouteille à quatre mille balles, et après tu te dis « bon... je dépense vite pendant que j'ai des ronds » parce que c'est du cinoche ! Quand on te donne un rouleau de billets comme ça, qui tient tout juste dans l'anneau que tu peux faire avec le pouce et l'index, c'est du cinoche. Et tu peux y aller, tu sais que ça continue. Tu as des clients, tu sais que ça tombe de toute façon. Tu sais que tu auras ton rouleau. Ça tourne au n'importe quoi. Après on avait des copains, bien entendu, c'était les plus grands importateurs de blanche pour la jet-set locale. Tu voyais des sachets, rien n'était caché, on était invité à ces soirées, et on avait accès à ces drogues. Des présentations de mode, avec des mannequins, des séances avec des directeurs artistiques, où on choisissait des bracelets pour qu'un mannequin les porte, ou tels habits... Et tout était prétexte à faire la fête ! C'était absolument génial, ça. Mais ça va un moment. On était crevé, on ne dormait plus, donc ça devenait du gros n'importe quoi. J'ai senti que ça allait partir en couille. J'ai arrêté.

Et lui, notre Carlos, il a continué un moment et, je ne sais pas pourquoi, il s'est senti obligé de faire des escroqueries, de vendre plusieurs fois le même tableau... Je ne comprends pas pourquoi il a fini comme ça. Parce qu'avec le capital qui restait encore chez lui en œuvres d'art, il pouvait voir venir. Je te dis, c'était un Gurlitt, et Gurlitt c'est un rigolo à côté ! Il faut dire qu'il avait aussi du nez. Il achetait des bons trucs. Pas chers et bons, par rapport au moment où il les a eus. Bien sûr, je ne veux pas savoir comment il a eu tous ces grands classiques. Je pense – mais je n'en sais rien – par relations diplomatiques. Et je crains, là aussi, que les propriétaires légitimes n'aient pas été remerciés à leur juste valeur... Et tant que ce marché tourne, il y a des beaux jours pour le pillage.

Par la suite, comme les gens savaient que j'avais des bonnes entrées, s'ils avaient quelque chose d'important à vendre, ils passaient par moi. Il faut savoir que ces acheteurs sont pour ainsi dire inaccessibles. Même si tu veux vendre un Goya à tel PDG, tu n'as à peu près aucune chance. Il y a plusieurs intermédiaires, qui essaient de s'en mettre dans les fouilles au passage, qui n'ont pas vraiment le contrôle sur ni la pièce ni le client, ce qui fait que ce sont des affaires qui ne se feront jamais. Alors nous, on a triomphé parce qu'on avait tout. On avait l'acheteur, et la pièce. On était littéralement assis sur la pièce ! C'est ce qui a fait la différence. Ce n'est pas désagréable quand tu vois que tu travailles avec des gens qui savent à peu près de quoi ils causent. On ne pense pas qu'un tableau a de la valeur jusque parce que le cadre est doré.

Mais bon, comme je te l'ai dit, j'avais décidé d'arrêter et de faire autre chose.

Travail dans la construction

Une grande époque. Je résidais donc à Madrid, et je vais passer la fin de l'année sur la côte, à Pals (Gérone), au bord de la mer, chez une copine. Un bled tout à fait biquet, des arbres, reposant et tout. Et cette copine, que j'avais bien fréquentée en son temps, avait également invité son frangin pour Nouvel An. Et son frangin, Xavier, était un mec qui faisait de la construction fine en plaques de plâtre (le fameux *placoplatre*). N'importe quel chantier, plus ou moins acrobatique, en hauteur, enfin tout ce que les autres ne voulaient faire, il le faisait. Les gens avaient peur, lui il allait. Et il se trouve qu'il cherchait un assistant, il avait absolument besoin de quelqu'un pour lui donner un coup de main.

— Tu fais quoi ces temps-ci ?

— Ben rien !

Il me dit « ouais, toi tu es artiste, tu pourrais venir me donner un coup de main. Je dois faire un petit plafond, de quelques mètres, là, au collège d'architectes de Gérone. Tu ne voudrais pas m'aider ? » Et je lui dis « mais moi je n'ai jamais fait ça, en plus j'ai le vertige et tout ». « Écoute, viens, j'ai vraiment besoin. »

Bon, sur ce passe Nouvel An, et je vais vite, pour lui rendre ce petit service, faire avec lui ce collège d'architectes. Saloperie, c'était juste des barres DIN, ces grosses poutres de charpente métallique, avec huit mètres de vide sous nous ! On était comme les Indiens dans les constructions des gratte-ciel new-yorkais ! On était un peu moins haut, mais c'était quand même vachement haut. On devait tout faire, les murs, le sol, les plafonds, avec les plaques. Alors on se retenait vaguement aux DIN, je tenais les plaques, Xavier les vissait, et c'est allé nickel. On a fait ça en deux temps trois mouvements. Des plaques immenses, qui font un mètre vingt-cinq sur deux mètres et cinq centimètres. Quand tu as du vide sous toi, et le vertige, c'est vachement sympa ! Et quand tu as une plaque qui tient en équilibre sur ta tête, que tu la pousSES avec ton front et tes mains pour que l'autre puisse la visser une fois qu'elle est bien appuyée, bon. Enfin bref, on l'a fait, ça nous a pris deux ou trois jours.

Après, il avait un autre petit boulot, c'était installer des milliers de mètres de plafonds suspendus. Il y en avait à plusieurs hauteurs. Il y avait deux salles de bibliothèque, sous une dalle, de peut-être vingt ou trente mètres de long sur dix ou quinze de large, et à trois mètres de hauteur. On s'était fait un pont roulant, on avait simplement foutu des roues à un échafaudage et on se

tirait au plafond. On installait un système de plafond suspendu allemand, en aluminium, sur deux hauteurs différentes, mais l'une sur l'autre, qui s'installe par clips, « clac, clac », à la main. On faisait des trous dans le plafond, pour fixer les attaches, c'est tout.

On a fait ça relativement vite, et on nous payait vachement cher le mètre carré, parce que c'est compliqué pour installer ce système. Donc pas de problème. Mais à la fin, comme par hasard, on apprend qu'il restait encore juste un bout de plafond, qui devait faire dans les cinquante mètres de long sur une trentaine de mètres de large, à quinze mètres de hauteur. C'était des lamelles d'aluminium, d'une rare élégance, il faut bien le dire, qu'on clip-pait aussi « clac clac » comme ça dans un système qu'on avait préalablement fixé au plafond. Donc ça faisait un plafond suspendu auquel on a agrippé ces lames d'aluminium. Là aussi, un système allemand extrêmement cher. Mais là, on était à quinze mètres de haut dans une putain de nacelle qui faisait je pense un mètre vingt de long sur quatre-vingts centimètres de large ! À deux ! Ces nacelles qui montent en « X », avec des roues de trente centimètres de diamètre, donc assez grosses, mais si tu roulais sur un marteau, tu te retournais ! Il fallait qu'il n'y ait absolument rien dessous. Donc on bossait en général quand il n'y avait personne dans toute cette immense université. C'est comme si tu étais dans un navire-fantôme, des surfaces immenses avec personne d'autre dedans que nous deux, à déconner. Alors, pour suspendre le plafond, on devait planter des espèces de clous qui s'enfonçaient de cinq ou six centimètres dans des DIN, en fonte. On avait une espèce de bazooka qui tirait ces clous, mais un gros machin orange, qu'on devait appuyer, c'était « baoum » ! Déjà une pétée, une secouée telle que la nacelle branlait dans tous les sens. Et donc

boum le clou était dans le DIN, et on attachait la suspente du plafond et on l'a fait.

Il y avait des conditions de sécurité sur le chantier absolument drastiques. Il y avait un contrôle à l'entrée où tout le monde devait présenter ses papiers. Sauf nous deux ! De toute façon, je n'avais pas de papiers, et lui on ne lui demandait rien. On lui demandait juste « vous pourriez nous poser ce machin ? » « Oui ! » et on le faisait. Là aussi, j'avais un vertige à gueuler, mais quand j'ai su ce qu'on gagnait, le vertige m'est passé illico presto ! Après il m'est revenu, d'ailleurs ! On gagnait à peu près deux cents francs suisses le mètre posé, mais on avait des frais. On louait des maisons, on se faisait faire la bouffe, le ménage, et tout et tout, une fois qu'on avait tout payé, nos conneries, nos sorties et tout, il nous restait je pense trois mille balles par semaine.

Avec Xavier, j'ai fait une dizaine de chantiers. Et dans cette université de Gérone, on a gagné beaucoup d'argent, parce que ces deux immenses plafonds en papier de cigarette clipsé on a dû les refaire ! Ces imbéciles avaient oublié de faire des trous pour passer des câbles informatiques. Donc ils ont fait des carottes dans les dalles, et je ne t'explique pas une carotte qui tombe sur un plafond de ce style ! Tout était déglingué. Mais déglingué ! Donc on a tout dû redémonter et remonter. Donc là tu prends le triple, sans broncher ! Et on a tout foutu loin, on ne pouvait pas récupérer. C'est tellement fin, tu fais tout de suite du dégât, un cabot, un pli... Mais des gros débiles, s'ils nous avaient demandé, on aurait délicatement détaché le carré juste où tombe la carotte. Mais ça leur trouait le cul de le dire ! Alors les deux plafonds, les deux étages, étaient nazes ! Alors qu'on s'était fait chier comme des rats ! Parce que quand c'est diaphane, sans un seul pilier, tu ne

peux pas te permettre le moindre écart. Et c'est suspendu plus ou moins aléatoirement avec des fils de fer et on rectifiait les hauteurs, à vue, parce qu'on a vachement l'œil. Au laser, c'est pas beau, c'est trop parfait. Ça fait comme si c'était de traviole.

On a fait ces cent trente mètres de long à la romaine, au tuyau rempli d'eau. La bulle est parfaitement précise. Et les détails doivent être précis, dès l'entrée dans la pièce. Si quelque chose est bancal, on le voit tout de suite. Il faut que tous les détails soient parfaits. Ton œil ne cherche pas les imperfections. Si tu arrives dans une pièce où d'entrée tu tombes sur des imperfections, tu vois toutes les autres.

Après cette université, on est allé dans la Cerdanya, les montagnes de la Catalogne, dans les Pyrénées, proche de la frontière française. Ce sont des vallées, avec des montagnes, c'est magnifique. Des vaches, des bestioles, c'est sauvage, il y a des parcs naturels, tu montes, tu as tout à coup un lac, un de ces lacs de montagne, c'est somptueux. C'est un coin où il faudrait aller en vacances. Et dans cette région, dans une des villes principales, on a fait une villa de luxe, un truc mon pauvre ami, « Sunset Boulevard », extraordinaire. D'un architecte moderne. On a posé des plaques, tout était blanc, pas un truc ne dépassait. Avec de grandes baies vitrées carrées donnant sur les montagnes. On ne voit que ça. Un machin extrêmement moderne, et dehors des vieux murs en pierres sèches. Une villa de sans doute plusieurs millions. Très chère, surtout pour l'Espagne. Avec un jardinier toute l'année ! Et puis tu penses que c'est des gens qui viennent deux semaines par année. À Noël et encore ! Bon, j'ai vu deux trois chalets à Montana, pas tristes non plus ! On a fait également une discothèque dans la grande ville du coin. J'y reviendrai.

La mythique Passat blanche

C'est à cette époque qu'un copain m'a fait don de sa voiture, une excellente VW Passat blanche, qui m'a fait bien de l'usage. La Passat standard, avec le grand coffre qui descend en triangle derrière. Alors elle m'a beaucoup servi ! Mais j'avais un peu omis de m'occuper des plaques, étant donné qu'il y en avait dessus, je me suis dit que c'était bon comme ça ! Une voiture avec des plaques, parquée durant une année et demie sur une place privée, donc personne ne pouvait rien me dire, mais on roulait un peu avec. Alors hop, vite à Barcelone acheter du matos et on remontait à coin avec cette bagnole qui tirait plutôt bien ! Un truc absolument génial. On est descendu je ne sais pas combien de fois à Barcelone avec cette bagnole. On se parquait n'importe où au centre-ville, « à la Gaston », jamais de problème. On faisait nos petites affaires, on repartait !

Alors là, je circulais avec ma voiture, et je me suis fait arrêter deux ou trois fois par la police antiterroriste, parce que tout d'un coup tu roules tout content sur une route style d'ici à la Tourne, et dans un contour, tu te retrouves avec cinquante flics, mitrailleuse au poing, la herse et puis stop, quoi. Alors comme j'avais pas une gueule de Basque, et puis que j'étais Suisse, ils ont trouvé ça très exotique, alors c'était « allez, zou, zou » à chaque fois ! Ils n'ont jamais pris la peine de me demander les papiers de la voiture ou quoi que ce soit. Je leur présentais mon permis de conduire pourri, le bleu. Alors ils me connaissaient. Pas de problème avec la police nationale du coin, quand on se rencontrait c'était « hello, comment ça va ? » Par contre, la Guardia civil, la garde civile, qui s'occupe de la circulation, style la police cantonale, qui s'occupe

des radars, des machins et tout, et de contrôler qu'il y ait quand même vaguement des assurances et des plaques aux voitures, c'était un peu différent.

Moi, j'avais des plaques parce qu'en Espagne les plaques sont vissées depuis le premier jour de l'existence de la voiture jusqu'à son dernier. Simplement il faut quand même payer deux trois assurances et quand même t'annoncer par-ci, par-là ! Ce que j'avais un peu omis de faire ! Mais cette voiture allait très bien, jusqu'au jour où on a transporté des longues planches, et à un stop, le fameux gag de la planche, freinage un peu brusque et la masse des planches a un peu traversé le pare-brise avant. Donc c'était un peu moins discret de rouler comme ça. Même les fausses étiquettes qu'on collait pour faire croire qu'il y avait eu une assurance en son temps étaient restées au carrefour, donc ça devenait franchement gênant. Par contre, pour rouler, ça ne pose pas trop de problèmes. Quand toutes les fenêtres sont fermées, c'est comme si tu avais un pare-brise, à cause de la suppression d'air. C'est impressionnant. Ça je l'avais déjà constaté une fois avec mon père, quand la vitre nous avait pété un soir d'hiver, précisément aux Ponts-de-Martel dans les années septante. Je ne sais plus ce qu'on allait faire là-bas, on avait dû ramener un directeur de chœur d'hommes ou un truc du style, toujours est-il que boum, la vitre pète. Même là, on ne sentait rien avec toutes les fenêtres fermées. Mais bon, en hiver c'était quand même pas génial avec nos bonnets Cuche et Barbezat. Non, c'était un hiver assez dur !

Et une fois, j'arrive à un rond-point, et je vois au loin à deux cents mètres une voiture de la Garde civile. Je me suis dit « là, ils m'ont vu, ce coup-ci ils viennent pour moi. En effet, je vois bien

qu'ils mettent des gaz, moi aussi je mets des gaz, je prends le contour en trombe et vroum, je fous le camp, dans un coin de rue où ils ne me voyaient pas. J'étais caché par des maisons. Je fonce je fonce je fonce (rires), il y avait une vieille carrière, je m'enfile dedans. J'arrête la voiture, la poussière retombe, et je vois la voiture de la guardia passer tout droit, à fond sur la route à côté ! Ils ne m'avaient pas vu. La poussière était retombée, comme dans les films. Alors je t'explique que mon cœur battait mais en dehors de mon petit corps, c'était terrible ! Ah, c'était au poil, j'ai eu un réflexe, mais de vilain, d'aller me cacher dans cette carrière, c'était trop drôle. Alors après, inutile de dire que j'ai évité de circuler la nuit même ! Avec un copain on a éliminé cette voiture, une fois pour toutes. On l'a amenée à une casse de bagnoles, et puis loin. Je te dis, j'ai senti à la seconde quand il a fallu me séparer de cette pauvre voiture.

À Andorre

Comme on était à côté d'Andorre, on y allait de temps en temps faire des achats. Alors là on louait une baraque, une nana allait aux commissions pour nous, nous faisait de la bidoche et tout, parce qu'il fallait qu'on bosse. Alors on a fait cette disco, à Puigcerdà, la capitale de la Cerdanya, un machin assez génial. C'était au départ un trou immonde, ce truc, qu'on a transformé en cave style San Francisco, avec des murs de briques blancs. Un vague entrepôt de camions, en son temps, sur deux étages, dans le sol. Donc on a eu l'idée de faire une passerelle en haut, au premier étage, et puis en bas de faire une salle style San Francisco, avec des murs de briques rouges, mais je voulais qu'elles soient peintes en blanc. Je trouvais que cela accentuait l'effet jazz. Alors on a mis des plaques, et on a collé dessus des fausses demi-briques. Sur une immense surface. Le truc chiant, c'est de faire le joint, sinon, ça fait pas très réaliste entre les catelles. Alors on y allait à la douille de pâtissier, et on y allait à coin, à remplir ces joints, un avec la douille, l'autre qui passait au pouce derrière. On s'est fait chier deux jours. Mais c'était parfait. On a peint en blanc, et ça a pris une gueule à tomber par terre. Donc tu avais comme une immense mezzanine, le premier truc avec un bar, et puis en bas tu voyais l'immense salle avec un damier par terre, et puis ce truc à la San Francisco. Ils n'en revenaient pas là-bas, faut dire qu'on était un peu gris, cheveux sales, des guignols qui font un peu peur... C'était trop génial, un bar gigantesque.

C'était mandaté par un entrepreneur qui faisait ça pour sa fille, avec des écrans partout, la totale. Et ils n'ont pas eu le temps de dire ouf que c'était déjà prêt. Parce qu'un génie tel que Xavier

voyait exactement le nombre de barres qui lui fallait, donc on les préfabriquait à coin, comme des salauds, en sniffant pas mal, et ping pam, tout était posé. Après, on attendait les électriciens, on fermait les murs, et on badigeonnait entre les joints, avec ce qu'on appelle un bazooka, un truc qui est entre un bazooka et un violon, un machin électrique que tu tiens contre l'épaule, et qui te balance juste ce qui faut de mastic Knauff, comme de la crème double de Gruyère, bzzit, d'un seul coup d'un seul, et c'est juste la perfection. Alors il y a des génies de l'emplâtrement !

Et puis là, on a fait aussi une banque, une salle des fêtes, où j'ai appris à poser à peu près tout ce qui existe comme putain de plafonds, de trucs... On travaillait la plupart du temps sans protection, on marchait avec l'échelle pour gagner du temps, et une copine nous avait cousu des poches agrandies spécialement pour les remplir au maximum de vis ! Ça nous épargnait quelques déplacements !

Et après on est redescendu sur la côte, où on a fait une bibliothèque, magnifique d'ailleurs, à Pallafrugell. Des plafonds en pente, enfin, j'y ai bossé les derniers trois mois. On avait une espèce de camion- passerelle, immense, un bon diesel, des grosses roues, une immense nacelle. Dans tout le local ça pleurait bon le diesel ! On mettait cinq ou six plaques sur la passerelle, ça giclait. Où ça ne pardonne pas, dans les grandes surfaces, c'est les ondulations. Tu ne peux pas te permettre, tu ne vois que ça. J'ai été la revoir, parce que ce n'est pas très loin de Sant Feliu, et ça a toujours une gueule d'enfer. Je ne me souvenais pas qu'on l'avait fait aussi bien. Là aussi, c'est un bon architecte qui fait des belles choses.

On a fait aussi vite un truc pour se faire un peu de blé, c'était

un immeuble qui avait été construit par des salopards qui avaient « simplement » omis de poser l'isolation. Donc on a dû arracher un mur, mettre de l'isolation et remettre un mur. De la filouterie, on peut bien le dire. Des trois appartements à côté tu savais tout ce qu'ils faisaient, les habitants se les pelaient, les catelles de la salle de bains leur tombaient sur la gueule, la totale. Là aussi on était payé mais une fortune pour rétablir de l'ordre dans cet immeuble. C'est toujours Xavier qu'on appelait pour refaire des surfaces glauques ou peu avenantes. À part cette villa qui a été faite sur mesure.

Et grâce à Xavier, en plus des boulots « extrêmes », je suis devenu un expert en *placoplatre*. J'ai appris à dompter ces plaques. D'une plaque plate, on enrobait complètement une colonne cylindrique par exemple. Il avait trouvé un truc, il arrachait un peu de papier derrière, grattait avec un support à dents pour faire entrer l'eau, on le mouillait bien, et puis avec un *span-set*, tous les jours on le fermait un peu plus. C'est le seul qui arrivait à dompter des colonnes rondes avec un machin droit. Une chose c'est poser la plaque, l'autre c'est de mettre le mastic. Il faut que ce soit parfaitement lisse, mettre la petite bande à cheval sur les plaques pour pas que ça pète, non c'est un boulot qui permet, à celui qui a la main, de faire presque n'importe quoi avec ce *placoplatre*. Des meubles par exemple. Ici, en Suisse, on ne l'utilise pratiquement pas. Mais les pays qui construisent vite, comme l'Allemagne, par exemple, l'utilisent énormément. Et il y a des murs avec résistance de chauffage intégré, il n'y a pas besoin de radiateur.

Enfin bref, tout ça pour dire que je me souviens très bien de mon dernier travail avec Xavier, c'était le 11 septembre 2001. Donc il n'y avait plus de boulot du jour au lendemain. Et là,

j'avais repris la peinture et la création. Je faisais des petits trucs. J'avais trouvé des feuilles de plomb, je faisais des espèces de maisons avec des volets, des décorations. C'était des tableaux un peu en bas-reliefs.

Repas champêtre dans la province de Soria

Dans le genre des week-ends mémorables, une fois un ami de Soria, une province d'Espagne que personne ne connaît, où ils font des pins et du parquet, m'invite chez lui. Ce type avait une fabrique de parquets. Il m'a fait venir de Madrid un jour pour aller bouffer dans un restaurant, mais un restaurant de campagne. Un machin rustique, dans une espèce de clairière. Il me dit « ah tu verras, c'est les meilleurs œufs, les meilleurs lapins du monde ! » On va là-bas, on roule dans les pins, les petits chemins en terre étroit et tout, et on arrive à une espèce de zone où il y avait, je pense, une centaine de bagnoles, au bas mot. Une espèce de baraque pourrie avec une centaine de bagnoles parquées là. Un truc monstrueux. Et il y avait des gens un peu dehors qui attendaient.

Il me dit « viens, on va aller dedans, on va passer commande ». Donc on entre dans une espèce de cuisine, en fait une salle, avec dans un coin, à même le sol, un feu. Donc un feu par terre. Et des poêles de toutes les formes et de toutes les paroisses, sur le feu, avec des œufs dedans, avec de gros jaunes. Ce que je n'ai pas dit c'est que dehors, en plus des gens qui attendaient, il y avait des poules, mais une chiée de poules qui se couraient joyeusement autour de la baraque. Lesdites poules fournissaient des œufs mais immenses, bon.

Donc il y avait des espèces de poêles, posées là, une nana, une vieille nana qui ressemblait un peu à une Valaisanne avec son jupon noir jusqu'en bas. Elle devait avoir dans les quatre-vingts ans, et c'est elle qui devait être aux commandes des poêles. Elle les chopait et elle les posait sur une espèce de table pourrie où une de ses assistantes qui devait avoir deux trois mois de moins qu'elle, prenait, mettait dans les assiettes incertaines, un demi-lapin qui venait d'une rôtisserie qui était juste à côté. Donc tu avais le feu au coin de la salle et à côté, juste dans le coin ouvert, tu avais une rôtisserie avec je sais pas combien de lapins, qui tournaient ensemble sur une espèce de machin avec du charbon, du bois derrière... Des machins qui dégouлинаient aussi. Enfin bref, c'était du « daïe daïe » !

Alors nous on est arrivé et on devait encore attendre au moins cinquante places avant que ce soit notre tour. Là-bas, tu n'avais pas le choix, c'était « tu veux boire quelque chose ? » « Oui » donc c'était le vin de la maison avec de l'eau minérale sucrée, qui s'appelle « *gaseosa* ». Donc tu as une bouteille d'eau minérale sucrée, ton pichet vaguement rincé entre deux, qu'ils remplissaient eux-mêmes au tonneau – je veux même pas savoir comment ils remplissaient ces machins ! Enfin bref, on sort, avec nos deux pichets, des verres et tout, on prend une table et on s'est enfilé deux pichets avant que ça soit notre tour. Et, étonnamment, c'est allé vachement vite, parce qu'alors je m'attendais à ce qu'on en ait pour l'après-midi à attendre notre tour ! C'est vachement encourageant quand tu as faim et tout, ça sent bon, tu as vraiment envie, tu peux compter les lapins, tu te dis « bon, cinquante-troisième position, là je pense qu'il n'y en aura pas assez. Alors soit ils en ont ailleurs, et on y arrivera, soit on en a

pour l'après-midi ». Non, non, non, il y avait encore des gens derrière nous, tu parles, tout le monde a bouffé !

Alors là, avec ce vin de pays, on était tous à moitié ronds, les gens chantaient, les gamins dansaient par là autour. On attendait notre tour, et les gens faisaient la sieste *in situ* sous les arbres. C'était tellement bien. Quand tu bouffes, je sais plus combien c'était, je crois que c'était trois œufs et un demi-lapin par personne, du style pour cinq cents pesetas, donc une thune suisse, ou cinq euros pour les étrangers qui lisent (rires). C'était un truc, c'est vrai, qui était exceptionnel. Son putain de lapin, croustillant, c'était juste parfait. Mais bon, après ça tu ne bouges plus. Quand tu as mangé ça, tu as bu tes deux trois pichets d'un litre, ou peu s'en faut, de gros rouge... Bon il était frais, il faut le reconnaître. Ça allait encore mieux, ça passait très bien.

Toujours est-il qu'on a mangé, on a fait une légère sieste, mais on a quand même eu de la peine à rentrer. Ça me rappelle le cochon de lait d'Amposta, dont j'avais bouffé, je pense, presque la moitié. Je sais pas combien ça pèse. Si on enlève la carcasse, c'est pas énorme le cochon de lait, il n'a pas des jambons de cent kilos, hein ? Mais je me souviens d'avoir aussi eu de la peine à bouger les bras pendant un moment.

Le type qui m'avait invité, c'était un patron d'une entreprise de parquets de Soria. Des vrais parquets, en bois, posés, et pas cloués. Juste assemblés, flottants. On l'avait recommandé pour la construction d'un hôtel, et il avait emporté le marché. Il avait posé un stade de foot de parquet en surface. Il nous avait à la bonne, moi surtout, et il m'invitait souvent, mais j'étais jamais allé. Une fois je me suis dit « ben bon, je vais aller goûter son lapin ! ». Un gars qui n'avait pas grande conversation. C'était un

chef d'entreprise, qui m'a fait visiter sa fabrique de parquets.

Ils ont une halle gigantesque pour sécher le bois. Ils sont en plein dans une région remplie de chênes. Je te dis t'as des glands, partout, du sanglier et tout. Donc ils ont les plus beaux chênes. Ils les font sécher artificiellement, ils les cuisent. Donc ils ont un four gigantesque, où ils entraient avec un camion. Dans ce machin, ils pouvaient mettre deux ou trois remorques l'une à côté de l'autre. Immense. Et avec les copeaux et déchets de fabrication, ils faisaient fonctionner des chaudières et chauffait cette halle pour sortir toute la flotte.

Parce que le problème des parquets, c'est la dilatation. Les vrais parquets, l'humidité ça ne supporte pas du tout. Tu jettes un saut dessus, et ça explose ! T'as des plaquettes qui ressortent. C'est terrible. Par contre c'est des machins, tu peux les lisser et ça fait des parquets qui font cent ans. Après cinquante ans, ils sont un peu dégueulasses, tu ponces un millimètre ou deux, et c'est impeccable.

Il avait des arbres de plusieurs couleurs, des tons différents, et il faisait des espèces de damiers. Un truc d'une rare élégance, il faut bien le dire. Et ça coûtait, à l'époque, pour de vrais parquets en chêne de couleurs différentes, ça coûtait je crois autour de six francs suisses le mètre. Livrés, emballés dans un sachet en plastique, très pratique. Tu pouvais acheter exactement les mètres qu'il te fallait pour monter ton machin. Encore que, pour monter un parquet comme ça, il faut que ce soit des pros. Si t'essaies de le monter, t'arrives jamais. C'est des ajustements, ils ont les machines spéciales pour juste, zzt !, écrêter, juste biseauter, c'est un truc magique. Mais, lui, il avait la fabrique plus les mecs qui montaient.

Alors, dans un hôtel, qui appartenait à des gens qu'on

connaissait, à Madrid, ils voulaient y faire un parquet imitation bois. Typiquement dans mon style, un truc m'énerve mais ne me regarde pas, je résiste pas longtemps. Je leur dis « mais pourquoi vous voulez faire style bois ? ». Ils me répondent « parce que le bois c'est beaucoup trop cher ». Je rétorque « mais le bois c'est moins cher que cette saloperie que vous allez mettre ». « Non, non, non. » J'insiste « le bois c'est moins cher. D'ailleurs, je connais Machin à Soria, et il y a un tas d'autres fabriques, il vous faut demander ». Je leur ai donné l'adresse du type. « Vous pouvez demander, il y a dix fabriques à Soria » à côté de ma connaissance, qui font tous que ça. Le bois véritable, c'est moins cher que ces saloperies de clippé, en plus le clippé c'est de la merde. Ce n'est pas du bois, c'est du plastique, du MDF, du carton, des fibres infâmes, il y a même pas de bois dedans en général, ou si peu ! Et le dessin bois est imprimé dessus.

Alors le type lui a téléphoné, il a vu que ça lui coûtait beaucoup moins cher, donc on était bien avec les promoteurs de l'hôtel, qui se sont montrés généreux avec nous. On a été invité plusieurs fois à des fêtes. Et le parqueteur, lui, il se croyait obligé de m'inviter tous les week-ends. Bon, déjà ça me faisait chier d'aller à Soria, parce qu'à Soria, il n'y a rien, mais rien, il y a encore moins qu'à Alicante. Il n'y a pas la mer, surtout, et il fait froid !

À Soria, tu as ou du bois ou du saucisson (rires). Il y a une boîte, un type qui s'appelle « Revilla », si tu veux c'est le « Cocho-nou » espagnol. Donc il y a des trains qui arrivent, pleins de cochons et de moutons, et tu as des trains qui sortent de l'autre côté pleins de saucissons, chorizo et tout. C'est le seul au monde qui arrive à faire cent dix kilos de produits carnés avec un cochon de cent kilos. Ongles et cornes compris, si on peut dire. Enfin bref.

Un génie du saucisson. Alors à Soria il n'y a que ça, « Revilla » ou du bois !

Ah, tu as des coins où tu ne passes qu'une fois, en Espagne. C'est comme à Teruel. Je sens qu'il y a des gens qui vont se fâcher, parce que les gens de Teruel pensent que c'est la plus belle province du monde. À Teruel, ce n'est pas la ville qui a rien, elle est déjà minuscule, il n'y a absolument rien. L'emblème de la ville c'est une espèce de taureau, mais qui est pas plus grand que le *Manneken Pis*, pisse comprise. Un endroit où tu ne vas pas. Il faut vraiment qu'il y ait eu une déviation qui t'ait échappé pour passer par là. C'est entre Valence et Calatayud. Alors Calatayud tu as encore les fruits et tout, mais Teruel... Y a rien ! Que des trucs inintéressants. J'ai quand même passé là, comme je te dis, par pur, j'allais dire presque dépit, mais non, par pur hasard malencontreux. Ce qui m'a valu la raillerie de tous mes copains. Ils m'ont dit « mais qu'est-ce que t'as foutu de passer par là ! »

Buñuel, Hemingway, les taureaux, les fêtes patronales

Juste après Teruel, tu as le bled de Buñuel, tu sais le grand cinéaste, copain de Dali, surréaliste, qui a fait *Un chien andalou* (court métrage surréaliste, 1929), avec Dali, quand il était jeune. Qui est un grand cinéaste. Alors tu passes par son bled, il s'appelle Calanda. Alors t'arrives à Calanda, qui est connu dans le monde entier grâce à Hemingway qui était copain de Buñuel, Dali et tout, qui a été là-bas faire deux trois fêtes majeures dans ce bled.

Alors dans ce bled, la spécialité, c'est que depuis quatre heu-

res du matin, une équipe parcourt les rues avec des tambours, des machins qui font trembler les baraques. Comme à Bâle, mais sans les fifres ! Donc tout tremble, puis ça devient lancinant, tellement que les gens entrent plus ou moins en transe, et embrayent une semaine de fête. Hemingway n'en manquait pas une. Lui c'était un malin parce que, comme je te disais, en Espagne, chaque bled fait sa fête patronale. Et pendant la fête, qui dure une semaine, si tu es cool et que tu te trouves là, mon pauvre ami, tu fais la fête ! Et si tu veux, tu peux te faire cinquante-deux semaines de fêtes. En étant un tout petit peu pratique. Il faut juste te procurer à l'ambassade d'Espagne la liste des fêtes patronales, la liste des jours fériés de chaque bled, et je te dis, tu embrailles une teuf sur l'autre. Et c'est la semaine durant laquelle tous les gens du village sont les plus joviaux et les plus sympathiques. Les plus accueillants ! Maintenant les jeunes qui ont la santé, je ne comprends pas qu'il n'y en ait pas, au lieu de se faire le chemin de Compostelle, qui est complètement fatigant, qui ne feraient pas les fêtes patronales ! Et évidemment, avec cinquante-deux, tu es loin du compte ! Il faut encore choisir ! Je pense que tu peux y aller un moment !

Tu as aussi dans ces fêtes des espèces de marionnettes qui font quatre mètres de haut, avec des immenses têtes, des mecs à cheval genre gauchos, avec des grands pics. Chaque coin a ses géants, enfin bref, si tu vois des machins comme ça qui se promènent dans les rues, tu peux être sûr que c'est une fête patronale. Pour concurrencer les géants, dans les pays catalans, ils font des empilages humains de sept étages. Tu as un gamin qui monte encore ensuite dessus, tac, tac, tac, jusqu'en haut ! C'est de la folie. Alors des fois il y en a un qui se casse la gueule, et c'est san-

glant quoi !

Tiens, justement en parlant de sanglant, les fêtes « hemingwayennes » par excellence, c'est les fêtes de la San Fermín, la fête de Pampelune ! Où il y a chaque année du sang ! Là-bas, ils lâchent des taureaux, et ce n'est pas des vachettes ! Et il y a des trous du cul qui n'ont jamais couru, qui n'ont jamais vu ça, qui croient que c'est folklorique. Mais je t'assure que les taureaux n'en ont rien à foutre du folklore ! Ni du politiquement correct. Chaque année, ça finit mal pour certains, voire très mal. Si c'est pas ça, il y en a un qui a repris la fusée dans la gueule ! Parce qu'ils tirent une immense fusée au départ, et parfois elle part un peu en couille. Tout le monde est sur la place, ils attendent qu'on tire une fusée depuis le balcon, une de ces fusées de premier août, que tu mets dans une bouteille, enfin t'imagines le bronx, c'est pas vraiment de la pyrotechnie, si on peut dire. C'est de la « *chapuza* » espagnole, c'est de la bricole. Ceux qui sont sur le balcon risquent déjà. En général c'est le maire et deux trois invités de marque, et les autres n'attendent que le moment de se faire encorner, ou shooter par les gens qui ont la chiasse, ou les mouvements de foule. Tu as des coins où tu peux sauter derrière des barrières pour te protéger, et d'autres pas du tout, c'est juste un mur, genre mur. Donc il vaut mieux ne pas être en mauvaise posture dans ces travées.

Tu en as huit, de ces taureaux. À Pampelune. Huit taureaux, de sept cents à mille kilos, qui ne sont pas là pour s'amuser. En plus, ces indigènes bien malins les ont piqués et excités avec des fourches électriques dans leur box, histoire qu'ils aient un peu de jus en sortant, qu'ils ne s'arrêtent pas brouter les géraniums ! Ah nom de Dieu, moi ça me fait rire à chaque fois. Je vois ces Amé-

ricains, mal bronzés, mauvaise mine et tout, avec leur t-shirt rouge, qui vont courir là et qui n'ont absolument aucune idée de ce que c'est ! C'est pas comme un rodéo au Texas, où on t'assoit dessus gentiment ! Là ils t'arrivent par devant, et puis c'est lourd et ça s'arrête pas. C'est très drôle parce que tu vois comme une vague, les gens comme dans Astérix, au ralenti, qui sautent par-dessus les palissades de deux mètres, mais qui sautent comme si c'était une haie à cinquante centimètres ! Je veux dire le shot d'adrénaline fait merveille. Et tu vois ça, tu te dis « mais putain, ils ont un ressort quelque part ». Ce qui est encore plus drôle, j'ai vu une fois à la télé nationale, tous les soirs tu as un quart d'heure de tauromachie. Où on voyait les encornées des corridas, un résumé de ce qui s'était passé sur les plazas de toros. Alors là, très souvent, le taureau saute de lui-même le mur des deux mètres. Pour se retrouver dans un couloir, une zone de sécurité, avec tous les autres qui sautent le mur des deux mètres dans l'autre sens ! Alors tu as le taureau, qui tourne dans le chemin, les gens au-dessus qui lui jettent des trucs pour l'énerver, hein. Et le pire, j'ai vu un taureau qui a sauté dans la tribune. Donc il a passé le chemin de sécurité, et il a atterri dans la tribune. Bon il a écrasé une ou deux vieilles du premier rang, en passant, qui n'ont jamais cru qu'il arrivait jusque-là ! Non mais un truc ! D'où il a pris la puissance ? C'est comme un de ces tigres qui nagent, qui sortent de l'eau, qui chopent un Indien qui était sur le bout de sa barque, et qui ressaudent de l'autre côté sans s'arrêter, hein ! Et en faisant à peine du bruit, lui. Bon là, le taureau, c'est pas ce qu'on lui demande.

Plus de logement, séjour à l'hôpital et départ vers Sant Feliu

Alors je vais reprendre, je vais faire mon arrivée à Sant Feliu. Attends, il y a les quinze ans de Sant Feliu, encore ! En traversant depuis Madrid, droit jusqu'à la mer ! Jusqu'à Vinaròs et de Vinaròs j'étais remonté.

Quand j'ai arrêté avec Carlos, je ne suis pas parti tout de suite de Madrid. Comme j'avais du fric, j'ai loué un appart', et j'avais mon atelier. J'ai fait je pense deux ans là-bas, tout seul, à faire de la peinture, à connaître un tas d'artistes, jusqu'à ce que je parte, cette fameuse nuit de janvier. J'avais plus de rond, j'avais plus de maison, j'avais plus rien. Tout a disparu d'un coup. Je suis parti parce que j'avais plus rien. Tu sais quoi, je ne me souviens même plus du nom de la rue. C'était tellement... dramatique, choquant... L'autre jour encore, je l'avais, avec le numéro, et je ne me souviens plus.

Alors bref, c'était un 24 décembre, j'avais rendez-vous justement au Cercle des Beaux-Arts pour voir des gens, mais pas très intéressants. J'hésitais à y aller. Je me disais « ouais, j'y vais pas ». Je trouve des fallacieuses excuses, mais finalement j'y suis allé. Et depuis là, on a entendu le bruit de l'explosion. C'est des bonbonnes de gaz qui ont pété, et quand je suis revenu, il n'y avait plus d'immeuble. C'était un petit truc à trois étages, et quand je suis revenu, sur le coup des une heure du matin, il n'y avait plus rien, il y avait un trou entre les deux machins. Encore heureux que je n'étais pas resté dans l'immeuble, ça aurait réglé mon cas définitivement.

Donc moi, j'étais un peu les mains dans les poches, avec ce

que j'avais sur moi. Et j'avais pas grand-chose. J'étais quand même bien habillé, parce que c'était en hiver, j'avais un manteau, j'étais pas en short ! Là j'étais dans la rue, j'arrive, des gens, de la mousse, tu voyais les deux murs avec des bouts noirs qui pendaient, une espèce de tas de merde avec de la mousse dessus, qu'ils avaient mise à cause du gaz, et puis plus rien. Je dis à un type que j'habitais là, un des pompiers et tout. « Ouais ouais, pas de problème, on va vous amener dans un refuge. »

Les gens que j'étais allé voir partaient en vacances après notre rendez-vous. Donc les trois quatre copains chez qui j'aurais pu aller, personne n'était là. Parce qu'à Madrid, tout le monde va à Noël dans sa famille. Donc à gauche à droite, les derniers qui étaient là sont partis pour deux semaines, et ils n'ont rien su avant de rentrer. J'étais tout seul. Alors les pompiers m'amènent dans un refuge qui s'appelle « Notre-Dame quelque chose », je ne me souviens plus, qui est sous la cathédrale de Madrid, un machin tenu par Caritas, mais la branche pauvre !

Oh mon salaud... J'arrive dans ce machin, j'étais déjà à moitié choqué. Parce que personne ne m'a demandé si j'avais besoin de soutien ou quoi que ce soit. Ils m'ont amené, comme j'étais étranger, ils en avaient plus ou moins rien à foutre. J'entre dans ce machin. Et puis comme accueil, comme tout le monde avait déjà bouffé, craché et tout, c'était dé-gueu-lasse. Donc il y avait des gens qui dormaient sur des cartons, après sur des planches, un truc style la Cité de la Joie. Je te dis, moi je ne pensais même pas que dans une capitale... enfin bref. J'ai fait deux mètres cinquante, j'ai bu leur espèce de cacao à l'eau, pire que les cacaos de l'armée où ils ne foutent que la flotte et un demi-sachet de cacao, et ça m'a quasi fait dégueuler et je suis reparti. Je suis reparti à

pied jusque chez moi, vingt minutes, bzzzt, pour voir si j'hallucinais pas. Parce que c'était tellement hallucinant ce truc, c'était allé tellement vite. Je suis allé, il y avait moins de pompiers, mais il n'y avait toujours rien. Je voyais un tas de machins, un tas de mousse.

Et puis j'ai déambulé dans la ville, et j'ai été durant la nuit deux trois fois voir si ce n'était pas moi qui hallucinais, parce que c'est tellement violent ce truc que tu ne peux même pas t'y résoudre. Un truc débile, hein ? Je l'ai vu, revu et revu et je pense que j'ai été quatre fois pour voir si c'est pas moi qui hallucinais.

J'avais plus rien, tous mes trucs, mes collections, mon fric, mes papiers, tout ce qui me restait a brûlé. D'un coup, ça a fait « fschhhht ».

Donc j'ai passé la nuit dans la rue. À Madrid, heureusement, il neige pas tout le temps à Noël, c'était même une assez belle nuit, étoilée, mais froide à crever. Pour finir je me suis retrouvé assis sur un banc, là près de la Plaza Mayor. J'étais vraiment fatigué et je ne pouvais plus marcher. J'avais plus de jus, plus rien. Plus de jus, j'étais assis sur mon banc et puis je me disais « vas-y, faut bouger, lève-toi ». Je ne pouvais plus me lever. Je vois un mec qui passe, le matin, une espèce de truc aussi bizarre, habillé tout en gris, une espèce de rat, je lui fais signe. Je lui dis « écoutez, vous pouvez m'appeler le SAMU ? Je peux plus bouger, appelez-moi le SAMU, qu'ils viennent me chercher sur ce banc, je ne peux pas bouger d'ici ». Ils sont arrivés, tsak tsak, oxygène, machins, couverture, civière...

Je n'avais plus d'oxygène. L'énervement, le truc, le stress, j'ai piqué une broncho-pneumonie pendant la nuit, entre le froid, le stress et l'énervement et tout. Ils m'amènent à l'hôpital, c'était un

immense hôpital. Ils ont été vraiment charmants. Un grand hôpital de Madrid, pas de rond, pas de papiers, pas d'assurance maladie, rien, aucun justificatif.

Là j'étais dans les couloirs. En plus ces nuits de Noël et compagnie, t'as un max d'urgences et tout, il y avait du monde, il y avait des lits dans les couloirs... Le seul truc qui me préoccupait, c'était qu'ils ne me coupent pas mon collier porte-bonheur, parce que dans mon demi-délire, je les voyais, ils allaient me le couper, parce qu'ils enlèvent tout ce que tu as quand t'arrives à l'hôpital. C'était impossible à enlever, il fallait merder un petit peu, et il n'y avait que moi qui arrivais à l'enlever. Je ne voulais en aucun cas, qu'on me le retire. C'est le seul truc qui me préoccupait. Alors je radotais à tous les gens « alors en tout cas vous m'enlevez pas ça ». Et puis j'ai fini dans une chambre, j'étais sous oxygène. En deux trois jours tu reprends vite des forces.

Ils avaient vaguement entendu à la radio qu'il y avait eu quelque chose, mais c'est tellement grand ces villes, il y a tellement de trucs, ça devient la routine. Et je raconte vaguement ce qui m'était arrivé à une infirmière, qui le dit au médecin-chef de l'hôpital, qui est venu me voir. Et j'étais inquiet, je lui dis « mais on fait comment pour l'assurance et tout ? Là je suis aux petits soins et tout et j'ai rien, pas d'assurance, rien ... ». Il m'a dit « ne vous préoccupez pas de ça, guérissez, ne vous en faites pas, je reviens vous voir dans quelques jours ». Donc ils m'ont gardé une dizaine de jours. Et là, je recevais une demi-côte de bœuf par-ci, des biscuits par-là, des gâteaux des infirmières et tout. Alors je n'avais pas de famille qui venait me voir, mais alors j'avais tout le temps du monde qui m'amenait quelque chose à bouffer, un truc génial.

Bon, finalement j'étais bien, sur le point de partir, mais je devais encore prendre les médicaments pendant trois semaines. Les antibiotiques, ça devait continuer. Donc le médecin-chef a ordonné qu'on me prépare mes petites affaires, mes médicaments, mes machins et tout. Que je reparte autonome. Et il me dit :

— Mais vous allez où, maintenant ?

— Mais j'en sais rien.

Le mec il ne croyait pas, il rigolait. Je lui dis « j'en sais rien, on verra bien ». Alors, comme les gens étaient plus ou moins revenus de vacances, deux trois copains m'ont passé cent balles, des trucs comme ça pour traîner le temps que j'aille dans les ateliers, les galeries où j'avais travaillé avec d'autres personnes, ramasser deux trois estampes, deux trois machins que j'avais fait, on a tout foutu dans un cartable. J'ai été chez Caritas, c'est là qu'ils m'ont filé un immense manteau noir, et je me suis dit « adieu Berthe, adieu Berthe ».

Un copain m'a dit « tu ne veux pas venir habiter avec moi à Aldea del Fresno ? » C'est à soixante kilomètres de Madrid, ça me faisait chier. Je me suis fait virer de Madrid, je me casse. La prochaine fois je vais y passer, parce que là, je te dis c'était chaud, hein. C'était chaud, c'était une question de temps. Tu sais quand t'hésites, t'as pas envie d'y aller, je trouvais toutes les excuses pour pas y aller, parce que ça m'emmerdait, parce qu'il faisait frisquet, fallait que je me rhabille, tout et tout, mais au final tu y vas quand même... C'est un drôle de truc.

Et puis après, je crois que je suis parti un matin, comme ça, tzak, quand mon cartable était assez plein. J'avais peut-être trouvé une centaine de papiers, de machins je sais pas quoi, et « pfout », loin du bal.

Le départ vers la mer

À pied, autoroute Extremadura, je me suis dit « je vais aller au soleil, parce qu'on se les gèle ici. Je vais aller au bord de la mer, il fera déjà dix degrés de plus ». Sud. En stop. Je partais vers le sud, pour sortir de la ville et ensuite être le plus vite possible jusqu'à la mer. « Et une fois que je serai à la mer, je fais pile ou face ». Ou ça va dans un sens, ou dans l'autre. Ou je remonte ou je redescends. Et hop, c'était « je remonte ». C'est arrivé vers Peníscola. C'est là que j'ai eu toutes ces aventures durant le trajet vers la mer. Avec cette superbe nana avec ses lunettes miroir...

Alors cette descente, c'est allé relativement vite. J'ai jamais dormi dehors, quasiment, sauf cette nuit-là où j'avais un peu traîné, et j'avais passé la nuit dehors. J'étais pas frais le matin ! Les autres nuits, en général, ou les gens m'achetaient une oeuvre et j'avais assez pour me foutre dans une pension où bouffer, ou alors quand ils m'avaient acheté deux trois trucs, je restais trois quatre jours. Alors les pieds en éventail, à regarder la télé, quasi dans la baignoire ! Je me faisais monter à bouffer et tout.

Passage chez le curé

Je ne me souviens plus la chronologie, mais j'ai aussi été dormir chez des curés. Il y a une espèce d'auberge pour les vagabonds dans tous les villages. J'étais avec quelqu'un, j'étais emmerdé un soir je lui demande « mais tu connais pas un coin où je pourrais aller me foutre un peu à l'abri, parce que ça souffle méchant ». Il m'a dit « mais va sonner chez machin, là, il va te faire un sandwich, il va t'ouvrir l'auberge et tout ». Je savais pas, j'y

vais.

Un curé, mais tout gentil, m'accueille. Là aussi on a philosophé toute la nuit, alors il m'a ouvert l'auberge, qui était une espèce de petit cabanon, j'avais une chambre, lavabo et tout. Il m'a amené deux immenses sandwiches. J'ai pas utilisé souvent ce truc. Mais là, ça m'a plutôt arrangé, parce qu'il faisait froid, je me souviens... C'était après Saragosse, et ça caille en hiver. C'est horrible là-bas ces plaines.

Et le mec génial. Tu vois, même pas besoin de quoi que ce soit. Je lui ai dit « écoutez, je suis emmerdé, je ne sais pas où dormir », il me répond « pas de problème, entrez mon fils, entrez ! » Comme dans *Les Misérables*, Jean Valjean ! Il ne m'a pas fait de soupe, parce qu'il n'en avait plus, mais c'était ça. Tu vas d'abord à la cure, où il m'a fait son sandwich, avec des immenses pains, des rillettes... Il ne m'a pas demandé de quelle religion ni d'où je venais ni rien du tout. Et la garde civile n'a même pas le droit de se renseigner. Tu entres dans cette auberge, t'es comme chez Dieu, quoi. Jamais personne ne m'a demandé quoi que ce soit tout le long du chemin. Jamais. Juste une fois, sur ces pâturages, je me suis fait dépasser par une jeep de la garde civile, qui ne s'est pas arrêtée. Les gars m'ont regardé un peu bizarrement, mais c'est la seule fois où j'ai vu des policiers de près.

Vente devant le Prado

Sauf à Madrid où j'essayais de vendre des tableaux devant le Prado, où les gens qui vendent là m'ont dit « fous-toi de ça (l'autorisation), viens tu te mets là, tu vends avec nous pour avoir

deux trois sous ». Mais je l'ai pas fait longtemps, j'étais là depuis une demi-heure, j'avais ouvert mon cartable, ah je devenais frais là au milieu. Là-bas les touristes passent pour visiter, mais t'as une telle longue queue que les gens achètent dans la file. Parce que tu t'emmerdes en attendant d'aller au Prado alors t'achètes des machins. Alors il y avait que des taureaux et des guitares. Pas moi, tu penses bien, moi c'est ni taureaux ni guitares, c'était mes trucs, vraiment beaucoup plus modernes et tout. Là aussi, les gens m'ont acheté. Alors ou les gens achetaient à moi, et rien aux autres, ou c'était le contraire. Là aussi j'ai vendu une trentaine d'œuvres. Donc la police municipale est venue pour me virer parce que ce sont des places que tu dois louer.

Bref, les municipaux arrivent, me ramassent mes affaires, gueulent et tout. Là, il y a un flic de la nationale qui se ramène, qui me dit « mais qu'est-ce que vous foutez là et tout ? » Les autres « ouais, c'est un étranger qui n'a pas de permis ». Alors le type de la nationale a téléphoné au commissariat et tout le machin. Et je sais pas ce qui s'est passé, l'interlocuteur a foutu une engueulée au mec de la ville. « Maintenant, ce type vous le faites pas chier ». Il lui a dit « blanco », c'est-à-dire que je pouvais tout faire, sous leur nez, il leur a dit « mais vous n'emmerdez pas machin ». Mais je sais pas pourquoi, hein ? J'ai pas dit quoi que ce soit. Ils se sont, j'imagine, renseignés, ils ont vu qui était mon oncle, juge fédéral, et qu'aucune plainte en Espagne, pour quoi que ce soit, n'avait jamais été signalée, c'était donc « machin, vous lui foutez la paix ». Donc j'étais VIP là-bas.

Et ça faisait chier les jaloux parce que c'est toujours la même chose, t'as les sympas, et t'as ceux qui tirent la gueule. Ça les énervait, parce qu'eux ils avaient payé pour vendre leurs guitares,

alors que moi, un étranger qui parle mal le truc, arrivait, vendait des trucs qui les obligeaient à se sortir les pouces du cul, parce qu'avec leurs guitares ils avaient l'air de débiles à côté de moi (rires).

Là, je faisais du *néocolor*, très coloré, rouge, ça changeait l'ambiance. J'ai fait ça, je suis pas resté longtemps pour pas qu'ils me lynchent ! Et là, je dormais dans l'atelier d'un copain, qui était trois rues plus loin, entre le Thyssen et le Prado, pendant que je récupérais après ma sortie de l'hôpital. Une dizaine de jours, le temps de récupérer des trucs, d'avoir deux trois combines. Un copain m'a demandé si je voulais qu'il me file des thunes, j'ai dit « non, écoute je vais me démerder avec ce que j'ai ». Parce que ça sert à rien, je suis pas à mille balles près, ça sert à rien, je ne sais pas où je vais.

Alors, tout le monde tout étonné, « non je veux rien ». Je devais avoir de l'argent de poche, une centaine de balles. Pour des clopes. Je me suis dit « le reste, puisque j'ai été épargné par le sort, je vais faire avec, d'une manière ou d'une autre, je dois m'en sortir ». Ça n'avait aucun sens autrement. Les gens voulaient m'aider, parce que je leur avais fait gagner des ronds. Un pote : « Tiens, prends dix mille balles, tu me les rendras quand tu peux. » Et moi : « Mais je sais pas ce que j'en ferai. Qu'est-ce que je fais moi, j'ai plus rien, plus d'habits, je dois tout me refaire, c'est plus ici. » Puisque, tsssst, tout avait disparu. Alors, oui, j'aurais pu me louer un truc, j'aurais été dans des hôtels, j'aurais tout foutu en l'air en deux semaines et puis j'en serais exactement au même point. J'ai dit non, je vais me démerder. Et c'est allé comme ça. Si j'avais eu des ronds, ce ne se serait pas passé la même chose et je serais passé à côté de la moitié des trucs que j'ai vécus. Peut-être en

bien, hein, mais j'aurais d'abord tout claqué à l'hôtel et autres conneries. Ça m'obligeait d'une part à faire un pas devant l'autre, et d'autre part à me chercher une situation. À me reconstruire. Parce que si on te redonne, bon ben tu prends. Si c'est juste pour dépenser... Mais là j'avais besoin de me reconstruire. Autrement j'aurais jamais mis le pied à Sant Feliu, je ne serais jamais allé chez Carmen (Tatché, à Sant Feliu), j'aurais jamais rencontré Pilar le deuxième jour dans la rue... Tu vois tous ces enchaînements. C'est pour ça que quelque part je ne m'en fais pas trop. Je ne sais pas où je vais, mais j'y vais. En confiance.

Le plateau de Saragosse

Et alors, tout d'un coup, j'arrive sur ce replat, à côté de Saragosse. Je t'avais déjà raconté ce petit matin brumeux, avec des herbes gelées. Toutes les herbes étaient vertes, mais gelées, « blanches-gelées », légèrement inclinées, toutes dans le même sens, ça soufflait le soir avant. J'avais pas dormi, j'avais marché, je crois que je m'étais arrêté un moment dans une espèce de guérite sans fenêtre, rien de très confortable. Bref, j'étais cassé. Je me suis dit « faut que je marche, parce que je vais m'endormir dans cette guérite ».

Et j'avais commencé à marcher, style science-fiction, la traversée de planète, mais en mille fois plus grand, avec des herbes au bord de la route, pas de voiture, rien. Rien, pas une bagnole sur ce chemin, juste moi, un type qui devait avoir l'air inquiétant avec une longue veste noire. Et tout d'un coup j'entends un mo-

teur derrière moi, je vois des phares au loin, je me dis « oui mais faut pas halluciner, hein ». Déjà ils vont voir cette espèce d'hurluberlu, mais d'épouvantail on aurait pu dire. J'avais vraiment la gueule d'un épouvantail. J'étais pas rasé depuis quelques jours, j'avais rien vendu depuis quelques jours, ça traînottait un peu. Quand je pouvais, des fois je me payais un petit bout en bus. Pas trop long, parce que je me disais « ça change tout ». Si j'avais eu une destination, j'y serais arrivé en un jour et demi. Parce que là je trouve un moyen, je fais du stop, et puis quand il faut que j'arrive à un endroit, j'y arrive. N'importe où, n'importe comment. Mais là, j'avais pris quand même trois bonnes semaines, voire un mois pour faire Madrid – le bord de la mer. Ça aurait fait moins, si j'avais pas été en panne au milieu de cette planète. J'ai toujours été plutôt doué pour l'auto-stop, mais, bon, il faut des voitures !

Alors j'étais sur cette route, je vois ces phares et tout, bon. Je tends le bras que je peux, je me retourne vaguement, d'une main je tenais mon cartable, de l'autre ma main (rire) ! La voiture plante les freins à côté de moi. Je me dis « non, mais c'est pas possible ». En plus une méga-le-plus-gros modèle des BMW de l'époque, et pas sale, brillante, machin chromé, bon. T'ziik la vitre se baisse, je vois une espèce de mannequin, mais une plante... J'ai rarement vu quelqu'un d'aussi charmant et d'aussi beau. Et puis c'est pas parce que je me les gelais depuis quelques heures. Non mais un truc, une blonde, soignée, lunettes de soleil sur le front... Et puis, bien entendu, elle me dit :

— Mais qu'est-ce que tu fous là ?

Alors je lui raconte en dix secondes la version courte. Alors ça la fait rire. Elle me dit « mais t'es complètement fou. Complè-

tement fou ! Viens, monte ».

Hop, je suis monté dans la voiture, et on a discuté cinq minutes ensemble, on est arrivé au prochain bled qui s'appelait Calaceite, où justement elle était conservatrice du musée local, et elle avait une réunion. Donc là, elle m'a donné des ronds, elle m'a dit « va m'attendre, va bouffer, prendre quelque chose au bistrot, je reviens après ma réunion ». Ce qui fait que j'ai été au bistrot boire des verres et tout, elle est venue me rechercher, on est allé visiter le musée, et on a mangé ensemble, un truc assez génial. Elle m'a acheté deux trois petites combines et j'ai offert une œuvre pour ce musée. Faudrait que je me renseigne pour voir s'ils ont toujours cette œuvre. Alors elle était emmerdée parce qu'elle n'avait pas de formulaire de donation de trucs comme ça. Je lui ai dit « tu t'en fous, je t'autorise à faire ce que tu veux avec cette œuvre ». Alors je ne sais pas si elle a pris la peine de l'offrir au musée ou si elle l'a gardée. J'y suis retourné après, je l'ai revue.

Donc on a mangé ensemble et elle m'a donné des ronds pour que je prenne le bus. Ce que je n'ai pas fait ! J'ai pas pris le bus, j'étais en telle forme que j'ai continué à pied, et j'ai rencontré encore deux trois personnes en chemin. Dont une équipe qui refaisait la tour d'un château, des bénévoles, où là j'ai passé quelques jours avec eux. Je leur faisais la bouffe. Et puis j'étais relativement décidé. Mon principe c'était « ne jamais revenir en arrière », autrement t'en finis pas si tu fais du yo-yo. Elle m'avait dit, cette nana, « si tu veux, viens passer quelque temps chez moi ». C'était pas la même chose, je ne sais pas, il fallait que pour le rythme je poursuive. Bon, c'était génial, parce que le peu de temps que j'ai passé avec elle c'était absolument génial. Je pense que si j'étais resté là-bas j'y serais peut-être encore, pour le restant de mes

jours ! Bon, ce n'était pas le truc. Je n'étais pas appelé, j'étais hypercontent, mais ce n'était pas le truc. J'ai continué, et je suis arrivé à Vinaròs, c'est la région de Valence, au bord de la mer. Mais il ne faisait pas plus chaud, alors. Il faisait soleil, mais il ne faisait pas plus chaud.

Et puis, j'ai rencontré quelqu'un qui était directeur de banque, qui avait une maison de vacances à Vinaròs. Un jeune, directeur des RH de la Caja de Ahorros, c'est la caisse d'épargne de Valence et Murcia. C'est une petite banque qui est devenue une immense banque. Justement des gens lui avaient bousillé sa maison de vacances, donc il allait voir et en fait c'était pas si bousillé que ça. Donc là j'ai fait quelques jours, il m'a invité, on a bien bouffé, on a fait tous les bons bistrots gastronomiques, il m'a filé des fringues parce qu'il avait la même grandeur que moi.

Et là il me dit « ouais, écoute, je connais justement une nana artiste, je vais passer un week-end chez elle, je te prends avec. Je te lâche là-bas, vous pourrez sûrement faire quelque chose. Ça lui ferait du bien d'avoir quelqu'un qui la booste ». Alors il m'a amené jusque-là, c'était déjà en Catalogne, mais c'était dans le bon sens donc ça allait. Et là j'ai atterri à Caldes de Malavella, c'est un truc où il y a des eaux chaudes, de l'eau qui sort à quatre-vingts degrés, un machin avec des thermes romains.

Dans la rue, en ville, tu as des coins où tu as l'eau qui sort extrêmement chaude. Et tu as des gens qui vont chercher, des mères qui vont pour faire la vaisselle, et tout. Mais bon c'est un peu ferrugineux ! Mais c'est vrai j'ai vu des gens qui allaient avec leurs trucs, je me demandais « mais qu'est-ce qu'ils foutent ? ». Mais rien, les gens vont chercher l'eau pour faire la vaisselle. Elle était tellement chaude que tu pouvais quasi pas foutre la main

dedans. Tu te brûles.

Et puis, j'ai donc un peu coaché cette nana, qui faisait de la peinture, pas mal, mais bon... Et puis je suis resté là, je pense deux trois semaines. C'est là que j'ai fait la connaissance de la fille d'un industriel des tableaux. Son père produisait des tableaux par milliers, des tableaux pour les magasins de déco. Elle m'a dit « va voir mon père », j'ai été le voir, j'ai discuté avec lui, et tout, il m'a acheté deux trois trucs, pour lui.

Mais on n'a pas pu s'entendre, parce qu'il m'a dit « j'en veux cinq mille de chaque ». Alors là, ça je peux pas. Il voulait que je lui en fasse cinq mille pièces de chaque, il m'aurait installé dans son atelier, et hop, j'aurais produit pour lui. C'était un industriel qui avait trois camions semi-remorques qui faisaient le tour de l'Espagne et qui revenaient quand ils étaient vides. Ils passaient dans tous les magasins de meubles et de déco. Chaque année il changeait un peu les couleurs, pas tellement les motifs !

Alors j'ai vu le mec qui peignait les bateaux. J'ai vu sûrement le mec qui a peint les nonante pour cent des bateaux que tu vois dans les salons des pouets en Espagne ! Toujours le même, hein ! Alors le mec « ouais j'en ai quand même un peu plein le cul ». Mais le mec il se faisait un million de pesetas, six mille euros, par mois. Il allait bosser de temps en temps, hop, schlaf schlaf schlaf, il faisait sa barque, ses trois machins, et quand il en avait plein le cul, il arrêtait, et il disparaissait pendant deux semaines. Le boss me disait « mais il me fait chier ! Il m'emmerde et tout, mais je m'en fous parce qu'à la fin il y a quand même la quantité de tableaux que je lui demande ».

C'était très drôle parce que dans cet atelier, c'était vraiment un truc totalement surréaliste. Parce que chaque artiste s'était fait

son coin pour travailler. T'en as un qui avait amené un vieux fauteuil de bureau, confortable et tout, un autre qui travaillait quasi sur une chaise à traire, avec trois machins autour de lui... Mais c'était génial, chacun avait son univers, son délire, des bouteilles qui traînaient à côté, un nuage de fumée à mi-hauteur... Et le mec n'allait jamais les emmerder, jamais les voir pendant qu'ils bossaient, c'était le contrat. Donc ça sentait la clope, la graille, et tout dans ce machin, mais les tableaux sortaient. Ils les mettaient dehors à sécher pour que ça aille plus vite !

Et alors bon, ça n'a pas joué, j'ai continué mon périple et je suis arrivé peu de temps après à Sant Feliu. Où la deuxième grande histoire, la deuxième partie de mon séjour espagnol a commencé !

2001 : Sant Feliu

Alors j'arrive à Sant Feliu, un jour pourri, mais pourri. Il pleuvait, il faisait un temps de merde et tout. Alors je vais à l'hôtel de ville. Je faisais comme ça : tu n'oses pas vendre dans la rue en Espagne, c'est interdit. Si tu es un gitan ou un vendeur de drogue, il n'y a pas de problème (rires), mais si tu vends des tableaux dans la rue, tu n'as pas le droit. Tu te fais emmerder par la police locale. Enfin bref. Ce que je faisais, j'arrivais dans un bled, j'allais voir le maire, à l'hôtel de ville. C'est le seul qui peut t'autoriser.

Donc, j'allais voir le maire – qui en général m'ont tous reçu – je leur disais « voilà, je suis artiste, je n'ai plus rien, je suis avec ma maison sur le dos, et ma production sous le bras. Voilà, j'arrive, j'ai été dans telle ou telle ville, vous pouvez demander aux autres maires, jamais eu de problème, tout s'est toujours très bien passé ». Alors le maire, parce qu'il a un pouvoir de discrétion, il peut donner trois jours, à sa convenance, donner l'autorisation lui-même sans devoir demander au conseil, à la police municipale et tout. Le maire me disait « ok, écoute, je donnerai l'information à la police municipale, et pendant trois jours on ne t'emmerde pas ! C'est moi qui t'ai donné l'autorisation ».

Parce que souvent, les flics venaient ! Alors tu avais les vendeurs de shit à côté de moi, qu'ils n'emmerdaient pas, et ils venaient tout de suite vers moi, pour essayer de me virer ! Alors je leur disais « j'ai passé par le maire, et il m'a donné l'autorisation ». « Ouais, mon œil ». « Écoutez, vous n'avez qu'à appeler la mairie, vous faites ce que vous voulez, mais moi je ne bouge pas d'ici, le maire m'a donné l'autorisation ». Et après le téléphone, c'était « ah oui, ah oui, ... »

Alors je me mettais dans la rue, j'avais un immense cartable noir, plein de dessins et de trucs que j'avais faits, je l'ouvrais et les gens passaient. Puis, quand même, une ou deux fois par jour je vendais un truc parce que les gens étaient complètement étonnés, et puis les papiers et les trucs que je présentais étaient tellement bons ! Je les avais faits vite avant de partir. J'avais collé ce qui me restait. Je t'avais dit, j'avais ramassé dans les ateliers à Madrid ce que j'avais encore pu ramasser de mes trucs avant de partir. Tout foutu dans un cartable et loin. J'avais que des super trucs. Les gens voyaient ça, alors bien sûr, c'est de l'art moderne, ça ne s'adresse pas à tout le monde. Mais j'avais la chance de tomber sur une ou deux personnes, tous les jours, qui voyaient le truc. Alors non seulement ils m'achetaient mais le plus souvent ils m'invitaient à bouffer, enfin bref !

J'arrive à Sant Feliu, un jour pourri donc, il pleuvait des seaux de flotte. Je me fous sous une arcade, avec trois petits escaliers. L'eau montait ! L'eau montait le premier escalier. Je me suis dit « ah non, je vais triompher ici ! Là je vais triompher dans ce bled ! Il faut que je reparte le plus vite possible ! » Bon, il arrête de pleuvoir, la flotte fout le camp, tout était trempé. Il n'y avait personne dans la rue, je n'avais plus un rond, mais plus un rond, j'étais au fond. Les derniers jours ont été assez difficiles, pour ne pas dire plus.

Dormir dans les cartons

Souvent je roupillais dehors, et c'est ce qu'il y a de génial, c'est « à la belle étoile », je me trouvais des coins. Tu roupilles très

très bien dehors en Espagne. Enfin l'hiver c'est une catastrophe, enfin bref ! (rires) Mais je veux dire, j'ai vu de tout. Souvent j'étais invité, ou je roupillais dehors, pas de problème. Mais là je n'avais plus rien.

Et alors, justement, ça me rappelle une fois, quand je roupillais dehors, une nuit, dans des cartons, à Saragosse (rires), et ça me faisait rire – enfin rire... Je riaais de l'ironie des choses, parce qu'à Saragosse, j'avais déjà été dans l'hôtel le plus luxueux de la ville. Je n'avais jamais vu un lit aussi grand à l'époque. Mais un machin il devait faire quatre mètres. Je ne sais pas mais t'es dix personnes dans ce lit. Je n'avais jamais vu un lit aussi grand. Et puis je dormais quelques années plus tard, dans un carton, duquel je voyais le coin de l'hôtel. Je me suis dit « mais tu vois, les choses sont relatives ! »

À Saragosse, j'ai passé du Ritz au carton, et du carton au triomphe. Je m'en fous, quand tu sais que tu t'es déjà fait tous les palaces, tu dors fastoche dans un carton. Quand tu n'as jamais dormi de ta vie dans des palaces et tout, ça doit être nettement plus chiant. (rem. : pas de Ritz à Saragosse, mais un cinq étoiles)

En tout cas moi, j'utilisais ça pour m'amuser de mon sort, et pour supporter mon sort. Et puis j'étais encore plus fort le matin. Je me levais, j'allais boire un café au lait, et puis c'était reparti pour la journée. Enfin bref.

À Sant Feliu, il arrête de pleuvoir, je me mets dans la rambla sur un banc. M'arrive un type à longs cheveux, un hippie à longs cheveux, un Jésus-Christ pâle à longs cheveux, habillé d'Indien d'Inde tout comme moi et il me dit :

— Qu'est-ce que tu fous là avec ton cartable et tout ?

— Ben voilà, euh, je vends des œuvres.

Il me dit « je peux regarder ? » Je lui dis « c'est là pour ça ! » Il regarde deux trois trucs, il me dit « écoute, tu dors où ? » Je lui dis « je ne sais pas, je viens d'arriver ». « Bon, je viens d'arriver d'Inde, je viens de rentrer de vacances, je dois aller voir un copain qui part à New York, un artiste. On fait une dernière soirée avant son départ. Tu viens avec ! En passant on pose tes affaires chez moi. » Bon ok, il habitait trois ou quatre petites rues à côté.

On fait deux minutes à pied, on pose mes affaires chez lui. Je devais avoir l'air tout sauf frais. Il me dit « de toute façon, tu dors ici, tu restes ici jusqu'à ce que tu sois bien. Et viens, si tu veux accompagne-moi ». Là, le premier jour où je suis arrivé, les premières heures après la pluie, j'avais rencontré Alex Pallí, justement l'artiste de notre groupe – ah j'ai une œuvre de lui en plus ! Alors on mettra cette petite œuvre dans le bouquin ! Enfin bref.

Alors on pose mes affaires, on va au bistrot boire le dernier pot avec Pablo Rey, l'ami artiste qui allait partir aux États-Unis, il me présente le groupe d'artistes, et il y avait aussi Luis Trullén. Qui est devenu mon grand copain. Pour revenir à Alex Pallí, c'était aussi un artiste, son père était promoteur immobilier, il avait une maison pour lui – c'est des gens bourrés de fric – et un atelier. C'était pas compliqué, c'était l'artiste qui avait le temps d'être artiste !

Alors on va au bistrot, on boit des trucs, ciao, ciao, il part et tout. Et là, il y avait Gerardo et Luis, la première chose qu'ils me disent : « Ouais, tu verras, à Sant Feliu, tu y viens pour dix minutes et tu vas y rester toute ta vie ». Je lui dis « mais alors ça, ça m'étonnerait parce que s'il y a bien un bled de la côte que je n'aime pas, c'est Sant Feliu ! » (Rires) J'étais encore fatigué de mon périple, mais je connaissais très bien Sant Feliu, d'avant.

Luis me dit « mais oui, c'est ce que j'ai fait ! Je suis arrivé ici dans ce bled par hasard, pour un jour, et ça fait dix ans que je suis là ». Je lui dis « alors ça, ça m'étonnerait ! » Non mais c'est vrai, et puis en plus, ça faisait vingt ans que je connaissais Sant Feliu, je n'avais jamais blairé Sant Feliu. C'est un trou de m... ! Par rapport au reste de la côte. Bon, t'enlèveras trou de m... parce que je vais me faire tirer des cailloux si j'y retourne ! Les autres fois où j'étais venu en Espagne avec mes autres histoires de nanas d'Espagne, elles étaient par hasard dans des bleds pas très éloignés et on venait, les dimanches, au marché de Sant Feliu. D'ailleurs il n'y avait que ça, le marché. Le reste de la semaine c'était nul. Et s'il y a un bled où j'aurais dit « j'irai jamais m'y établir », c'était bien Sant Feliu. Bon bref, je lui dis « alors écoute, ça, ça m'étonnerait ». Mais ça il me l'a dit une demi-heure après qu'on se connaisse.

Bon, finalement tout le monde se sépare, tout le monde devait aller manger, tout le monde était convoqué par-ci, par-là, je vais chez Alex, mon copain. Je reprends un bain, on se fait à bouffer, on cause et tout. On se raconte les trucs d'Inde, parce qu'il était allé au Rajasthan, et moi j'y étais aussi allé. Je connaissais très bien les coins où il était allé et tout. On commence à discuter et tout et il me dit « écoute, il faut que tu restes quelque temps ici ». Donc j'étais chez lui quelques jours, mais ça m'emmerdait d'être chez lui, parce si tu veux je ne pouvais rien faire. Je ne pouvais pas créer, ce n'était pas chez moi, je ne voulais pas commencer. Son appartement n'était pas un appartement-atelier ! Je ne pouvais pas créer. Alors Luis me dit « mais tu viens dans mon atelier ! J'ai mon atelier qui est trois rues plus loin, je te le laisse, tu peux utiliser mon atelier comme si c'était le tien ! » Je

lui dis « Ça tombe bien, si je peux dormir dedans c'est encore mieux ! » Parce que non seulement j'aime dormir sur place, comme ça on bosse, on fait des trucs. C'est lui qui était presque jaloux parce que moi je pouvais dormir dans l'atelier et lui devait rentrer! Moi c'est ce que j'aime, travailler toute la nuit, si j'ai envie, et pouvoir, à moitié endormi encore pouvoir coller ou arracher un truc qui dépasse, que j'ai vu. Enfin bref.

On a commencé par faire la noce pendant trois jours. Le premier jour on a fait une telle noce que je me suis levé à midi, je voulais aller vendre deux trois tableaux sur la route, mais il pleuvait tellement que j'y ai pas été...

Un truc génial, donc on commence à faire des bouffes, tous les jours, matin, midi, avec tout le monde on fait des bouffes, on cause, des grandes théories à l'eau tiède sur l'art, sur celui qui préfère Chillida¹¹ ou Oteiza¹² dans la sculpture espagnole moderne. Enfin bref, des débats et des débats !

Et on commence, donc je travaille, je fais beaucoup de pièces en papier et ce genre de trucs, mais en deux trois jours. Parce que quand je suis en forme, je suis en forme.

La galerie Carmen Tatché

Un jour, Alex me dit « écoute, il faut que tu ailles voir la Carmen ». La Carmen, c'est la galeriste Carmen Tatché. Il me dit : « Elle, elle va t'acheter des trucs, c'est une nana très sympa, elle a

¹¹ Eduardo Chillida (1924-2002) est un sculpteur et graveur basque espagnol.

¹² Jorge Oteiza (1908-2003) est un sculpteur, écrivain et architecte basque espagnol.

un peu de la peine, parce qu'elle était mannequin, donc c'est pas une galeriste conventionnelle. Elle vend aussi deux trois habits dans sa galerie et tout. Écoute il faut que tu ailles voir la Carmen. » Bon, je prends mon cartable, je vais voir la Carmen, qui me reçoit délicieusement dans une galerie, mais mon pauvre ami. Une galerie extraordinaire, exceptionnelle. Je n'ai jamais vu une galerie aussi belle de ma vie.

Enfin... j'ai vu ce que ça POUVAIT être. Parce que les murs étaient plus ou moins jaunâtres, un espace immense, industriel, très haut, six mètres sous plafond la première galerie, et trois mètres la deuxième. Un truc... un bureau suspendu... un truc génial. Des colonnes en fer, un sol en pierre – c'était un ancien atelier – mais de la pierre hein, taillée, un truc mais somptueux. Un machin. À New York, les gens te tueraient pour avoir un truc pareil. Je vois ses habits, des tapis d'Orient sur toute la surface, tout et tout.

Bon, ben on s'assied, elle avait un salon dans le truc, elle ouvre le machin. Ça lui plaît et tout, et on commence à discuter. Elle m'achète deux trois trucs. Et on commence à discuter d'un tas de sujets. Elle me dit « ouais, mais écoute, moi je suis emmerdée parce qu'on me propose un Goya à vendre, et je ne sais même pas à qui le proposer. Je ne sais pas ce que c'est et je ne sais pas à qui le proposer ». Je lui dis « mais écoute, moi je sais à qui le proposer. J'ai des clients ». Je lui raconte brièvement que j'ai eu quelques contacts à haut niveau ces quelques dernières années, à Madrid. Les gens qui achètent ces tableaux, je sais qui c'est.

J'étais en schlarpettes, des pantalons indiens, à pieds nus, un t-shirt... Je lui dis « écoute, j'ai rien, moi, j'ai une main devant et une derrière, j'ai plus de téléphone depuis belle lurette, et puis ces

trucs, je veux dire si j'ai pas de téléphone où on peut m'appeler et tout, ça va pas aller. Il faut qu'ils puissent me contacter immédiatement pour me dire oui, pour me dire tu viens ici, tu viens là. » « Alors ça tu t'en fous », elle me dit. Hop, on embarque dans sa bagnole, on va à Telefonica, elle m'achète un téléphone, avec du crédit. Je ne la connaissais pas, je la connaissais depuis cinq minutes, la nana. Alors un type, la moitié à poil, elle n'était pas obligée de me croire, hein, parce que, en Espagne, tout le monde raconte n'importe quoi. Non, non, là, la nana, illico, de nouveau sans le dire, elle me propulse adjoint du binz.

On fait les téléphones, les gens disent « bien sûr, ça nous intéresse ». Alors je dis à son associé « ok, mais quand tu veux vendre un tableau, il faut le voir ». Tu peux pas vendre un tableau dans ce business sans le voir. Tu en as cinquante qui te proposent un tableau qu'ils n'ont jamais vu, ou qui n'ont jamais eu le mandat pour le vendre. Tu sais, ce sont des intermédiaires, tu as vingt-cinq sangsues qui se crochent sur un tableau, qui ont su qu'il était à vendre, alors qu'ils n'ont rien à voir. Ils te font perdre un temps, enfin bref. Je dis « moi, un tableau, je veux le voir ». Si je sais où il est – je m'en fous qu'on me fasse un papier de mandat d'un truc ou autre – je veux le voir, c'est aussi simple que ça. Physiquement, et alors ok.

On s'est rendu pour le voir à Andorre, où il était enfermé dans un coffre. L'incendie du théâtre de Saragosse de Goya. On nous le montre, et il y avait trop de trucs, trop de détails, des petits personnages qui courent, bref, ça ne pouvait pas être un Goya. J'ai tout de suite dit « ça, ça va pas le faire » et j'étais mal à l'aise pour mes clients qui avaient fait le déplacement. C'était bien, mais ce n'était pas un Goya. Parce que ces gens, avec qui je

contactais, tu ne peux pas leur vendre de la merde. Tu leur fournis une fois de la merde, ou tu les prends pour des cons, et c'est fini, tu n'existes plus. C'est aussi simple que ça. J'avais le mandat, et si moi, j'avais proposé ça, un tableau dont je ne suis pas sûr à mes clients, je perds tout mon crédit.

Pourtant, souvent tous les détails ont été respectés. Il se trouve que Goya avait fait des copies de ce tableau, et qu'à l'époque, il y avait même eu plusieurs versions de ce tableau. La pratique était courante, comme avec *La Maja desnuda*, aussi de Goya.

De Goya à Sorolla

Il y a deux versions de ce tableau, une habillée et une entièrement nue. Cette Maja, c'est une femme couchée, nue, c'est un des tableaux les plus connus de Goya. Alors le type qui l'avait commandée, comme c'était quand même choquant à l'époque de montrer dans son salon une bonne femme nue plus grand que nature, il avait le même tableau, habillé, posé par-dessus. Et avec un dispositif mécanique, comme dans les plaques d'immatriculation de James Bond – c'est peut-être comme ça qu'il a eu l'idée – le tableau passait devant à la demande. Et puis après, un de ces tableaux a été emmuré pendant la guerre, pour être sauvé. Et il a été retrouvé lors de la démolition de la maison. Ils ont vu un machin qui dépassait, et ils sont tombés sur ce tableau.

À Andorre, le tableau qu'on nous a montré n'était ni de près ni de loin de Goya. Ça se voyait déjà à la texture. J'ai vu tout de suite que c'était un faux. En plus le type avait rajouté des animaux dans le tableau. Tu avais deux trois animaux dans le tableau origi-

nal, mais là tout d'un coup on aurait dit un marché aux bestiaux. Ça ne jouait pas. Là j'ai dit « tintin, tintin ». Si cela avait été un véritable Goya il aurait été vendu, l'acheteur le voulait. Et après une rapide enquête, j'ai vu que le tableau original était encore dans les collections royales. Alors j'ai demandé à Carmen de nous trouver une autre pièce, mais quelque chose d'autre qui soit bon à 100%. Et elle a trouvé un Sorolla, avec lequel on a triomphé, au bas mot ! J'y reviendrai.

Parce que j'ai refusé de vendre des tableaux dont je n'étais pas sûr, et les gens voulaient les acheter ! Ils les voulaient, ils disaient « ça fait rien » ! Je disais « non, ça fait pas rien, parce que si ça revient en arrière, c'est moi le couillon ». Alors ça les faisait chier, et après ils ont compris. C'est pour ça que quand je leur dis ou donne un truc, si je disais « il y a un certificat », je n'avais pas besoin de le montrer. Je le fournissais après, avec la pièce. Les gens savaient que si je disais « il y a un certificat, de tel ou de tel établissement, de cette œuvre », je n'avais pas besoin de le produire parce que les gens avaient assez confiance. Donc on gagnait du temps. Mais parfois j'ai dit « non, non, c'est exclu, ça je ne peux pas cautionner ». Enfin bref.

Avec le tableau de l'incendie du théâtre de Saragosse, dont on a déjà parlé, c'est un peu différent. Il faut savoir qu'à l'époque, comme c'était un tableau impressionnant, parce qu'il y avait des flammes au milieu du machin et tout, beaucoup de gens ont demandé à des artistes de leur refaire le tableau. Et l'imitation qu'on avait sous les yeux était pas mal bien faite, si l'auteur n'en avait pas rajouté. Alors tu as les faussaires qui sont géniaux, qui se rajoutent leur photo ou leur numéro de téléphone, où c'est marqué « ceci est un faux », tu le vois en pleine gueule et tu ne le vois pas

de loin, ou alors tu en as d'autres qui, à force de trop pinailler, mettent le détail qui ne joue pas. Ça c'est le problème des faussaires (mais en était-ce à l'époque ?), c'est qu'ils se font avoir une fois sur deux, par excès de zèle... D'ailleurs Miró disait « le comble de l'abstraction, c'est quand on ne peut plus rien enlever ». L'abstraction, ce n'est pas en rajouter, l'abstraction c'est enlever le maximum pour alléger ton truc.

À l'époque, tous ceux qui copiaient ne le faisaient pas pour vendre un Goya, d'ailleurs il n'était pas signé, comme beaucoup de Goya qui ne sont pas signés. Ou alors ils sont signés avec des marques dans le tableau, des signatures secrètes, il y a un tas de trucs. Goya il est chiant pour ça ! Enfin il est chiant... Au moins on sait où chercher ! S'il n'y a pas ce qu'on veut où l'on cherche, tu peux dire quasiment d'entrée que c'est un faux. Même si la toile est parfaite, parce que si tu veux c'est moins difficile de faire un Goya que de faire un de Vinci. Parce qu'il y a trois cents ans de différence, donc la toile est différente, elle a bien évidemment vieilli.

Donc, aujourd'hui, pour restituer une toile de cinq cents ans, comment font-ils ? Alors un faussaire achète des toiles, des croûtes à deux balles dans les marchés aux puces et les trucs comme ça. Si tu veux faire un tableau moderne, tu prends une toile d'une vilaine peinture, tu enlèves la croûte qu'il y a dessus, et tu as déjà, quand tu retournes le tableau, une toile qui a une centaine d'années. Donc tu es à peu près dans le jus de l'époque. Donc ce qu'il faut, il achète la toile, il racle la peinture. Il y en a qui la décapent complètement, mais en général ils la racent parce que comme ça il te reste la couche, comme je te l'expliquais, cette couche de colle de lapin, dont on a perdu la recette de Velázquez

et tout, donc on ne sait plus, on serait incapable de la refaire de nos jours, comme ce traitement des toiles, qui durait quand même des années, et c'était des immenses toiles. Donc t'imagines le bordel, les ateliers qu'il fallait pour stocker des toiles prêtes à être peintes. Parce qu'après, dans les grands ateliers, chez les grands artistes, tu avais comme un échafaudage, où t'avais vingt-cinq types dessus ! Qui peignaient le même tableau. Chacun avait sa partie, alors ceux qui étaient bons pour les mains, ils avaient les mains et chacun sa spécialité.

Alors là aussi, c'était marrant parce que tu avais des tableaux où des ouvriers ont laissé des marques. Leur petite marque personnelle. Des élèves du peintre ont fait des marques dans les détails, que tu ne vois pas. C'est des messages subliminaux en quelque sorte. D'ailleurs, de Vinci a été élève, pendant la première partie de sa vie, de Verrocchio, un des maîtres absolus de son époque. Il a arrêté de peindre après que Léonard de Vinci ait peint deux têtes d'anges, sur sa dernière commande. Parce que, tout d'un coup, t'avais des *playmobils* et un truc de Michel-Ange côte à côte ! Tu voyais l'air sortir de leur bouche, tu pouvais compter les cheveux ! Un truc c'est de la folie. Tu vois ce tableau, un immense tableau, il n'y a que deux petites têtes de chérubins qui regardent le truc... Et ce n'est que ça, le tableau. Tout le reste de la composition du truc est inexistant.

La vente du Sorolla

J'ai donc dit à Carmen : « Maintenant que j'ai allumé ces gens, tu me trouves un tableau ! Un tableau, mais qui soit bon, hein, n'importe quoi, mais qui soit bon ! » Alors je n'osais pas espérer

un tableau de premier rang. Vingt-quatre heures après elle me trouve un tableau de Sorolla. Alors les tableaux de Sorolla¹³, en général, c'est des tableaux de femmes à la mer, c'est bleu, lumineux et tout et tout. Là, c'était un tableau vert. Ce n'était pas des femmes, c'était des moines ! Alors que normalement, c'était des femmes 1900, sur la plage, magnifique, tu vois aussi la mer qui roule et qui roule. Et là, c'était des moines dans un patio, sous une pergola et tout. Donc ce n'était pas un Sorolla de mer. Mais je me suis dit « ce n'est pas grave, c'est un Sorolla, il est magnifique ». Je veux dire, tu as toute la force du truc, et puis c'en est un qui vaut plus que les autres, parce qu'il n'est pas dans la ligne, c'est une identité, une place que les autres œuvres de Goya n'ont pas.

Bon les vendeurs nous le proposent à cent mille euros. Et moi je savais que mes acheteurs allaient descendre le prix. Carmen elle me dit « ben écoute, voilà, on nous le propose à cent mille, donc il nous faut cent mille pour le propriétaire ». Je lui dis « ok, ben écoute on le propose à trois cent cinquante mille et on devra descendre, parce que je les connais ces gens, ils vont mordre ». J'ai utilisé le même procédé que quelques années plus tôt, après mes Japonais chez Postigo. J'étais à peu près sûr que l'acheteur nous le descendrait à la moitié du prix.

Mes acheteurs, c'était Lladrò, les gens les plus riches de Va-

¹³ Joaquín Sorolla y Bastida (1863-1923) est un peintre espagnol né à Valence, connu pour ses scènes alliant réalisme et lyrisme ainsi que pour ses scènes de plage. Son style a été qualifié d'impressionniste, ou encore de luministe. Un de ses tableaux célèbres est *Promenade au bord de la mer* (*Paseo à orillas del mar*), conservé à Madrid au Musée Sorolla.

lence, des gens qui font des statues, des horribles statues de petits bonshommes en porcelaine qu'ils vendent dans le monde entier. Des milliardaires. Tu as déjà vu, dans toutes les boutiques de mauvais goût, du monde entier, tu as des sculptures de petits chiens en porcelaine, des petits machins très bien faits, avec des petits bouts de détails, tu vois quoi ? Les Meissen modernes. Enfin du Meissen moderne... on dirait du Meissen, de la grande porcelaine et tout, mais avec des trucs de chiottes. Ils t'en ont vendu pour des milliards. Ils ont ouvert un truc au Japon... Si tu veux, dans tous les pays de mauvais goût, il y en a. Et même ici, si tu cherches bien, à Saint-Moritz, Genève et tout on va aussi en trouver.

Et je me suis dit, bien sûr, Lladrò, c'est des gens que tu ne peux pas atteindre comme ça. Parce que moi je n'arrivais pas, avec mes contacts que j'avais pour la vente directe. Là, c'était pour la peinture de maître. De grands maîtres. Mais, comme j'étais dans le truc, j'ai dit « maintenant, on y va, un vrai Sorolla, on le vend ». J'avais rien d'autre à faire, alors entre deux bouffes avec mes copains et tout, j'ai dit « on le vend ». Alors je vais à Valence pour le premier contact.

Lladrò, je vais les voir, mais j'étais aussi comme ça, en tongs et pantalon indien ! Alors je téléphone à la secrétaire chez Lladrò. Je me présente, je lui dis « voilà, c'est moi qui vous ai contacté et tout ». Parce que ce sont des fous de Sorolla, ces gens, ils voulaient le voir, comme que comme, ils voulaient le voir. Je lui dis « mais écoutez, moi je suis ici, tout juste pas en caleçon de bain, à pieds nus ». Elle me dit « mais on s'en fout, vous venez, j'envoie un taxi vous chercher ». J'étais à Valence, et elle essayait de m'expliquer par où passer pour arriver chez eux. Parce qu'ils ont

un musée privé, dans lequel ils ont des tableaux de haute volée... En plus toutes leurs saloperies en céramique ! Qu'ils ont faites depuis toujours ! Ils ont des milliers de pièces. C'est un musée privé.

Alors elle essaie de m'expliquer. Je lui dis « écoutez, je comprends rien, je ne suis pas du coin ». Elle me dit « Non, il faut passer par là, gnagnagna ». Je n'y comprenais rien. J'ai dit « écoutez, je ne vais jamais trouver ». Elle me dit « je vous envoie un taxi, vous êtes où ? » « Je suis le long de la rue Tactactac. » « Je vous envoie un taxi. » Bon, ça m'a soulagé ! Le taxi vient me prendre. Et je lui ai dit à la secrétaire « je ne suis pas présentable », « on s'en fout, maintenant ce qui nous intéresse c'est le tableau. »

J'y vais, grands sourires et dedans je suis reçu par le grand directeur, l'acheteur et le conservateur de leur collection et tout. Je leur montre le machin, je montre une photo, parce que le tableau je ne l'avais pas avec moi. Bon, je lui dis « il est en parfait état, je me porte garant, on a le certificat de Madame Blanca Ponce Sorolla qui fait foi pour les Sorolla ». Il me dit « écoutez – il me prend la photo – c'est bien ! Et le prix ? » Je lui dis « trois cent cinquante mille ». Enfin, on était en pesetas, à l'époque, donc l'équivalent de trois cent cinquante mille euros. Il ne sourcille pas. Et puis il me dit « ouais, euh, c'est quand même un peu cher ! » J'étais sûr qu'ils allaient négocier, tout le monde le fait. Il me dit : « trois cent quarante-cinq ? » Mais il me l'a descendu de cinq mille balles, juste pour la forme. Alors tu penses, je n'arrivais plus, j'étais euphorique ! Bon, alors ok, tu te rends compte, on a un truc monstrueux. Alors je dis ça à mon associée, Carmen, qui ne le croyait pas. Elle en pouvait plus.

Sur ce, il faut qu'on aille livrer ce tableau. Donc je remonte à Sant Feliu, on emballe le tableau. Mais je n'avais pas de fringues et tout. Pour aller visiter comme ça, je peux encore y aller à moitié à poil, mais pour livrer le tableau... Je veux dire tu vas pas avec un tableau comme ça, sous le bras, à moitié à poil, chez les Lladrò, tu vois ce que je veux dire. Carmen me dit « pas de problème, allez hop ». Enseigne Adolfo Dominguez, un costume noir, un truc simple, un machin à la James Bond qui ne se froisse jamais. D'ailleurs je l'ai utilisé et réutilisé ce truc. Si ça se trouve, j'ai même peut-être encore les pantalons, qui étaient inusables !

On arrive là-bas avec mon associée, Carmen, ancienne mannequin, aussi grande que moi, des gros nichons, mais une plante ! Mais une plante ! Mannequin international, qui avait bossé avec Naomi Campbell, la totale. Et moi, l'espèce de machin, avec la super nana qui me tenait sous le bras, avec ses grandes lunettes fumées !

Et le type, le directeur, c'était un type qui a écrit un tas de livres d'art, c'est une référence, un vieux professeur, enfin bref. Je le vois encore, dans une sorte de bureau merdique, grande table ronde, on pose le tableau dessus. Il me dit d'entrée « je vous paye avec un chèque à trente jours ». Donc quand il est signé, après trente jours tu peux disposer du capital. C'est normal, parce que ça c'est ce que tu prends comme garantie si jamais on t'a refilé une merde. Ça te laisse le temps de voir s'il y avait une merde.

Bon, je lui déballe le tableau. Mais le mec... T'aurais dit qu'on lui déballe un bonbon sous le nez. Quand il a vu le truc... je voyais ses yeux qui brillaient, le gars heureux. Un beau tableau.

C'est vrai qu'il était dans un état, ce tableau, mais IM-PE-CCA-BLE. Comme si jamais personne ne lui avait donné la lu-

mière, tu vois. Parce que tu as des tableaux qui ont une centaine d'années, mais comme on disait, c'est mal peint. C'est pas fait pour être au soleil, et les gens foutent ça dans leur salon juste derrière la baie vitrée. Là, on savait que ce tableau avait toujours été dans des endroits où il n'y avait jamais de lumière, donc très bien conservé. Donc exceptionnel. Le lissé du tableau était magnifique, pas un défaut et tout. Le mec était enchanté. Il voit le certificat, pas de problème. D'ailleurs il avait déjà téléphoné à la Bianca Ponse Sorolla pour savoir si effectivement ce tableau correspondait. Et on lui avait confirmé qu'il n'y avait aucun problème, que ça venait d'une grande collection.

Le mec, il voit le tableau, il signe le chèque. À l'instant. Et il me le passe, comme ça, ziiip, glissant sur la table avec son index. Je prends le chèque et je vois qu'il n'y avait pas l'échéance convenue. Il était au porteur. Et je lui dis « mais il n'est pas antidaté ». Il me répond « non, non, vous pouvez l'encaisser immédiatement. C'est exactement ce que vous m'avez dit, donc il n'y a pas de problème. Encaissez-le immédiatement ».

Ma Carmen était complètement blanche. Elle n'avait jamais vu un truc pareil. Une affaire qui marche si bien. Je te dis, on a peut-être fait dix téléphones pour régler cette affaire. En tout et pour tout. Y compris le rendez-vous pour livrer le tableau ! On est sorti de là-bas, et je lui ai dit « tu as vu, on peut l'encaisser tout de suite » et on est allé immédiatement à la banque pour être sûr de ne pas être en train de rêver. Là, c'est moi qui la tenais sous le bras ! Et on est remonté de Valence !

Et alors, sur l'instant, j'ai passé du cloporte à l'associé ! On avait gagné deux cent mille balles au passage, en cinq minutes ! Donc c'était clair, j'étais associé, conseiller et tout et tout. Alors

elle, elle avait beaucoup de frais, des impôts, il y avait des commissions à payer à tout le monde, mais ce qui fait que j'ai quand même eu un joli truc. Ça m'a fait quand même « schlang ! » dans le porte-monnaie ! Une grosse somme. Un truc génial.

Donc ce qui fait que je dormais toujours dans l'atelier de Luis. On allait souvent manger chez d'autres amis et tout. Et un jour, une semaine ou deux après mon arrivée, parce que tout ça, ça été quand même fulgurant, les gens qui ne m'aimaient pas, qui me prenaient pour un couillon et pour une grande gueule, ils en ont eu tellement gros sur la patate que j'ai eu des ennemis pendant des années ! Ils ne me supportaient pas. Ils m'ont trouvé d'une arrogance et d'une suffisance !

Parce que je te dis, j'étais là, j'ai donné une leçon magistrale à ce bled qui dormait. J'arrive là, les mains dans les poches, je parlais bizarre et tout, ça a été pim-pam-poum. Je vendais pour moi, pour d'autres. Les gens soufflés. Alors les vrais artistes, ils s'en foutent. Parce qu'un artiste n'est pas en concurrence avec un autre artiste. Il s'en fout. Je veux dire un type qui fait une œuvre d'art ne peut pas être jaloux d'une autre œuvre d'art puisque tu ne peux pas la faire. Puisqu'on sait qu'une œuvre d'art elle est fournie par celui qui est capable de la fournir, point final. Si tu refais la même chose, c'est que tu as copié, c'est pas... enfin bref. Mais les mauvais, parce qu'il y a plus de mauvais que de bons, étaient jaloux, m'ont fait chier... J'ai eu beaucoup trop de succès, et ça ce n'était que le début.

Là aussi, j'ai pas fini de raconter la galerie. Donc après cette vente du Sorolla, je suis devenu associé. J'ai dit « écoute, on va transformer ce local en galerie ». Donc on a viré les tapis, on a viré les habits, et on a cherché des artistes contemporains, et ça a

commencé à devenir une galerie où les gens venaient.

Les vernissages, c'était brillant. On était tous mieux habillés les uns que les autres, c'était extraordinaire. Après, on allait encore faire une bouffe où on invitait deux trois de nos clients, plus une centaine d'amis. Non mais c'était grandiose. Parce que l'été, Barcelone c'est mort pour l'art. Tout le monde est sur la côte en vacances. Donc tous les clients sont là. Donc tous les gros clients, ils viennent voir une expo de qualité, en été, ça leur change d'aller prendre l'apéro tous les jours sur le machin de la plage. Donc ils viennent avec leurs plus beaux habits, un truc génial.

Là aussi, on faisait chier tout le monde, parce que tout le monde se foutait de la gueule de Carmen Tatché parce qu'elle avait ouvert une galerie, et tout d'un coup, ça triomphe. Les autres galeries passaient vraiment pour des pignoufs à côté. Moi, personne ne me connaissait. Ils ne savaient pas d'où j'arrivais. Ils ne pouvaient pas contrôler, savoir d'où je venais, si je venais d'une famille importante, parce que là si tu ne viens pas d'une famille importante, tu ne fais rien. Personne n'ose. Nous on faisait des trucs.

Alors, aux vernissages, on avait des bouteilles de champagne Moët et Chandon, des chopines, où tu plantes un verre dessus. Donc les gens se promenaient en tétant dans leur petite bouteille de Moët et Chandon, avec le verre planté dessus. Mais une classe ! Je peux te dire que les autres galeries, qui te donnaient trois cacahuètes sèches et un verre d'eau, ils ont dû se foutre à mettre des petits fours, hein, pour les autres invitations ! On a monté le niveau, là ! Ils avaient peur.

En plus, on a organisé un immense festival de sculptures dans la rue. Donc on a été obligé de demander aux autres galeries

de participer et tout. Mais en gros, c'est Pilar – j'y reviendrai ! – qui a tout fait les textes, on a trouvé les artistes, les autres galeries étaient juste là pour faire un peu de la figuration ! Et la même chose, comme on avait trop de protagonistes, que c'était trop bien, que c'était trop visible que ça venait de nous, ça ne s'est plus jamais refait. Parce que les gens, ça les faisait vraiment trop chier. Et ils ne comprenaient pas l'avantage qu'ils auraient pu en tirer. Alors moi j'ai toujours dit, sur mon blason c'est marqué win-win-win. Je veux que tout le monde gagne. Alors que là-bas, c'est je *win*, et les autres, il faut surtout qu'ils ne *win* pas !

Moi, quand je vois des gens qui triomphent, ça me fait plaisir, surtout si c'est des artistes, des amis ou des gens que je considère. Je n'ai jamais été jaloux du triomphe des autres, au contraire. Alors que là, le moindre des triomphes est perçu comme une menace de mort. Comme je le racontais l'autre soir, une autre galerie de cette ville s'est crue obligée de me prendre à une exposition collective, mais par pitié, parce qu'elle ne présentait que des trucs en bronze, en marbre. Par pitié, elle m'a quand même dit de lui amener une pièce. Et je lui ai amené cette fameuse pièce d'une quinzaine de petits bouts de bois posés sur une plaque à gâteau, avec de l'encens qui était tombé dessus pendant une année, avec des bouts de papier qui se décollaient à moitié. C'était féérique ce truc. C'était une cité du désert pendant la tempête. Le moment arrêté net. Tu vois le truc qui bouge encore.

Donc j'amène cette œuvre, la première chose qu'elle me demande « ah tu veux que je la nettoie ? » Parce que les cendres d'encens étaient là. J'ai dit « non, non, on la prend comme ça ». C'est moi qui l'ai prise, je l'ai posée comme ça sur un grand banc qui longeait le mur de la galerie, première place où je pense, c'est

tout. Et son mari me dit « viens, maintenant qu'on a fini l'accrochage, on va aller boire un verre chez moi ». On fait deux cent cinquante mètres, on arrive chez lui, on n'était pas assis que le téléphone sonne, c'était sa femme. Je vois bien qu'il se passe quelque chose. Il dit « je te passe François ». Je me dis, « voilà merde qu'est-ce qui se passe ? » Elle me dit, toute excitée, « écoute, il y a quelqu'un qui veut acheter ton œuvre, tu fais un prix ? » Je dis « non, pas de prix. Tu ne fais pas un prix avant le vernissage. » J'avais mis à mille deux cents euros. Elle n'osait pas dire le prix à l'acheteur. Je lui dis « si tu veux prendre sur ta commission, tu peux, mais moi je ne veux pas baisser avant le vernissage. Ça ne se fait pas. » Pour un galeriste professionnel, ça ne se fait pas. Tu as l'air d'un con, en plus tu *vulnères* tes autres clients, tu ne peux pas. C'est évident. C'est pour te dire le peu de professionnalisme de cette équipe. Bon, elle raccroche, et deux minutes après elle rappelle « bon, ben il l'a achetée ». Elle n'en revenait pas.

L'acheteur n'a pas discuté le prix. Il l'a achetée. Et elle n'a pas voulu lui dire que c'était moi. Elle lui a dit le nom de l'artiste, mais elle ne lui a pas dit « non, mais c'est l'associé de Tatché, le Suisse bizarre ! » Non, non ! Alors ce collectionneur, qui passait souvent devant la galerie Tatché où j'avais une autre œuvre, a vu que c'était de moi. Et comme je te disais, comme j'avais mon atelier, j'avais toujours une pièce ou deux qui traînait comme ça l'air de rien dans le coin. Ce mec m'a reconnu comme ça par pièce interposée.

Là aussi, la Baronne de Paris m'avait acheté une pièce qui traînait sur le coin de mon bureau elle m'a dit c'est ça que je veux. Elle n'a pas regardé le reste de l'exposition. Le seul truc qu'elle a demandé « c'est quoi le truc que tu as sur le coin de ton bu-

reau ? » J'ai dit « ouais mais ça c'est de moi ». Mais là aussi, si je n'avais pas été poussé par les grands collectionneurs, j'aurais arrêté depuis longtemps.

Le groupe d'artistes à Sant Feliu

Comme je l'ai déjà dit, on avait fait un groupe d'artistes à Sant Feliu. Il y avait Alex Pallí, Gerardo San Marin, Pablo Rey, Luis Trullenque et moi. Alors on était toute une équipe d'artistes, beaux, jeunes, et tout et tout. Il faisait chaud, on avait envie de faire quelque chose ensemble. C'est Luis, justement, qui nous a donné l'idée de peindre ensemble, parce qu'il y a des groupes d'artistes, en Espagne. Il y a plusieurs groupes, comme Cronicart, des artistes qui se sont mis ensemble. Des grands artistes, et chacun peignait une partie du tableau. Ils se passaient le tableau, c'était compliqué. Alors nous, on a dit, comme on était tous des artistes et tous des flemmards, nous on disait « écoutez, nous on fait un week-end chaque fois qu'on fait un évènement de notre groupe ».

Donc les cinq travaillent ensemble, et un des artistes convoque les cinq, et on fait un week-end où c'est l'artiste qui a convoqué qui décide ce qu'on fait. Alors, Luis nous a proposé des fragments, parce que lui il avait beaucoup de tableaux carrés, donc des fragments d'une fresque plus grande, un autre a choisi qu'on fasse trois grands formats, etc. Après, on peignait, on faisait une fête pas possible, les femmes et les enfants se baignaient dans la piscine, jouaient, préparaient le pique-nique, et nous on s'arrachait dans l'atelier de celui qui nous avait convoqués, et on se faisait des œuvres, sur la journée, des œuvres mais extraordinaires. Extraordinaires. Alors après, en fin de soirée, les femmes étaient convoquées à leur tour, quand on estimait que l'œuvre était achevée. Les femmes décidaient – on sait bien que c'est elles qui décident – et qui choisissaient. Parce qu'on était tous des fous

et amateurs d'art.

Et tu sais que c'est génial, parce qu'on n'a jamais eu de conflit au moment de choisir ? Moi j'ai toujours pu prendre exactement ce que j'avais voulu prendre. Et tous les copains, la même chose. Ils ont pris les pièces qu'ils voulaient prendre. On n'a pas dû négocier, jouer au sac, pour voir lequel allait prendre l'une ou l'autre. Non, non, c'était dingue, on ne s'est jamais querellé, on s'entendait à merveille sur ce plan-là. Chacun prenait les pièces qu'il voulait. D'ailleurs, en général c'est mon fils Pau (prononcé « Pao ») qui a mes pièces. Quand je les vois je me dis « putain, c'était quand même bien ».

Alors, là-dedans, il y avait une espèce d'intellectuel de Barcelone, je ne dirai pas lequel c'était, qui était jaloux parce que c'est moi qui avais toujours toutes les idées ! Je leur ai dit « les gars, si on veut faire un groupe, il faut un nom. Parce que ce qui n'a pas de nom n'existe pas. » Donc, si tu n'as pas un nom, c'est fini. C'est un truc on le fera trois fois et puis, il n'y aura pas d'identité, on va se perdre enfin bref. Alors on s'est mis à chercher des noms. J'ai dit, « mais c'est simple, c'est le Quintet chromatique ». Point final. C'était génial, j'ai trouvé ça en une fraction de seconde, mais alors l'intellectuel trouvait que ça faisait trop musical, et tout. Ce qui fait qu'il a cherché pendant une année un nom. Et puis le groupe est mort. Mais pour des imbécillités, pas pour l'incompatibilité de peinture.

Parce que je te dis c'était génial. Les œuvres qu'on a faites ensemble, quand tu viendras à Sant Feliu, je te montrerai des œuvres qu'on a faites, c'est impressionnant. Ce sont des œuvres structurées, ce n'est pas du n'importe quoi. Et puis on faisait ça en une journée, c'était parfait. Parce que quand tu as cinq artistes

qui donnent le coup de grâce sur un tableau, ben putain ! Alors moi c'était l'époque où je collais des trucs, alors j'arrivais, ils devenaient franc fous, je collais des ronds rouges de « vendu », comme moi j'en vendais pas beaucoup des pièces, j'en avais toujours plein ! (rires) Sur les tableaux, tout d'un coup je collais un rond rouge et je faisais un truc autour, je remettais un machin. Ça obligeait les autres à reprendre le coin de mon rond rouge pour continuer l'histoire et tout.

On a fait des trucs, tu verras ces machins, tu ne sais pas comment on est sorti ! En un même jour, on a des styles, on invente des trucs, c'était extraordinaire. Alors j'ai un plaisir de travailler avec Luis. Avec lui, il n'y a jamais de problème. Quand je suis arrivé à Sant Feliu, tout de suite on a sympathisé.

Les gens normaux de Sant Feliu

Mais ces artistes ! À Sant Feliu, ça les rendait franc fous. Alors tu avais ceux qui nous aimaient, et qui nous connaissaient et tout, ça jouait. Mais les gens « normaux », c'est assez des petits vieux catalans. Sant Feliu, c'est pas une ville jeune. On était une petite équipe de jeunes, le reste en général c'était des vieux qui sont là depuis toujours, avec leur petite chaise ils vont à la plage, et il ne faut pas leur prendre leur place.

Et moi, alors je me baignais en string (rires). Alors on allait sur la plage la plus importante du bled, et moi je me baignais en string. Mais quel scandale ! On pleurait de rire ! Tous nos copains se foutaient de moi ! Parce que c'est le seul truc commode. J'ai horreur des caleçons, en général je n'en mets pas. Là j'avais trouvé ces strings, c'est le seul truc qui te tient bien en place et qui me

faisait pas chier, qui me retroussait pas les pantalons. Alors je me baignais en string. Un vrai scandale. Et à l'époque, j'avais pas un bord de vieux (allusion au surplus de peau sous les bras) avec des valises qui pendent, tu sais, parce que j'ai perdu tellement de poids, c'est comme si j'avais la peau qui pend. À l'époque j'étais vraiment super.

Alors toutes les vieilles « ah macu ! » dans la rue, je voyais toutes les vieilles avec leur déambulateur, et je les revoyais à la plage, au marché, partout, « ah macu ! ». Macu, c'est un petit mot que tu dis aux gens vingt fois par phrase ! Alors « ah... » des grands sourires, ça rigolait parmi au « Cassal's » de mes strings ! Les gens n'en pouvaient plus. Quand on faisait nos monstres vernissages, dans cette galerie, la même chose.

Retour sur les vernissages de la galerie Tatché de Sant Feliu

La galerie de Carmen Tatché était typiquement une galerie à vocation internationale, mais seulement d'été. Donc on n'essayait même pas de marcher sur les pieds des autres galeries qui fonctionnaient toute l'année, on travaillait sur les trois mois d'été où toutes les grandes galeries étaient fermées. Et en plus, tous les grands galeristes et collectionneurs étaient en vacances dans un rayon de vingt-cinq kilomètres autour de Sant Feliu. Le bled à côté de Sant Feliu, Santa Cristina, c'est le bled le plus riche de toute l'Espagne. Alors il y avait Samaranch, il y avait trois ou quatre milliardaires, qui habitent dans des parcs, tu ne les vois même pas, c'est des maisons que tu ne vois pas, de temps en temps tu as un hélicoptère qui se pose dans les pins... C'est là qu'il y a les

gens les plus riches d'Espagne, parce que c'est un coin tellement tranquille et tellement beau... Et ils n'ont rien à foutre, ils se font chier ! Donc quand tu as une magnifique galerie qui présente des trucs qui valent la peine, des trucs qu'ils verraient décontextualisés, donc tu vas avec tes beaux habits blancs, c'est pas un vernissage à Madrid où tu dois aller avec un dress code, t'es souvent pas invité ou tu es invité que si tu es client. Nous on s'en foutait, on invitait tout le monde. Et c'était des tout grands moments. Et les gens arrivaient, heureux.

Et ce qui nous coûtait le plus cher, c'était la bouffe d'après, parce qu'il y avait toujours vingt ou trente invités, plus l'artiste, sa famille, nous, nos copains, c'était monstrueux. C'était des trucs à cinquante, soixante personnes pour aller bouffer après la fermeture vers dix, onze heures. C'était à sept ou huit heures le truc, donc il y avait une table qui devait faire quatre mètres de long, une table d'atelier sur laquelle on avait fait faire un verre de banque, un truc intransportable. Il fallait qu'on soit quatre ou cinq pour enlever le verre, pour ensuite déplacer le pied, qui était en fer... Ah c'était un truc... Mais alors ça, rempli de petits fours, ça avait une certaine gueule, il faut le reconnaître.

La galerie était immense, c'était le truc idéal. Il faisait chaud, les immenses portes ouvertes, qui faisaient trois mètres sur cinq, une usine. Une usine ouverte complètement, avec un bras coulissant sur un rail au plafond, qui sortait sur la rue, qui portait un nœud de chaînes que j'avais bourré de lampes. Et moi, je sortais toujours le nœud, bzzzit, d'un bout à l'autre de la galerie, et quand on était là, il y avait le nœud de chaînes, allumé. On le voyait de loin des deux bouts de la rue. Il y avait des gens dans la rue qui voyaient quand il y avait quelque chose. C'était absolument my-

thique. Et là, j'y ai absolument tout fait dans cette galerie. J'y ai vécu, dormi, ah mythique. Et, parce que, non content de triompher comme ça, je m'occupais de tout.

Le commissaire d'exposition et la muséographie

C'est ça qui est vachement difficile pour un commissaire d'exposition, c'est de monter des expositions qui aient de l'équilibre et du sens. Que tu puisses entrer dans l'exposition et t'y promener. Parce qu'en général, les pros utilisent – alors encore un autre truc sur lequel je vais dégueuler – la muséographie.

Alors tu as des cours à l'Université, de muséographie, où on t'apprend qu'il faut suspendre les tableaux à telle hauteur. Donc tu as des diplômés en muséographie qui savent mesurer la distance entre les œuvres. On n'en a rien à foutre de la distance. Ni de la hauteur. C'est au feeling. Moi, j'ai même fait des expositions d'autres artistes en posant les tableaux par terre, ce qui est considéré comme un sacrilège. Le sacrilège absolu.

J'ai fait une exposition d'un type assez connu qui s'appelle Gino Rubert¹⁴. Une exposition absolument géniale, un type complètement fou, mais qui a toujours eu du pognon, donc il s'en fout, il a toujours pu se permettre de faire ce qu'il veut et tout. Et ça marche en plus. Un type génial, qui a mon âge. Je me suis tout de suite hyper bien entendu avec. Il m'amène son exposition, et, juste au début, comme il avait l'habitude d'aller dans d'autres galeries, des galeries « alibi » où les gens étaient tellement cons que

¹⁴ Gino Rubert, né en 1969, est un artiste espagnol. Il vit et travaille à Barcelone, Berlin et Cuernavaca (Mexique). Il a travaillé dans les médias de la peinture, de la vidéo et de l'art d'installation. En 2008, trois de ses peintures ont été utilisées pour illustrer les couvertures catalanes et espagnoles de la trilogie *Millénium* de Stieg Larsson.

personne n'osait prendre la décision de poser un tableau à cet endroit, donc c'est l'artiste qui doit venir, il s'attendait à devoir me faire le couplet « oh non, je crois que celui-là je le veux ici, où celui-là là... » ...

Moi, ma théorie est la suivante : un artiste il fait l'œuvre, mais il ne peut pas l'exposer parce qu'il a une relation personnelle avec son œuvre. Donc moi, il y a de mes œuvres que j'estime mais qui viennent après les autres. Alors que quelqu'un de neutre – parce qu'il faut toujours prendre quelqu'un d'autre pour monter son exposition – aura un autre regard et ça donnera autre chose. Il faut avoir la modestie de penser que ton travail en tant qu'artiste tu l'as fait en fournissant des œuvres. Après, le galeriste, le commissaire, il faut qu'il fasse son travail. Il faut qu'il fasse un discours avec l'œuvre que tu lui donnes pour la rendre compréhensible auprès de ses clients. Alors les gens ont tellement la chiasse, n'osent tellement pas prendre de décision, sont tellement mous, qu'il faut maintenant un diplôme d'université pour crocher des tableaux.

Alors j'ai vu des expositions crochées par des pros. Alors tu peux être sûr que chez Gianadda ils payent deux trois mille balles un gland qui vient te dire « il faut le monter de deux centimètres ou trois » ! Moi je te le fais gratos, tu me poses tous les tableaux en ligne, je te désigne « un deux trois sept huit douze », c'est moi qui établis le niveau, et en une demi-heure c'est fait. Si tu veux il me faut un moment, je danse au milieu des tableaux (rires) et tout, mais une fois que je pose j'en change pas un.

Alors justement, avec ce Gino Rubert, j'ai posé son œuvre. Comme on avait cette galerie Tatché avec de très hauts murs, suspendue ça faisait cucu. Suspendue, t'étais comme sur la pointe

des pieds, puis ensuite t'osais pas rentrer. Alors que ces grands tableaux, appuyés, si tu veux ça te mettait à leur niveau, et puis tu entrais.

Donc, Gino, il croyait que c'était lui qui allait faire le truc. Je lui dis « écoute, moi je fais le montage de l'exposition. C'est moi le directeur artistique, c'est moi qui fais le montage de l'exposition, c'est comme ça que ça se passe dans toutes les grandes galeries ». Je veux dire tu vas à New York, c'est pas toi qui dis « euh je veux celui-là ici », on te demande poliment de tourner les talons ou, plus prosaïquement, on te dit « fous le camp » ! On ne veut même pas te voir avant le vernissage ! Donc il a été obligé d'être d'accord. Il n'était pas content, parce que, dans sa carrière, il n'avait jamais eu affaire à des gens capables de lui montrer son œuvre d'une manière qu'il n'avait jamais vue. Et puis qui lui plaisait en plus !

Pour commencer, j'ai tout posé à terre, juste appuyé contre le mur. Comme la galerie était très grande, ça libérait des espaces, les gens pouvaient se mettre en demi-rond face à l'œuvre, discuter, c'était génial. C'était une espèce de machin interactif.

Mais bon je te dis, là par contre, j'étais... j'ai bafoué toutes les règles des expositions ! Parce qu'il faut les accrocher, les assurer, par derrière, les illuminer. Ici pas du tout, chacune des œuvres prenait sa place. Si c'est une vraie œuvre, elle prend sa place. Si c'est de la merde, il faut que tu joues la lumière... C'est comme une œuvre qui est très bien en photo, elle est rarement bien en vrai. C'est impressionnant. Une œuvre qui te plaît en photo, en général tu es déçu. Tu ne sens pas la vibration, tu ne vois pas le grain, l'imperfection. Et parfois, le contraste « perfection imperfection » ça fait justement que c'est déséquilibré et que ça fait

cucul.

Enfin bref, un triomphe avec cette exposition, un triomphe ! Alors les galeristes de Barcelone me disaient « ouais mais t'es gonflé ». Je leur disais « mais écoute, il faut oser ». Moi j'ai pas fait l'uni, donc j'invente, je décide. Les œuvres elles permettent ça. C'est pas compliqué. Une vraie œuvre trouve sa place.

D'ailleurs, après, d'autres artistes m'ont payé pour que j'aille monter leurs expositions. Alors j'ai été plusieurs fois à Madrid pour monter des expositions d'autres artistes. Ils m'ont dit « c'est toi qui la montes ». Parce que les autres galeristes, c'était de ces galeristes débiles qui n'osent pas, des faux galeristes sans vision, incités à faire dans le standard. Simplement les gens – si tu veux nous on a un sens de l'esthétique, en tout cas moi – moi je vois que ça gagne. Et les œuvres y gagnent.

Il y a des gens si tu veux, si on leur foutait une vieille caisse en bois au milieu de leur entrée sous les boîtes aux lettres, elle pourrait rester là une année, elle ne dérangerait pas visuellement. On ne la voit pas. Ou on la voit, mais on ne la regarde pas. Elle est dans son environnement cohérent. Par contre, la même caisse dans le salon de Ortiz, ah ben, parce que tu peux être sûr que t'auras encore un bout de marbre qui a trois mille cinq cents ans vaguement sculpté, qui traîne dessus, et puis tu te dis « putain, j'aurais pas osé et pas pensé faire un truc aussi bien (rires) »

Mais moi j'ai eu beaucoup de chance, entre guillemets, d'avoir une galerie internationale, je veux dire le look de la galerie, l'emplacement international. Avec des budgets de galerie de bled de dix habitants ! Donc quand t'as pas de pognon tu dois avoir des idées, et bien meilleures que les autres, autrement tu ne t'en sors pas. Tu n'imagines même pas. Nous on était des pauvres, on

était des misérables, par rapport aux autres galeries, qui mettent dix mille balles, ils s'en foutent, je te dis ils prennent un mec de muséographie, ils ont déjà vendu plus ou moins à leur club d'acheteurs et tout. Mais moi, en arrivant les mains dans les poches, j'ai quand même réussi à avoir des collectionneurs qui, à chaque exposition que j'ai faite, sont venus nous acheter des tableaux. À chaque exposition.

130.2 carats

Quand j'étais à la Galerie Carmen Tatché, on a eu à la vente un diamant de 130.2 carats. C'était une fraise. Et j'ai fait à l'époque des photos de deux de mes animaux qui tiennent cette fraise entre leurs mains. Sur une immense étagère longue, de la galerie. Le type me dit « oui, oui, prenez seulement » et il me l'a mis dans la main. C'est gros !

Je téléphone à Poget, ici à Neuchâtel. Un artisan bijoutier, créateur de bijoux, très talentueux qui avait une petite boutique vers le Café du Cerf. Il montait des diamants. Comme j'avais aucune idée, je lui dis « tu cherches pas un diamant ? » Quand je lui dis le truc il me dit « mais argl c'est un machin... le plus gros que j'ai vu c'était trente carats et ça valait déjà quelques dizaines de milliers de francs ! » Il m'a dit, légèrement estomaqué, « c'est hors de prix », « ça n'a pas de prix ». Tu peux leur donner un nom tellement c'est gros¹⁵. Un machin « taille brillant », avec sa carte d'identité, fiché et garanti par le GIA. Mais il était trop gros, ils

¹⁵ Exemple : *Le Toscan*, diamant de Charles le Téméraire pèse 139 ct.

n'en voulaient que 20 millions d'euros, mais là ça ne pouvait pas nous intéresser. Des Hollandais ou des Belges des Flandres, je ne sais plus. Ce diamant était du plus bel effet entre les pattes de mes animaux en fil de fer !

Avec ces diamants, tu entres dans un autre monde. Parce que les gens à l'époque qui étaient capables d'acheter comme ça il n'y en avait pas beaucoup. C'étaient des Arabes, avec lesquels j'avais des super contacts. Avec des Arabes et avec des Russes, par le mari de mon associée, qui lui ne vendait que des bâtiments exceptionnels à des gens exceptionnels.

La Skyline

D'ailleurs le mari de Carmen m'a acheté une œuvre, pour mettre dans son bureau – il a fait construire son bureau exprès pour mettre l'œuvre. Il a fait faire une corniche, sur tout le long de la façade de sa maison, et il a fait une corniche à l'intérieur, dans le bureau, que tu vois depuis dehors, avec une skyline de mes taquets en bois, je pense les plus gros devaient faire vingt centimètres de haut sur dix ou quinze de large et les plus petits c'étaient des trucs de cinq sur huit de haut. Peints bâclés, à la peinture dorée, des bouts de papier de cigarette doré, collés dessus aussi n'importe comment, un truc qui faisait dans les huit mètres de long, déplié.

Donc j'ai appelé cette œuvre, ou plutôt ce genre d'œuvre, une Skyline, une ligne de gratte-ciel. Je l'ai posée comme ça m'est venu le premier truc. Alors là aussi, mon associée sautait de joie que son mari m'achète une œuvre. Moi aussi j'étais heureux, je l'ai

vendue trois mille euros. À l'époque, trois mille euros c'était cinq mille francs suisses. Ce n'était pas cet euro de merde qu'il y a maintenant. Quand tu disais trois mille euros ça faisait déjà « gloups » ! Avec ça tu tires un moment. Enfin bref, un truc génial.

Et il a vendu son affaire et lui et Carmen sont partis et ils travaillent maintenant au Brésil. Il vend des îles tout autour du Brésil !

J'ai vu la dernière fois en passant que l'œuvre n'avait pas bougé du bureau. Alors j'ai été dire au type que c'est moi qui l'avait faite et tout. Il me dit « mais c'est extraordinaire ce truc ». Il m'a dit « mais quand j'ai les idées dans le vague et tout, je regarde depuis ma table de réunion, je passe des heures dans votre ville ».

2001 : Rencontre de Pilar et Pau

Trois jours après mon arrivée à Sant Feliu, je vais un matin, avec Luis Trullenque, me promener dans la rue, direction l'atelier. Parce qu'on traînait, il venait me chercher, on allait prendre un café, après on remontait à l'atelier. Et lui il ne travaillait pas. Il me regardait travailler, et on causait, on causait...

Bref, en chemin, sur les vingt-cinq mètres de route où les voitures circulaient, il fallait aller d'une ruelle jusqu'à mon appartement-atelier. Moi je marchais avec Luis, et on voit une nana qui descend en bagnole. Qui fait des grands signes à Luis et tout. Je lui dis « ah putain cette nana, comment tu as fait pour connaître une nana comme ça ? » C'était Pilar. Il me dit « ouais, c'est une copine, elle arrive de Colombie, elle est genre pauvre fille ». Bon, je pensais déjà que c'était une Colombienne, noire, sublime. Il ajoute « ouais, elle est critique, spécialiste d'histoire de l'art, et on mange souvent avec et tout ». J'avais flashé, et je lui parlais d'elle sans arrêt, et Pilar avait téléphoné le matin même à Luis pour savoir qui c'était le mec romantique avec sa chemise blanche, les cheveux au vent, qui était avec lui !

Et alors effectivement, c'est con, il a fallu un mois, c'est-à-dire jusqu'au jour où j'allais partir pour qu'elle me dise : « C'est quand même con que tu partes et tout ». Je lui dis « ouais, mais toi tu as un mari, et tout ». Parce qu'on l'avait vu une fois ou deux, je l'avais trouvée géniale, belle, et tout. Mais elle ne pouvait pas rester longtemps le soir, parce qu'elle devait aller faire à manger pour un certain Pau, et je croyais que c'était son mari. Personne n'avait pris la peine de me dire que c'était un petit truc de cinquante cen-

timètres, rasé parce qu'il y avait eu des poux à la garderie...

Elle me dit « mais non, non, Pau c'est pas mon mari, Pau c'est mon fils ! » Elle me raconte son histoire. « Moi je suis revenue de Colombie. Quand j'étudiais ici à Barcelone, je suis tombée amoureuse d'un Colombien, un mec qui faisait son doctorat en histoire de l'art, un artiste et tout, on a fait un gamin et on est allé vivre en Colombie. Mais il avait déjà deux femmes, et ça je ne le savais pas. Il était déjà marié deux fois, il avait plusieurs gamins ». Enfin bref. Sauf que le « docteur », qui était délicieux en Espagne et tout, à peine arrivé là-bas c'était devenu le macho inculte dans toute son ampleur.

Donc, comme Pilar on ne la fait pas chier, quand elle dit « prao », ça veut dire « ça suffit » en catalan ... Elle a embarqué Pau sous le bras, depuis la Colombie avec ses grosses valises, petit avion jusqu'à un gros avion, jusqu'à Londres et de Londres en Espagne... Une expédition. Avec toutes ses valises, le gamin sous le bras, qui piaille encore, qui tête... enfin bref. Elle me dit « non, non, Pau c'est mon fils ». Bon, ça je veux dire : « Ah bon ! » Elle me dit une deuxième fois : « c'est quand même dommage que tu partes et tout ».

J'allais repartir à Valence. Je repartais vers d'autres aventures, parce que j'avais fait le tour. Je pouvais toujours continuer avec la galerie Tatché, comme associé. Dès qu'il y avait quelque chose de sérieux, c'est moi qui les prenais en main. Mais je pouvais très bien aller ailleurs. J'avais connu une nana qui était docteure en cristallographie, qui avait inventé un système qui rebouche les dents. Elle était sur ce truc quand je l'ai connue. Elle faisait pousser des cristaux et je l'ai aidée à les exposer et tout. Des machins de toutes les couleurs, elle faisait des pschittpschitt avec un diffu-

seur en plastique et ça mettait des mois à pousser. Mais ces trucs, tant que tu leur donnes du nutriment, ça pousse. Cette nana, elle a aussi eu l'idée de faire repousser des os, donc de donner juste le nutriment qu'il fallait à l'os pour qu'il repousse *in situ*. Elle a vendu son truc, et maintenant une marque sur deux utilise ce système, et cela te bouche les dents. Ça te refait ton propre cristal. Tu lui donnes ce qu'il lui faut enfin bref. Au début, elle avait de la peine parce que l'industrie dentaire a pensé que tout le monde ferait ça, mais maintenant les Sensodyne et Repair sont basés sur sa technologie. D'ailleurs je ne sais pas pourquoi elle n'a pas eu même le Prix Nobel pour un truc comme ça. Mais un truc.

Elle était plus âgée que moi cette nana, mais bon, ça fait rien. Si tu veux on ne s'aimait pas, c'était purement pour s'occuper, et tant pour elle que pour moi c'était la même chose. Donc on était content, c'était super, je l'ai aidée à monter une ou deux expos, c'était très sympa. Donc j'allais repartir à Valence, passer un moment là-bas. On verrait bien ce qui sort, parce que la vie continue et tout. Mais...

Donc ce fameux soir, je m'en souviens toujours, c'était le 8 août, on marchait dans la rue, et j'allais partir le lendemain. On sortait d'une bouffe, une bouffe spéciale pour fêter mon départ, chez notre encadreur et ami Joachim Perez. On sortait, trois heures du matin, elle était habillée d'un justaucorps bleu moulant avec une jupe. Je la raccompagnais à sa voiture. C'était direction mon atelier. Je dis à Pilar « Pourquoi ? » Elle me regardait dans les yeux en se frottant les mains. Je poursuis :

— Moi, il n'y a rien qui me retient ici, j'ai rien.

— Mais il y a moi !

Alors tu penses, argl, je n'en pouvais plus ! Tu penses cette

nana, superbe et tout. Dernièrement, elle s'est teint les cheveux. Elle a fait ce truc parce qu'elle avait des cheveux gris, deux trois cheveux blancs, et des cheveux argentés. C'est un truc, si tu veux le faire, tu ne peux pas le faire. Alors qu'elle a toujours eu une espèce de classe naturelle, d'élégance.

Mais là, elle était hyper complexée. Elle revenait de Colombie, pour elle sa vie c'était un échec total. Elle était trop brillante, donc elle a fait son super livre, à vingt-quatre ans, sur Cuixart¹⁶. Les références locales l'ont punie. Pendant dix ou quinze ans, ils ne lui ont rien donné. Parce que ça a fait chier tellement ces critiques qui étaient là depuis toujours, qu'une gamine foute le pied, aussi gros, dans la porte ! Pendant quinze ans, personne ne la voulait. Elle devait donner des cours particuliers à une nana qui venait à la maison, pour avoir du travail. Alors moi, j'ai aussi donné des cours à cette nana, de français. Je lui ai fait sa poésie de Noël et elle a gagné le concours de toute la Catalogne des poésies de Noël (rires). Et je lui ai fait ça en trente secondes ! Pendant le cours de français, elle me dit « ouais, tu pourrais me faire une poésie ? » Et je lui ai fait un truc où les premières lettres des phrases faisaient Jésus Christ. Un acrostiche, un truc con, éculé et tout. Et en cinq minutes. Je me suis dit je lui fais un truc en cinq minutes, pour son collègue, rien de bien important. Elle gagne le concours des poésies de Noël. Elle avait oublié de dire que c'est moi qui l'avais fait ! Enfin bref. On s'en fout. Mais moi, j'étais trop content. Parce que ça avait du cachet, la mère de cette nana nous adorait. Parce qu'avec deux professeurs, Pilar qui s'occupait

¹⁶ Modest Cuixart i Tàpies (Barcelone, 1925 – Palamós, 2007) est un peintre espagnol. Le livre *Cuixart – Rostres y figures* par Pilar Giró est paru en 1996.

des branches principales et moi qui donnais deux trois petits trucs du français, la nana elle brillait à l'école. Cette famille, elle n'en pouvait plus. Et donc, on gagnait rien, c'était la misère. J'avais eu cette commission de la vente du Sorolla, mais quand tu as eu juste un capital une fois, avec la vie horriblement chère entre bouffer, se loger et tout, ça ne dure pas.

Et donc, ok, je reste. Et je tombe sur Pau, elle me présente Pau deux trois jours après, un petit gaillard d'un peu plus d'un an. On allait l'amener au jardin d'enfants, et puis après l'avoir déposé, on allait déjeuner au bord de la mer, tout et tout, on le retrouvait à midi, et l'après-midi on était avec lui. Alors on allait à la plage, parce que quand t'es à côté de la plage, tu vas à la plage. Alors je me souviendrai toujours le premier jour de plage. Alors bien sûr c'est moi qui faisais l'aide de camp. Alors j'avais un bateau gonflable, j'avais un panier, des trucs, tu vois ce qu'il faut pour quand tu vas avec un gamin à la plage. Alors on lui prenait son petit bateau, qu'on remplissait d'eau, moi surtout, et puis comme ça il barbotait à côté de nous, dans son bateau, avec un grand chapeau, pendant que nous on roupillait sur le truc.

Alors le premier jour, il jetait du sable sur mon linge parce que ça l'énervait que je sois aussi à côté de sa maman. Et puis, le deuxième jour, parce qu'on allait se promener et tout, là, parce qu'il voyait que c'est moi qui portais ses affaires et tout et tout, il a commencé à être sympa, et là à ce moment-là, la galeriste – je dormais souvent à la galerie Tatché, j'aimais bien parce que je m'étais fait un petit atelier derrière, je pouvais travailler jusqu'à trois quatre heures du matin et Pilar venait me prendre le matin – m'a dit « non, non, écoute, il faudra prendre une pension ». Donc elle m'avait installé dans une pension, elle m'a dit « parce que le

propriétaire va gueuler, les gens sont tellement cons que si tu dors ici tous les jours, ils vont nous faire chier, ils vont nous emmerder, parce qu'ils ne comprennent pas ». Donc elle m'installe dans une pension, et tous les matins, Pau et Pilar venaient me chercher à ma pension, en voiture, et on allait faire des trucs, on allait se promener, on amenait Pau par-ci, Pau par-là.

Après on a trouvé un appartement, à Calonge, par un de ses associés, donc on habitait dans le bled d'à côté. Parce que Pilar habitait chez sa mère et c'était compliqué. Moi, un Suisse, alors que ses voisins la voyaient mariée déjà avec un Catalan et tout et tout. Un Suisse, qui arrive les mains dans les poches, qui parle bizarre, pas catholique, si je puis dire, alors tu vois, j'avais tout pour moi. Tout pour moi, qui venait en plus leur prendre leur fille et leur petit-fils ! Parce que depuis que j'ai été là, c'était, dès qu'il me voyait de loin, ses deux petits bras en l'air, les grands sourires, bon. Et je l'amenaï à gauche à droite, on prend des habitudes de couple, je n'avais même plus besoin de Pilar pour amener ou reprendre Pau. Et chaque fois qu'on était à la plage, moi je poussais Pilar, je lui disais « écoute, je ne comprends pas que quelqu'un comme toi, que personne n'ait remarqué ton potentiel ».

On sait bien que les gens sont méchants et cons et tout. On lui a proposé un remplacement de deux mois dans un collège. Je lui ai dit « écoute, si dans ce collège, ils ont un brin d'intelligence, ils vont te prendre. Je veux dire autrement tu oublies. Avec une capacité et le niveau d'étude que tu as, ce serait du gâchis ». Alors elle, elle s'était toujours minimisée. Elle n'était jamais sûre d'y arriver. J'ai dû la pousser. Je lui ai dit « mais fous-y bordel. Mais tu vau cent fois mieux que tous les profs du collège ensemble, et puis on leur met encore une tourte ! »

Alors ils l'ont prise comme remplaçante. Et ils ne lui ont rien dit à la fin du remplacement. On passe tout l'été, on ne savait pas si elle allait être réengagée, reprise et tout, ils n'ont rien dit. Deux jours avant la rentrée, le directeur lui téléphone. Il lui dit « pourquoi tu n'es pas venue à notre séance machin ? » Elle répond « mais on ne m'a rien dit ». L'autre « non, non, tu étais engagée ». Bon, bref, elle a été engagée. Une année ou deux après elle était prof de classe, et une année après elle était directrice du collège. Et tout ça dans la désorganisation, parce que c'est plusieurs écoles.

Nommée prof de religion, mais en plus elle s'occupait de tout. Elle a donné un coup de jeune au collège, il y a des trucs digitaux partout. Des Russes, parents d'élèves, ont payé du matériel comme ça, je veux dire, elle a négocié mais un truc habile. Alors maintenant ça a changé d'évêque, puisque c'est l'évêque qui commande, donc elle s'est fait virer de sa place de directrice, parce que bien sûr elle vivait dans le péché. Alors tu te rends compte, ils ont foutu une *gnogno* à la place. Alors elle dit « moi je m'en fous, maintenant je gagne la même chose avec moins de responsabilités ». De toute façon, elle ne gagnait pas beaucoup.

Alors la *gnogno* elle fait ses deux heures de classe comme une conne, et elle dit « maintenant vous vous débrouillez avec Los Moros (les classes d'enfants issus de l'immigration, généralement arabes) ». Je lui ai dit « tu peux faire ce que tu veux. Si tu veux le faire, tu fais ce que tu veux ». Alors elle a commencé à prendre confiance, elle n'osait pas et tout, et j'ai toujours essayé de la pousser. Par exemple, c'est moi qui, un jour, à la plage, ai dit « mais enlève-lui ce lange, il va comprendre tout seul à se retenir ». Je lui ai fait acheter une voiture d'occasion à une de ses co-

pines, ce qui ne se faisait pas pour des questions d'image – on n'allait pas montrer qu'on ne pouvait pas acheter une bagnole neuve – elle l'a encore maintenant, un cabriolet, elle a triomphé avec cette bagnole.

Alors une fois, j'avais empilé tous les livres et les revues que j'avais trouvés dans la bibliothèque dans lesquels elle était citée. Une pile de quatre-vingts centimètres de haut. Je lui ai dit « non mais tu as vu, de là à là, dans tous ces trucs, il y a ton nom ! C'est toi qui as écrit l'article, ou le bouquin ! Maintenant il ne faut pas te complexer de ces imbéciles qui ont écrit deux notes de presse dans le journal local, entre le marché aux saucissons et je ne sais quoi ! Je veux dire, maintenant c'est toi qui tiens le bon bout ». Et depuis ça a changé. Ça a complètement changé. Avant, elle n'osait pas, je te dis.

Alors maintenant, elle est directrice du musée Thyssen à Sant Feliu, c'est elle qui coordonne, choisit les tableaux, elle écrit, elle est critique d'art internationale, elle écrit encore des petits trucs par-ci, par-là. Mais même comme ça, elle ne se rend encore pas compte de son niveau. Alors, entre autres trucs, elle essaie de faire de la politique. Mais comme elle est trop brillante, elle s'est fait massacrer par son parti ! Parce que la première fois qu'elle se présente, elle est arrivée deuxième, juste derrière le maire. La première fois, jamais fait de politique, jamais affiliée à un parti ni quoi que ce soit. Ça a fait chier tout le monde, ça a emmerdé tout le monde. Tu sais que c'est son parti qui l'a massacrée ? Ils avaient trop peur que la prochaine fois, si c'est elle qui passe, qu'elle parte du parti, qu'elle fasse sa carrière ailleurs, alors qu'elle ne l'aurait pas fait.

Là, elle a perdu quatre ans, où elle est devenue sèche, elle a

dû aller s'expliquer au tribunal, des trucs mais... des saloperies, des fausses présomptions de corruption. Mais rien, il n'y avait rien. Parce que ce n'est pas le genre de la maison. Mais, comme tout le monde le fait, ils se sont dit « on attaque là ». Parce que de toute façon, comme personne n'est parfait, ils lui ont fait peur, ils l'ont fait chier, ils l'ont fait pleurer, ils l'ont dégoûtée. Elle a perdu du poids, elle est devenue sèche. Elle m'a dit « mais tu ne le sais même pas, je ne dormais plus ». Enfin bref.

Avec Pau

Alors là, je te disais, on nous a prêté un appartement à Calonge, un truc super qui était au dixième étage de la tour la plus haute du machin. Donc j'allais, on était tout en haut, un appartement et la terrasse qui était plus grande que l'appartement. Donc je voyais à peu près presque jusqu'à la mer. Calonge c'est un peu à l'intérieur des terres.

Et puis bon, alors là, un soir, j'étais allé chercher Pau, on rentre à la maison que les deux, il était assis dans son petit siège, je le voyais dans le rétroviseur, et je conduisais. Et puis, dans un contour, ce gamin m'appelle papa. Il voulait voir. Il voulait... Je voyais bien qu'il regardait ma réaction dans le rétroviseur. Tu sais que ça fait quelque chose. Quand un gamin t'appelle papa, un petit, personne ne lui avait dit. Non, non, il a décidé, à ce moment-là, que j'étais son père. Alors je lui ai dit « qu'est-ce que tu veux chouchou » ou quelque chose comme ça. Je ne sais plus comment je lui ai dit. Depuis, c'est à cet instant qu'il a décidé que j'étais son père. C'est dingue ! C'est dingue. Mais je te dis, c'est un

des plus beaux moments. Quand je le lui raconte, il se fend la gueule, il se marre tout le temps. C'est un des plus beaux moments quand quelqu'un choisit que c'est toi qui vas être son père.

Parce que moi j'étais un spécial, aussi. Je lui avais pris sa mère, j'avais complètement changé sa vie où tout était organisé, il y avait la grand-mère, qui lui faisait guiliguili. Non, non, alors complètement changé. Alors, avec lui, on a eu une complicité... Moi chaque fois qu'on allait se promener, j'avais toujours des bonbons, des sugus, des trucs dans la poche, que hop je jetais vite sous une pierre, ou je cachais dans l'herbe. Et c'était « los elfos », les elfes, qui sans arrêt lui amenaient des trucs. Il y avait toujours une sucette qui traînait dans un coin que les elfes avaient justement oubliée par ci, chaque fois qu'on allait dans la forêt, même dans des coins où on n'était jamais allé.

Dès qu'il avait la tête tournée, j'arrivais à cacher ou un *playmobil*, ou un sugus ou n'importe quoi, c'était magique. Il y avait les elfes partout, c'était magique, c'était génial. À tel point que, des années après, la mère d'un de ses copains disait à Pilar : « Écoute mon fils se plaint sans arrêt que lui il est gentil aussi, mais que les elfes ne viennent jamais, alors que Pau, il tourne la tête, il y a un sugus sous un caillou ! » Il devenait franc fou l'autre gamin. Parce qu'il se disait « c'est pas juste, on est sage, on est gentil, et on n'a rien ! » Et puis Pau, c'était magique. Tout était magique. Il y avait une feuille, tiens il y avait un sugus sous la feuille. Ou un œuf Kinder ou des trucs. C'était magnifique. On s'est amusé avec ça et puis alors, ce que je faisais, des fois je reprenais les mêmes sugus, parce qu'il n'avait pas le temps de tout bouffer, et je les remettais un bout plus loin. On s'amusait comme ça. C'était absolument extraordinaire.

Là aussi, personne n'a compris notre relation avec Pau. Parce que c'est pas normal pour les gens. Tu sais, tu as toujours un ... mais c'était tellement fusionnel, notre truc, à tel point que les gens me disaient « on voit bien que c'est ton fils ! Il a ta bouche, il a tes yeux et tout, on voit bien que c'est ton fils ». Je leur dis « mais vous êtes vraiment observateur ! » Non, mais c'est vrai. Et puis alors il mettait toujours des petites chemises, parce que j'avais toujours des chemises et tout, alors il lui fallait aussi ses petites chemises ! Alors maintenant, les chemises, tu penses ! C'était délicieux. J'ai eu des moments délicieux.

La galerie, terrain de jeu de Pau

La galerie, c'était le terrain de jeu de Pau. Il avait quatre ans. Ils commencent l'école très tôt là-bas. Tous les jours, son collègue était à cent cinquante mètres à vol d'oiseau de la galerie, c'est moi qui l'aménais le matin, et qui allais le rechercher. On allait ensuite jusqu'à la galerie, et pour lui c'était un terrain de jeu. Sous mon bureau, qui était surélevé, j'avais dessous une place d'un mètre vingt. Et là c'était rempli de catalogues et tout. Et on avait un piano à queue, qu'on sortait pour les grandes occasions. Alors le piano à queue était sous le bureau, sous les trucs, et Pau, qui était minuscule, allait s'enfiler là-dessous et allait jouer du piano. Et tout l'après-midi jusqu'à ce qu'on aille manger.

Alors il jouait n'importe quoi. Et je m'étais fait un petit coin atelier, derrière, quand il en avait marre de jouer du piano, il allait derrière. Mais, si tu veux, il ne savait pas le piano, il ne savait pas les notes. Mais tu sais que c'est insupportable quand quelqu'un

tape sur un piano, du n'importe quoi toute la journée. Et bien, lui il ne tapait pas, c'était presque de la musique. C'était quasi du Satie. Brouloulou, brouloulou, et des trucs, à tel point que le propriétaire, qui habitait au-dessus, me dit « mais vous donnez des cours de piano, maintenant ? » Je lui dis « non, je ne comprends pas. Ah non, c'est Pau qui joue du matin au soir ! » Tu sais que ça ne nous dérangeait pas, tellement c'était harmonieux ce qu'il jouait. Bon, ce n'était pas tout d'un coup du Mozart ou des trucs, mais ce n'était pas du machin insupportable. Quand un gamin tape sur un piano, ou sur un instrument dont il ne connaît rien, c'est insupportable. À quatre ans, non mais... Là il faisait aussi des tours avec ma patinette électrique dans la galerie.

La patinette électrique

Un jour, un copain va boire un café dans un bistrot et on lui dit « écoute, il faut garder ton ticket, parce qu'on fait une tombola, et il y a une de ces patinettes électriques à gagner ». C'est un truc avec un long manche, une espèce de petit phare et un siège de vélo, là, perdu sur une planche. Mais une gueule, enfin bref. Bon il va prendre son café, il sort, on l'appelle dans la matinée on lui dit « bon ben viens chercher ton machin, c'est toi qui a le numéro tant, hein ? » « Ouais, ouais, ouais ». « Bon ben viens le chercher, c'est toi qui as gagné. » « Arrête de déconner, qu'est-ce que tu veux que j'en foute et tout ».

Et j'étais avec, je lui dis « ben va chercher ce machin ! » On va le chercher, il dit « mais c'est ridicule, qu'est-ce que tu veux que je me promène avec ça ? » Je lui dis « je peux l'essayer ? » Tac

je l'essaie, je lui dis « mais génial, écoute, moi je te le prends ce machin, il n'y a pas de problème, c'est exactement ce qu'il me faut ! » Moi, broum ! Et depuis, j'étais mobile en ville, je me promenais partout, j'allais dans les magasins avec mon machin électrique. Et j'allais pour son bonheur chercher Pau à la sortie de l'école. Et c'est lui qui conduisait, entre mes jambes, debout, il arrivait la tête juste au sommet du guidon. C'était trop génial ! Bzzzzzt, on descendait du collège, on faisait deux cents mètres, on coupait par les petits chemins c'était plus court que par la route, c'était tactac, hop à la galerie. Et après il faisait le con dans la galerie avec ce vélo. Qui ne faisait pas de bruit alors ça énervait pas. Le truc idéal. Il tournait entre les fauteuils, il rentrait dans les fauteuils, c'était génial.

Et puis, quelqu'un m'a foutu loin le chargeur. Il y avait une femme de ménage qui a fait de l'ordre, une fois, parce que dans une armoire dans la galerie on avait cinquante chargeurs, je ne sais pas ce qu'il lui a pris, elle a fait de l'ordre, elle a viré tous les chargeurs. Ce qui fait que j'avais plus de chargeur pour mon vélo ! Alors sans chargeur c'est nettement moins drôle, parce qu'un vélo électrique qui ne marche pas, c'est nettement moins drôle. Enfin bref. La dernière fois, dix ans après je retourne à Sant Feliu, je l'ai vu, il est encore parké dans la cour chez Pilar, exactement à l'endroit où je l'avais laissé ! Il faudrait que je dise à Pau de le faire disparaître discrètement. Sinon pour finir on va me dire quelque chose ! Et, tu parles, les vieux du village s'en souviennent encore de ce con de Russe ! Parce qu'ils croyaient que j'étais Russe, comme je parlais bizarre le catalan et tout, ils se sont dit « machin, un blond, il doit être Russe ». Alors, en général les gens quand ils savaient pour finir que j'étais Suisse, ils étaient tout détendus !

Sant Feliu : la cabane

Et puis bon, à Sant Feliu, on faisait des soirées masquées avec toute l'équipe des artistes. On a fait des pique-niques dans des cabanes au bord de la mer, on mangeait des *calçotes*, une spécialité de là-bas. C'est des poireaux frais, blancs, tout petits, qu'ils mettent en bottes attachés dans du papier de journal mouillé, et ils les mettent au feu comme ça, directement sur la flamme. Et le machin cuit, plus ou moins, et tu ouvres cette espèce de papillote, tu prends ces poireaux et tu les trempe dans une espèce de sauce au *romescu*, une épice de par là-bas. Et c'est absolument délicieux.

On allait à pied, on connaissait une cabane au bord de la mer, c'était LA cabane, trois pierres, la mer, dans une petite crique, un truc de pirates, qu'on connaissait seulement nous. Alors il y en a qui venaient en bateau, qui amenaient du matos en bateau. Gerardo avait un voilier, donc il venait avec son voilier, près du bord, et avec le youyou, une espèce de bateau pour gamin, on déchargeait le matériel, le pinard, tout ce qu'il nous fallait sur les cailloux. Et nous on arrivait à pied souvent, en traversant la jungle par un autre côté. On avait un coin où on se parquait et on traversait la jungle, on arrivait à cet endroit, où on a fait des fêtes absolument géniales. Quand j'en parle avec Pau, il s'en souvient encore, c'était des trucs magiques. Et il n'y avait personne.

C'est vraiment dommage, parce que notre équipe a perdu l'occasion de faire un truc qui dure. Après, chacun est parti de son côté et tout l'esprit même est complètement tombé. Et puis maintenant ils sont tous bistrotiers, à part Luis, ils sont tous ou

alcooliques ou bistrotiers (rires). En gros c'est ça, quoi. On s'était déjà un peu séparé intellectuellement sur place, parce qu'ils avaient plus ou moins un copain qui était bistrotier et poète. Mais alors le poète à l'eau tiède, la grosse merde, quoi. Et il avait une fois publié, il avait fait trois photocopies de deux phrases qu'il avait trouvées comme ça géniales, et si tu veux, c'était son curriculum de poète ! Et puis, ces imbéciles, alors que Pilar avait écrit deux ou trois livres de poésie, ils ne l'ont jamais considérée, même pas comme une écrivaine. Tu vois, ces imbéciles d'artistes égoïstes ne voyaient pas du tout. Donc là aussi moi ça m'énervait de devoir supporter cette espèce de poésie à l'eau tiède, alors qu'ils dénigraient le génie de Pilar qu'ils avaient sous les yeux, et qui leur avait à tous écrit des textes mais à tomber par terre ! Même si leurs peintures avaient été mauvaises, avec le texte qu'elle leur a fait, ça te donnait qu'une envie c'était de courir aller voir et puis d'acheter une œuvre. Mais non, non, c'était ce poète de sandwich la référence ! Alors là aussi, ça m'insupportait.

Les petites ambitions, c'est quand même triste. Que des petits égos arrivent à démonter des trucs... Alors le seul avec qui j'ai encore des relations, c'est ce bon Luis Trullenque avec qui je ne désespère pas de recréer fissa, le plus vite possible. Et puis on va recommencer une aventure. Parce qu'on est jeune, on a encore quelque cinquante années à tirer, donc il faut pas se laisser abattre !

Expos et défense d'artistes

Et puis, j'y pensais plus, j'ai quand même fait quelques expositions en Espagne, que j'avais complètement oubliées. On a fait une exposition dans une des plus prestigieuses galeries de Barcelone, la Galerie Maragall, une galerie qui a cent ans, où j'ai fait une exposition avec mon copain Luis Trullenque. D'ailleurs j'ai retrouvé le carton d'invitation. J'avais complètement oublié. Alors que c'est une référence. Et puis on a exposé à Madrid, à Barcelone au Paseo Gracia avec les textes de Pilar. Et là j'ai le dépliant de l'exposition. Là aussi ces salopards ils nous avaient massacré les photos pour la promotion du truc, et puis au dernier moment, on a complètement changé.

On a exposé à Gérone, au Palau de la Merce, un truc rien que pour nous. On avait fait une exposition magnifique dans ce palais, un palais où c'est salle d'exposition, bistrot, jardin, et un cloître. Le Palais de la Merce à Gérone, un truc impressionnant. Et moi j'avais, de mes œuvres, une en ligne, tu te souviens, des petits bonshommes dans des caisses, que j'ai vendue à un collectionneur du Locle après mon retour en Suisse.

L'expo d'après, c'était Xavier Escribà¹⁷. C'est le futur Joan Miró. Ce type je l'ai découvert et fais venir faire l'exposition chez nous. Ce type, c'est génial. On a fait une expo à Madrid avec deux autres artistes, on était quatre, avenue Rios Rosas, c'est les grandes avenues de Madrid. On était que nous, les Catalans, on était monté pour une exposition, c'était en hiver, et on a fait des no-

¹⁷ Xavier Escribà, artiste plasticien né à Paris en 1969, travaille à Barcelone. Prix Fénéon 2002.

ces... C'était grandiose.

Donc, pour cette expo à Madrid, il y avait Pilar, Trullenque et sa femme, et deux autres, Gerardo et Alex. Enfin bref. On avait chargé la bagnole, une Volvo qui appartenait à un de nos copains, une Volvo commerciale, elle était pleine. Donc lui roulait, et nous on suivait dans une espèce de camionnette où on était que nous et nos bagages. Donc on fait la montée à Madrid, on installe l'exposition, super. C'était notre groupe d'artistes sans nom parce qu'un d'entre nous trouvait mon idée de nom trop musicale. En redescendant, on était fatigué, on s'est arrêté à Peniscola, en hiver, dans un Parador national, un de ces hôtels avec des vieux sièges de l'époque de Franco. Ce machin, style castillan qu'on appelle, ces horribles meubles lourds, qui sentent encore le cigare, ces vieilles chambres... un machin dans une station balnéaire en plein hiver, et il n'y avait personne. C'était complètement fou. On s'était promené la nuit dans Peniscola, on s'était pelé le cul d'ailleurs. Il n'y avait pas un bistrot ouvert. Pour finir on était sorti et on avait trouvé un bistrot, le premier bled à côté. Épique. Le lendemain, on a eu de la peine à repartir et on est rentré tant bien que mal à Sant Feliu, où on a retrouvé le beau et tout. Tout allait bien !

Eulalia Ramón, son mari Carlos Saura et les néocolors

Alors ça c'était magnifique. Carlos Saura, un type très important en Espagne, cinéaste, metteur en scène, c'est lui qui a fait le

mythique *Carmen* »¹⁸. Mais c'est un type, il est plus connu du ciné-club que du grand public. Mais c'est un type, comment dire, c'est vraiment une des pointures du cinéma espagnol, mais on ne voit jamais ses films. Parce que c'est pas de la soupe. En général, c'est tragique et tout. Et il se trouve qu'il était marié (une liaison en fait) en son temps avec la fille Chaplin aussi. C'est un type qui avait les moyens intellectuels d'être avec les plus grands internationaux. Il ne restait pas coincé en Espagne. Toujours est-il qu'il s'est remarié avec une actrice plus jeune, Eulalia Ramón, une Espagnole qui a fait pas mal de films, qui est assez connue en Espagne, mais ailleurs on ne la connaît pas parce qu'on ne connaît pas les... ici quand on voit des films espagnols, même quand ils sont traduits, on ne sait pas, à part Victoria Abril, qui a fait beaucoup de films en français et qui est hyper connue, on ne connaît aucun acteur – peut-être Sergi López – aucun acteur espagnol alors qu'ils sont dans tous les films quasiment.

Enfin bref, cette fille, cette actrice, faisait un peu de photos pour s'occuper, faisait un tas de trucs pour s'occuper, comme tous les acteurs. Mais très sympa, un bon fond et tout. Et il se trouve que c'était une copine de mon associée Carmen Tatché. Une copine d'enfance, elles étaient à l'école ensemble. Sa mère avait une maison à Sant Feliu, et avec Carlos Saura, ils ont racheté la maison, et ils ont cette maison de vacances. Et ils y viennent en été. Donc on les voyait de temps en temps, on mangeait ensemble. Et une fois, elle voulait faire une exposition. Elle disait « ouais, moi je fais des photos. Faudrait que tu regardes ça ».

¹⁸ Carlos Saura Atarés, né en 1932, est un réalisateur et scénariste espagnol. Il a reçu de nombreuses distinctions internationales. *Carmen* est un film important de son œuvre, sorti en 1983.

J'étais allé voir ses photos. Il y avait deux trois photos pas mal et, je veux dire, une photo c'est une photo et quand tu n'es pas photographe... enfin bref. Si tu le fais avec amour, bien formaté et tout, tu arrives à trouver des choses intéressantes.

Alors elle me montre tout un tas de photos. Elle avait des photos de Cuba, elle avait des photos de New York, le truc classique, les immeubles, les enfilades de perspectives et tout. En grand format c'était pas mal. Ce n'était pas un chef-d'œuvre. Je trouvais qu'il manquait quelque chose. Je lui dis « écoute, à mon avis, il faudrait leur donner un coup de pied dans le cul. Il faudrait rehausser ce truc ». Si j'avais été électronique, je lui aurais fait vite ça à l'ordinateur. Comme je ne suis pas du tout ordinateur, et qu'elle avait des *néocolors*, je lui ai montré. Sur le coin d'une photo, j'ai tiré trois traits pour accentuer les arêtes d'une maison, et c'était tout simplement génial ! Ça n'avait plus rien à voir ! On a bien ri, et je lui ai dit « mais vas-y, c'est pas parce que je t'ai montré le truc que tu n'es pas légitime pour le faire. Tu le fais, tu as compris ». Elle : « Ouais, ouais ouais, c'est super ! »

Bon, alors elle m'envoie au marché pour fêter ça, parce qu'on était à Madrid, j'étais allé voir ses trucs à Madrid, dans son appartement, à la Barrio de Salamanca, c'est les super rues à l'ouest de la Castellana, qui sont les Champs-Élysées. À l'est c'est la vieille ville, Gran Vía et tout, et de l'autre côté c'est les beaux quartiers, Calle de Goya, Calle de Velázquez, et le parc du Retiro. Et elle, elle avait un petit appartement tout à fait sympa, à elle, là où elle habitait avec sa fille. Son mari habitait dans une autre maison. C'était assez compliqué. Ils vivaient ensemble et ils étaient de temps en temps une semaine dans une maison, après ils étaient à New York, après ils partaient encore ailleurs enfin bref. Je vais là-

bas, je lui montre le coup des néocolors et tout.

Elle était tellement contente, elle m'envoie chercher au marché des *pervebes* (pousse-pieds en français), c'est une espèce de fruit de mer, qui vit croché sur les rochers. C'est horrible. On dirait un doigt avec un ongle au bout. Un truc, c'est gros comme un doigt avec un ongle, ça coûte la peau du cul. Elle me dit « vas-y, t'en prends assez ! » Bon je savais pas, je prends une bourriche. Putain, il y en avait pour cent et quelques euros pour une espèce de tas de vieux doigts, crochus, avec un ongle au bout ! Enfin bref. Je retourne à l'appart', on s'est pris une bouteille de champagne, on a bouffé ces machins. Et pendant le temps que j'étais allé chercher ces trucs, elle a eu le temps de me trafiquer son exposition, ses photos, et de me faire un truc génial, où elle soulignait de toutes les couleurs. Donc j'avais juste allumé la mèche, et elle a tout compris en une heure. Moi, le temps d'aller au marché, chercher ces trucs, revenir, c'était fait. C'était fait et c'était génial.

Là on a sélectionné une série, où je lui ai dit « là il faut modifier, il y en a peut-être un peu trop, là on enlève, on rajoute... » Et on s'est demandé comment on va présenter ça, pour monter cette expo. Et moi j'avais vu, parce qu'elle était grande copine avec un studio photo, qu'il nous fallait des grands formats. Carmen avait trouvé un type qui payait les impressions, contre une œuvre. On lui avait vendu une histoire que c'était Eulalia Ramón, la *hostia internacional*... Mais c'était rien du tout, c'était sa première expo. Mais on a fait un machin comme si c'était... comme si elle arrivait de New York directement !

On va dans une boîte qui s'appelle Photosynthesis, à Madrid, qui est juste à côté des ateliers des broderies royales, dans les bords du centre si je puis dire. On arrive dans un atelier, mais un

truc génial, des machines immenses, où ils faisaient des impressions sur bâches, mais gigantesques. J'avais jamais vu une imprimante aussi grosse. Un machin monstrueux. Alors ils nous montrent deux trois trucs, et là je vois un machin publicitaire, une photo montée sur du méthacrylate, une surface transparente, mais elle était montée derrière. Donc tu avais un centimètre qui te faisait cadre et protection de la photo. Mais une gueule, mais un truc à tomber par terre. J'ai dit « c'est exactement ce qu'il nous faut ! C'est cher, ça ? » Oui, c'était quand même assez cher, mais une gueule pas possible. « Ok, envoyé c'est pesé. » Je peux te dire qu'on a fait une exposition, là, mais en une journée. Mais un truc, mais à tomber par terre. D'ailleurs, dans ma collection chez Pilar j'en ai un. J'ai pu choisir, j'ai pris un petit qui était transportable.

Et je lui ai dit « écoute, on s'amuse ! On peut faire des imprimés sur des trucs de douche ! » « Ouais, c'est génial ! » elle me dit. Alors les rideaux de douche, transparents, avec New York, des gens qui se promènent et tout, c'était génial. Ça nous coûtait rien cette putain de machin de douche. Alors elle en a fait, elle les a vendus à des boutiques exclusives, qui vendaient des trucs de décoration. Parce que là on aurait pu faire des milliers de trucs ! D'ailleurs certainement que les Chinois maintenant le font et on voit dans toutes les douches New York en transparent ! Non mais sans déconner ! Mais on avait vu ce machin, c'était trop génial ! Le rideau de douche transparent avec une œuvre, c'était génial ! Bon, bien sûr, tu vois à travers, ça on s'en fout, mais c'était génial. Cette exposition d'Eulalia était géniale. Une exposition, un catalogue, un truc super, on a un succès fou et tout.

Après, son mari Carlos Saura, qui était jaloux, parce que lui il fait l'artiste complet, donc cinéaste, peintre, mais il n'est pas

vraiment bon comme peintre. Par contre, lui ce qu'il fait, il dessine énormément ; il fait les story-boards. Tu sais ce que c'est le story-board d'un film, c'est une espèce de bande dessinée qu'il se fait lui, avec les instants qu'il a marqués pour la prise de vue, le montage de son film et tout. Et alors, quand tu fais des films mythiques et tout comme *Carmen*, avec justement la fille Chaplin qui joue dedans (tu l'as sûrement vu ce *Carmen*). Dans les années quatre-vingts, le fameux *Carmen* de Saura, c'est l'histoire moderne d'une danseuse, mais la même chose, le même drame, c'est comme Roméo et Juliette, tu peux le faire à toutes les sauces, à tel point que j'étais allé le voir en japonais. Je t'avais raconté ? Enfin bref, les story-boards c'est intéressant. Alors comme il ne savait pas que faire, j'ai dit « le seul truc que je vois de bien, ça serait ces story-boards ». « Ouais, ah quelle bonne idée ! » Alors tout à coup, pour les autres c'était « ouais, j'ai eu une idée... » Il reprend le truc à son compte ! Mais c'est des chiens, les gens ! J'ai toujours dit, tu leur donnes une idée, à laquelle ils n'avaient absolument pas pensé, ils triomphent, tout d'un coup, ils occultent complètement que c'est toi qui leur avais donné l'idée ! Je m'en fous, parce que j'ai jamais voulu casser la bête. Enfin bref.

Donc Carlos voulait aussi son exposition. On en était resté sur ses story-boards, qu'il prépare. Mais il voulait mettre les story-boards d'un seul film. J'ai dit « mais ça n'a pas de sens, parce que le thème, le but d'une présentation artistique ce n'est pas un hommage au film, c'est une œuvre à part entière. Faut juste que tu prennes n'importe quel truc, de différents films, et voilà ». C'est ça, on sort la pièce du contexte, on ne fait pas un hommage au film, parce que si tel est le cas, il faut référencer, et ça n'a aucun intérêt. Non, non, ici ce n'est pas la cinémathèque. C'est une

exposition de cinémathèque si tu t'amuses à ça, c'est vrai et ça serait marrant, mais c'est une autre histoire. Bon, j'ai eu de la peine déjà à lui faire admettre de faire une exposition à peu près normale.

Alors Saura prépare des planches, et comme il trouvait qu'elles manquaient de jus, est-ce que je ne vois pas tout d'un coup qu'il fait exactement la même chose que sa femme ! Alors qu'on avait tout entendu quand on a fait l'expo d'Eulalia ! À titre privé, on a tout entendu ! Des critiques à gauche, des louanges à droite... Toujours est-il que le type était jaloux de voir que sa femme... je ne sais pas, je pense qu'il n'avait jamais considéré qu'elle avait quand même un certain talent. Et il pensait que c'était lui la bête, alors que ses trucs, ça restait petit à côté de ceux de sa femme, je peux te dire.

Bref, toujours est-il que, par hasard, même technique que sa femme, hop, directement sur la matrice, tu retravailles et hop tu refais une saisie du dernier jet... Non mais t'hallucines. T'hallucines, pas gênés les gens ! Absolument pas gênés ! Bon, on a fait l'exposition, et comme il est venu après sa femme, plusieurs mois après, tout le monde a vu qu'il avait dû copier sa femme pour donner du jus à son truc. Alors là il a passé pour un couillon. Qu'il était, parce que tu n'as pas besoin de croire que tu es le seul à avoir du talent, et être le seul à pouvoir faire de l'art. Là, c'était un brin pathétique.

Je me souviens, il y avait du beau monde. C'était magnifique ces vernissages. C'était mythique. C'était les grandes expositions de Sant Feliu.

L'inconnu Evarist Vallès, ami de Dali – traduction du livre de Pilar Giró

Vallès¹⁹, un fils de notaire, grand copain de Dali, ancien patron de la Fondation Dali, il a toute une aile du musée Dali à Figueras. Alors lui il faisait aussi des trucs un peu surréalistes, des grands paysages nettement moins beaux que Dali, il faut quand même bien le dire. Encore qu'il a fait deux trois dessins qui sont pas mal du tout, des choses assez intéressantes.

Mais c'est un mec qui a un truc. Il a une salle entière, tout un couloir dans ce musée, et personne ne le connaît. Toi t'avais jamais entendu parler de ce type. Pourtant, si t'es allé à Figueras, t'es passé à côté, dans un couloir où il n'y avait que de ses œuvres, et tu y as rien vu. Tu vois ce que je veux dire quoi. Le mec était sympa, le mec il était un peu faux, mais c'était pas Dali numéro deux !

J'ai une de ses œuvres, parce que c'est moi qui ai fait la traduction du livre. Ils ont fait un livre de son œuvre. La galerie pour laquelle je travaillais a récupéré toute l'œuvre de Vallès. Donc on a fait des expositions, parce qu'il s'est trouvé un moment où son œuvre était entassée dans la maison de sa dernière veuve. Il y en avait mais des centaines et des centaines. Des immenses tableaux, des immenses trucs qui étaient en train tous de pourrir les uns dans les autres, de s'enfoncer, c'était le moment. Donc on a tout récupéré, et conservé physiquement l'œuvre, dans un coin de la galerie. Parce qu'on avait un coin immense qu'on a conditionné

¹⁹ Evarist Vallès i Rovira (12 juillet 1923 à Pierola (Barcelone) - 23 février 1999 à Figueras) est un peintre catalan.

pour garder tous ces tableaux dans des conditions pour qu'ils ne pourrissent pas. Et Pilar a fait la *catalogation* de tout le machin, et elle a fait une biographie, mais qu'ils n'ont jamais publiée parce qu'ils avaient plus de fric. Parce qu'ils ont pas vendu autant qu'ils voulaient, ils avaient plus de fric donc ils l'ont pas fait. Mais tout le travail est fait, alors il y a plus qu'à publier, si tu veux, tout le catalogue, l'historique et tout, machin.

Alors moi je le connais par cœur aussi, parce que c'est moi qui ai fait la traduction. Alors comme sa veuve était Belge, elle avait fait un premier texte, une traduction. Mais c'était du petit nègre ! C'était une Belge, ça faisait quarante ans qu'elle avait plus parlé français. Mais un truc ! Mais j'ai dit « mais je comprends rien ! » (en tant que francophone, ça te donne une idée). Alors j'ai repris la version espagnole, et j'ai traduit de la version espagnole au français. Un livre que je devrais retrouver quelque part ici, parce que je dois en avoir un exemplaire ou deux ici. Normalement on avait tout laissé les exemplaires en Espagne.

Alors c'est marqué « a traduit ». Moi quand je pense que j'ai fait la traduction d'un monstre livre d'art ! Alors je peux te dire je me suis fait chier !!! Alors pour finir, j'avais du monde et je dictais, parce que j'arrivais plus moi. Parce qu'après je corrigeais encore les fautes d'orthographe, parce que comme je pensais en espagnol, je rêvais en espagnol, il y avait des tournures tout d'un coup... Alors moi j'étais plus capable de l'écrire ! Je devenais complètement débile. Pour finir, je faisais des espèces de mélanges, des « catalanisations » de mots, de machins, enfin bref des trucs je ne me comprenais même plus moi-même ! Donc je dictais au fur à mesure et puis si ça me sonnait bizarre, zzzt, hop, je contrôlais tout de suite. Et puis on l'a fait ! Ça nous a pris deux

mois d'un été, je me souviens. Torride, torride. Mais ça a l'air de rien de traduire un bouquin, mais c'est pas évident, il faut traduire l'intention. C'est pas du mot à mot. Surtout les artistes ! Il y a rien de pire qu'un artiste qui essaie d'expliquer des trucs avec des escargots et tout. Et puis cet Évariste était un tordu un peu. Mais sympa, un tordu sympa mais pas facile à saisir. Un triomphe, bien entendu. Ça a été un triomphe.

Je me souviens, on avait sué, mais on avait quand même douillé pour ce truc. Et oui, c'est perdu, peine perdue, parce que le pauvre, ce pauvre est mort une deuxième voire une troisième, quatrième fois parce que sa veuve n'avait plus d'intérêt, les tableaux n'étaient plus assez chers, donc je sais pas comment ça a fini cette histoire. Mal, je le crains. Mal. Mais tu vois ce que je veux dire, c'est de ces trucs ça se dilate, alors t'as des doubles de certaines pièces, ça devient compliqué.

Et Pilar, qui ne s'est pas fait payer pour une partie. Tout se faisait au jour le jour, les deux ans où on a travaillé, elle était payée tous les mois, mais après pour le truc final elle a, enfin bref, elle n'a pas eu les droits d'auteur et puis ça n'a pas été fait. Enfin bref, elle a eu des tableaux en compensation, elle a pu choisir quelques œuvres qui sont des œuvres de musées de New York ! Là aussi on a pu choisir deux trois trucs, et moi j'avais pu récupérer une série de dessins, à la Modigliani, des corps de femmes, d'à peu près quatre-vingts sur soixante, toute une série de dessins qu'il avait faits d'un seul trait, et tout. Des trucs pas piqués des vers. Et là il en avait des centaines, qu'on avait fait encadrer. Et là on avait très très bien vendu ce truc.

Et le truc le plus marrant, est-ce que ne déboule pas, avec une bande de dandys dans notre galerie à Sant Feliù, le type qui

était le patron du Cerf à Neuchâtel, le chef cuistot, le cuisinier du Cerf qui avait été installé là par Francis von Büren, et qui était d'abord à la Bohème, et après au Cerf. Ils arrivent dans cette galerie et ils viennent nous acheter, avec de ses copains, dandys qui étaient bourrés de frics, un Vallès, un machin magnifique. Bon, tactac, l'affaire se fait, ils repartent, et moi je reviens en Suisse, je suis invité, le jour même où j'arrive, au mariage de Dimitri, le grand de chez Francis. Là-bas, est-ce que y'a pas ce type qui nous avait acheté un tableau ! Qui a profité de dire à toute l'assemblée le bien qu'il pensait de ma galerie, comment ils ont été reçus, qu'ils étaient encore impressionnés de ce truc... Tu penses, tout le monde « ohhh !, ahhh ! » C'était mais un truc inespéré. Un machin, voilà ça t'assied ! Surtout que c'est quelqu'un que je ne connaissais pas outre mesure, il n'avait pas de raison d'être gentil ou de me faire des fleurs, ou des compliments et tout !

Et j'arrivais au mariage, là, comme un peu les mains dans les poches, et tout d'un coup quelqu'un qui arrive invité par d'autres sources qui ne me connaissaient pas et tout, qui n'en pouvaient plus d'éloges sur notre galerie, comment on avait été reçus, et tout, et par des professionnels, etc. Enfin génial. Je me dis non mais si j'avais voulu un truc pareil, tu ne peux pas quoi. Tu te dis « c'est trop, non mais arrête, ils vont croire quoi là ? » C'était un truc tu penses, mon oncle et ma tante étaient aux anges. Ils étaient heureux.

L'après Galerie Tatché

Je suis parti de la galerie parce les nationalistes catalans ont eu

grâce à des alliances politiques un pouvoir phénoménal les dernières années où j'étais en Catalogne. Ils ont réussi à obliger tout le monde à changer toutes les enseignes, et tout mettre en catalan. J'ai arrêté pour cette raison d'une part, et d'autre part parce qu'on avait un troisième associé qui voulait gagner des sous, qui n'était pas du tout un galeriste, qui était un faux amateur d'art, un faux collectionneur. Il n'achetait que de la merde, lui. Mais il était content parce qu'il avait acheté moins cher, il avait réussi à ravaler les prix. Simplement tout ce qu'il avait c'était de la merde. S'il m'avait fait choisir dans sa collection une œuvre, comme ça, j'aurais été bien emmerdé pour choisir. Enfin bref ! Alors lui, il connaissait un type qui faisait de l'aquarelle, qui vendait très bien, et il voulait absolument faire une exposition. Généralement, il vendait tout. Je lui ai dit « si on fait une exposition d'aquarelle là-dedans, moi j'arrête. » Parce que c'est fini, tu n'as plus de galerie. La galerie n'existe plus si, après des artistes de pointe que personne ne connaissait, qui osaient critiquer, tu commences à foutre des aquarelles, tu oublies. Lui « ouais, ouais, gnagnagna, j'ai fait mes calculs, pas de problème ». J'ai dit « si vous le faites, moi je pars, je sors, je ne fais même pas partie de ce truc ». Ils l'ont fait, ils ont tout vendu, mais la galerie c'était fini. Parce que les collectionneurs, j'en ai revu un, n'y croyaient plus. Il m'a téléphoné « mais on m'a dit que tu n'étais plus à la galerie ? » J'ai dit « non, non, c'est fini » il m'a répondu « alors on n'a plus besoin d'y aller ».

Une galerie, c'est pas faire venir un artiste qui fait venir ses copains pour qu'ils achètent tout et dire ensuite « on a tout vendu ». Une galerie c'est fait pour mettre en avant des œuvres, si possible inédites, qui n'ont pas été montrées, et de les mettre à

disposition de ses clients, qui ont confiance en ses critères – parce que l’art, c’est quand même un truc, si tu n’as aucun critère, ou tu es milliardaire, tu peux t’acheter ce que tu veux, et tu t’en fous, et là il y a des collections extraordinaires qui se font, ou alors tu dois faire très attention et acheter des choses bon marché, d’artistes jeunes, quand ils commencent.

Et le boulot d’une galerie c’est de dire « regarde cet artiste, je te dis que c’est Miró, dans vingt ans. » C’est pour ça que je peux te dire que mon copain Escribà, dans vingt ans ça sera Miró. S’il y en a un qui reste... Dans dix ans tu mets un zéro de plus ! Ne nous cachons pas, les grands artistes, les artistes que l’histoire retient maintenant, n’ont pas eu de succès durant leur vie, à part Picasso ou Dali. Et Miró, à la fin de sa vie, parce qu’il a été pris par une immense galerie américaine, qui lui achetait au mètre carré. Il devait faire tant de mètres carrés par année, pour la Galerie Marlborough. La même galerie a pris Xavier Escribà, mon copain espagnol, dont je dis que c’est le Miró des prochaines années. C’est comme ça qu’on fait les grandes collections. En achetant des choses bon marché, qui te font plaisir, des choses que tu sens que tu as besoin ! Alors moi c’est mon critère. Quand je les veux, c’est que j’ose dire aux autres que je pense que c’est bon.

2009 : Retour en Suisse

Rencontre avec P.-Y. Gaston – Mon entrée dans la vente aux enchères

Quand je suis revenu d'Espagne – la deuxième ou la troisième fois je ne me souviens plus – j'avais pas grand-chose à faire. Mon copain Yvan Schlatter, décorateur, devait s'occuper d'un stand pour un marchand d'art, Pierre-Yves Gaston, pour la Brocante du Landeron qui se déroule au mois de septembre durant le week-end de la Fête des vendanges de Neuchâtel. Pierre-Yves Gaston, c'est un antiquaire, commissaire priseur et marchand d'art, on va dire « d'envergure internationale ». Il prenait un stand, chaque année pour cette manifestation, qui est une des plus prestigieuses de Suisse. Et lui y tenait un très très grand stand, un des mieux placés, dans l'allée, à l'intérieur de la vieille ville.

C'est Yvan qui s'occupait de la disposition des affaires et tout ça, et ça l'emmerdait. Cette année-là, il avait mille trucs à faire, donc il ne pouvait pas s'en occuper. Alors il a dit à Gaston « je t'envoie quelqu'un d'autre, tu peux y aller, il fera ça très bien ». Ce qui fait que moi je me ramène chez Gaston; c'était toujours le même filiforme monté sur ressorts avec ses boucles noires derrière la tête que j'avais rencontré quelques années avant. Je vois ce qu'il y a à montrer, j'organise un camion, on fait des transports et tout. On fait cette brocante, où on a vendu un tas de trucs, des sculptures en pierre, des machins en bois, et j'ai d'ailleurs dû aller livrer des lions en pierre, qui faisaient cent cinquante kilos pièce. C'est moi qui ai été les livrer tout seul. À Macolin. Et puis je les ai posés exactement au centimètre près dans le jardin où le client les

voulait. J'ai pris la brouette à chenille de mon frangin, j'ai inventé un système avec des palettes pour qu'elle soit à hauteur dans le camion. J'avais juste, avec la force du machin, j'avancais, je le poussais, et zziipp, le lion dans la brouette à roue. Après, une fois que c'était dessus, tant bien que mal je les chopais et hop on redescendait du camion et je les foutais où je voulais. Un truc génial.

Enfin bref, tout ça pour dire qu'on fait cette foire, de trois jours, sans problème. Ça marchait, tout allait très bien. Et puis le dimanche soir, Gaston me paie ce qu'on avait convenu, et il me dit :

— Qu'est-ce que tu fais demain ?

— Ben rien !

« Alors tu viens demain matin à neuf heures. » Je lui dis « où, quoi, quand, comment ? » Il me dit « ouais ouais, j'ai besoin de toi, tu viens demain matin neuf heures à Montricher ». Je vais le lendemain à neuf heures. Il me dit « alors voilà, moi j'ai une vente aux enchères, je n'ai personne, il faudrait que quelqu'un s'occupe de ma vente aux enchères » qui était organisée pour décembre. Et je lui dis « mais moi j'ai jamais fait ça » et lui « mais oui, mais tu vas très bien y arriver ! » Moi qui n'avais jamais fait ça, il me dit « ouais ouais tu t'en occupes ! ». De tout, quoi ! « Tu n'as qu'à tout inventer ! »

Bon, je me suis dit « c'est quand même pas si sorcier ». Bien entendu, inconscient comme je suis d'habitude, si j'avais réfléchi dix secondes je lui aurais dit « c'est impossible ». Une fois qu'on était embrayé, ben ma foi comme il faut le faire, il faut le faire ! J'apprends vite en quelques jours les principes de la vente aux enchères, en regardant dans deux trois trucs, et je commence à

inventorier les milliers de pièces, de tableaux, en vue de monter le catalogue. Les pièces étaient là, les tableaux empilés chez lui. Donc plus de mille objets, pour cette vente, tableaux de deux mètres sur deux jusqu'à des miniatures perses de cinq sur cinq. Mais comme je suis inconscient, je me dis « pas de problème, s'il me dit que je peux le faire, je vais le faire ! » Avec une équipe de secrétaires et d'assistants qui nous donnaient un coup de main, on a répertorié et pris en photos tous les tableaux, et mis en ligne et fait le catalogue. Et bref, je ne sais encore pas comment, mais on y est arrivé en un temps record.

La vente aux enchères du Noirmont

En fait, le catalogue de la vente du Noirmont a été une catastrophe. Regarde ce machin. Des erreurs, mais c'est rien, encore. C'est vilain, c'est mal centré, c'est horrible ce catalogue. C'est la quintessence du mauvais goût. Regarde ça, collé en haut de la page... Tu sais pourquoi ? Parce qu'un trou du cul a pris le mauvais fichier ! C'est Gasser au Locle qui l'a imprimé, mais ils n'ont pas pris la peine de regarder ni de voir que c'était décentré. Il n'y avait pas de bon à tirer, parce que c'était tellement rapide, parce que c'est de ces trucs « à la Gaston », où il faut faire le catalogue pour demain. Donc on dit « ouais, c'est pas trop compliqué pour toi ». Ils ont passé le fichier et ils n'ont pas pris la peine de voir que c'était décentré. Attends, des pages à double, des photos à double, des légendes fausses...

Dans cette vente aux enchères, il y a eu des polémiques et autres affaires. Il y a eu l'affaire du buste l'*Helvétia* de Courbet, et

toute la polémique L'Eplattenier²⁰, « L'Eplattenier, record mondial absolu de tous les temps ! » J'y reviendrai.

La vente a eu lieu le 5 décembre 2009. Une vente aux enchères, ça consiste en premier lieu à une exposition de toutes les œuvres qui sont mises en vente. C'est légal, on doit montrer aux clients tous les objets. Dans une vente aux enchères, tu vends sans garantie une pièce que tu peux toucher, que tu peux voir, une pièce unique qui est vendue sans garantie de reprise. C'est comme si tu achètes une radio aux enchères et qu'elle ne marche pas, c'est tant pis pour toi ! Tu as pu venir l'essayer durant l'exposition. Donc on est obligé de faire une exposition où toutes les œuvres sont présentées, numérotées, et les clients peuvent venir, nous demander de décrocher un tableau, demander des renseignements supplémentaires sur l'œuvre.

Bien entendu, on a des dossiers pour tous les objets. Si on nous demande le numéro 50, on doit être capable de lui dire d'où vient la pièce, ce que c'est, et donc le client se fait une idée de la pièce. Au moment de la vente, il achète ce qu'il a vu. S'il n'est pas venu, s'il n'a pas contrôlé, il paye ce qu'il a acheté. Donc le gros truc des ventes aux enchères, c'est l'exposition. Et exposer plus de mille objets, ce qui représente quand même des surfaces assez conséquentes en mètres carrés, parce que ça n'a l'air de rien, mais même des petits tableaux de quarante sur cinquante, quand t'en as quelques centaines, ça te fait vite des centaines de mètres carrés !

Cette vente avait lieu dans une église au Noirmont, une vieille église qui avait été désaffectée, transformée en salle un peu cultu-

²⁰ Charles L'Eplattenier (1874-1946), est un artiste peintre, architecte, sculpteur et décorateur suisse. On lui doit *Le Saut du Doubs en hiver*, et diverses mosaïques et travaux d'architecture de style Art nouveau en région neuchâteloise.

relle, un truc génial, enfin bref ! Il n'y avait bien entendu pas assez de place contre les murs pour l'exposition, donc on a monté une espèce de labyrinthe de parois faites avec des barrières de protection de chantier, grillagées, sur lesquelles on peut très facilement accrocher à peu près n'importe quel tableau. Toute l'église était pleine de tableaux. Murs, intérieurs et nef complète. Un truc exceptionnel.

Et on a eu la chance qu'au moment du montage, la télévision suisse allemande est venue faire un reportage. Un truc absolument très sympa, le journaliste est venu nous regarder travailler et le soir même on a été diffusé. Ils étaient venus pour autre chose au Noirmont, ils sont tombés là-dessus et ils ont fait leur émission sur nous ! Un truc magnifique. On ne savait pas, bon, que ça passait le soir même au journal régional suisse allemand, toujours est-il que dès le lendemain, on avait des queues de voitures, de gens, parquées partout, dans le village qui sont venus voir cette exposition. C'était de la folie ! L'inauguration, c'était du délire ! Un succès époustouflant. C'était au mois de décembre, le temps était exécrable.

Un matin, on s'est retrouvé avec trente centimètres de neige, on ne pouvait plus accéder nulle part, alors c'est un paysan, spontanément sans qu'on le lui ait demandé, avec son tracteur, qui a dégagé le chemin, qui a dégagé le parc devant l'église, un truc génial. Moi je suis arrivé, j'étais ébahi, j'en revenais pas. On se sentait porté par les gens de la région.

Pour cette vente, on avait deux pièces exceptionnelles : on avait le chef-d'œuvre absolu de Charles L'Eplattenier, *Le Saut du Doubs en hiver*, et la seule sculpture au monde de Gustave Cour-

bet²¹, l'*Helvétia ou la Liberté*.

L' *Helvétia ou la Liberté* de Gustave Courbet

Je commence par elle, parce que nous avons vécu des heures merveilleuses ensemble !

C'est une œuvre que Courbet avait faite en Suisse quand il était en exil. À l'époque, un collectif d'artistes voulait foutre en bas la colonne Vendôme, à Paris (ce qu'ils ont fait). Lui et ses copains étaient un peu terroristes ! Donc, il s'était un peu pris de bec avec le Baron Haussmann et Napoléon III et il a dû s'exiler en Suisse²². Courbet, gentil Français, s'est mis à penser que les Suisses seraient heureux d'avoir un buste dans chaque mairie. Pour lui, il manquait un buste dans les mairies suisses, donc il s'est dit qu'il voulait créer la « Marianne suisse », qui se serait appelée *la Liberté*. Et il a pris comme modèle la femme du syndic de La Tour-de-Peilz, où il résidait. Et elle est un peu... je veux dire c'est pas Brigitte Bardot comme la Marianne française ! C'est un peu une grosse dame vaudoise grandeur nature. Le buste est grandeur nature. On avait de la peine à la prendre dans nos bras. Pas vilain, je veux dire, mais classique. Pas merveilleux non plus, enfin bref.

²¹ Gustave Courbet (1819-1877) est un peintre et sculpteur français, auteur du tableau *L'Origine du monde*. Il a également produit quelques sculptures en plâtre qui pour certaines ont été tirées en bronze.

²² Après la Commune de Paris, le nouveau président de la République, le maréchal de Mac Mahon ordonne la reconstruction de la colonne Vendôme aux frais de Courbet. Acculé à la ruine, il entre clandestinement en Suisse, aux Verrières le 23 juillet 1873. Sans jamais retourner en France, il meurt la nuit du 31 décembre 1877 en plein réveillon à La Tour-de-Peilz.

Alors, avant d'arriver dans cette église au Jura, cette sculpture a voyagé beaucoup avec nous, les derniers mois de préparation de la vente. Pierre-Yves et moi on l'a montrée partout en Suisse. On a fait des conférences pour expliquer le contexte. On est allé à La Tour-de-Peilz, on est allé partout. Bref, avec cette sculpture, on a fait deux mois intensifs, où on a montré cette sculpture partout. Elle est sortie je ne sais pas combien de fois dans les journaux, à la télévision, et tout.

Durant cette période, j'ai eu l'idée de faire une présentation où on a fait venir la télévision, une présentation de cette œuvre qui s'appelait *Helvétia ou la Liberté*, j'ai pensé faire un truc sur les marches du Tribunal fédéral à Lausanne. Je me suis dit « quoi de mieux que le Tribunal fédéral comme décor de fond pour présenter cette sculpture à la presse ? » En plus, le lieu est magnifique avec la vue sur le Léman, qui a également inspiré Courbet. J'en cause une fois comme ça en déconnant avec Gaston en voiture, et il me dit oui !

Alors comme mon oncle avait été président du Tribunal fédéral, je me suis dit « bon, je vais lui demander comment on pourrait faire ». Je téléphone à mon oncle, retraité, mais il me dit « écoute, celui qui s'occupe de ça, c'est le secrétaire général du Tribunal fédéral, qui est l'administrateur du bâtiment. Je te donne son numéro, c'est un type charmant, tu peux directement l'appeler de ma part. » Je téléphone à ce gaillard, parce qu'en plus, cette présentation on devait la faire extrêmement rapidement, du style dans les dix jours. Alors bon, je téléphone au secrétaire général du Tribunal fédéral, à qui je prends la peine de bien énoncer mon nom, lentement. Comme mon nom est presque le même que celui de mon oncle, il a tout de suite capté ! Je lui explique

mon idée et il me dit « mais écoutez, au Tribunal fédéral, déjà en général on ne fait jamais rien, mais en plus, on ne fait rien qui n'ait pas de rapport, ou avec la Suisse, ou avec la justice. » Je lui dis « mais ça tombe bien, c'est une œuvre qui s'appelle *Helvétia ou la Liberté*. Un thème qui a été aussi proche de ce que vous me dites, on a rarement vu, j'imagine. » Après deux trois secondes de réflexion le mec il me dit « ouais, effectivement, ça se défend ». Personne ne peut polémiquer là-dessus, on ne peut pas dire que c'est indu. Ça ne s'invente pas, c'est marqué *Liberté* sur le socle en marbre de la sculpture, c'est un truc historique, elle s'appelle *Helvétia, Liberté*, et le Tribunal fédéral c'est ça. C'est marqué « Lex, Justicia, Pax » sur le fronton du Tribunal.

Bon, il me dit « ok, mais quand c'est que vous voulez faire ça ? » Il pensait dans six mois. Je lui réponds « ben ça nous arrangerait bien de faire ça samedi prochain ! » Biiiiip ! « Ouh là là » il me dit. « Bon, écoutez, c'est extrêmement rapide, je vous donne le numéro de téléphone du régisseur du Tribunal fédéral, qui s'occupe des lieux, responsable du domaine, et si lui il est d'accord, pour moi je ne vois aucun inconvénient. Je vous autorise, mais il faut voir s'il faut faire venir un concierge un samedi pour ouvrir le portail. » Pour des raisons de sécurité, tout est fermé, on n'y a pas accès en véhicule. Et bien évidemment on a besoin d'y accéder en véhicule, pour la télévision, et apporter la sculpture. Je téléphone au régisseur, et comme quelque part l'information venait de son supérieur, qu'il m'autorisait, il s'est senti obligé de participer. Et là aussi, j'ai bien annoncé mon nom ! Et alors, il me dit « pour moi il n'y a pas de problème, je ferai venir un concierge ou si personne ne veut venir c'est moi qui viendrai personnellement vous ouvrir les barrières. Mais il faut

une autorisation de la police cantonale, parce que c'est un territoire de la Confédération, et la police cantonale est chargée de la sécurité. Il vous faut une autorisation de la police cantonale. Et ils sont chatouilleux pour ces trucs-là. » Et il ajoute : « Mais je vais vous donner le numéro de téléphone de la conseillère d'État, qui s'occupe de ça. » Quand je lui ai dit les dates, il m'avait répondu « mais c'est impossible, impossible ! Il leur faut deux mois pour prendre une décision », pour savoir s'ils mettent un timbre en couleur ou bien je ne sais quoi ! Il me dit « ben écoutez, si vous avez une chance, téléphonez au chef directement ! C'est le seul qui peut prendre une décision rapide et qui vous autorise ».

Ce qui fait que, hardi petit, je téléphone à la cheffe du département, la Conseillère d'État de l'époque Jacqueline de Quattro. Je tombe dessus directement. Alors je lui raconte mon truc, la nana éberluée que je lui téléphone pour une histoire pareille, alors elle a trouvé cela tellement drôle qu'elle m'a écouté. Jusqu'au bout. Puis elle réfléchit un moment, et elle me dit « mais pour les délais, moi je dois demander ». Je lui dis « mais vous, comme cheffe, vous pouvez prendre la décision ». Elle me dit « oui, mais après je suis quand même tributaire du contrôle administratif, et si je vous donne une autorisation, il faut payer quatre-vingts francs, c'est à peu près deux semaines de délai pour recevoir le document. Alors ok, on va faire comme ça, moi je vous autorise. Vous pouvez le dire à la police. Si la police dit quoi que ce soit, moi je vous autorise personnellement. Et vous allez recevoir la facture de quatre-vingts francs, et l'autorisation, mais ne vous en faites pas si vous la recevez dans un mois ! » Je lui dis « pas de problème, on vous paye d'avance ? » « Non, non, pas besoin, vous allez recevoir ça dans un mois, ne vous en faites pas, mais je

vous donne l'autorisation personnellement et j'aviserai la police pour qu'ils n'aient pas peur, que c'est pas un attentat terroriste qui se prépare ! » Ou qu'un « occupant » s'installe à l'entrée du Tribunal fédéral !

Pendant ce temps, la sculpture arrivait sur place. On a monté la manifestation et comme j'avais besoin d'un peu de musique, j'ai demandé à ma chère cousine qui est venue avec son violon, son fils, un piano, un deuxième violon, et qui nous ont fait un petit accueil de musique de chambre, très drôle parce que c'était sous les fenêtres où son père avait bossé ! Alors c'était un truc familial si on peut dire ! Alors on a eu la téléloche, on a eu du monde, les interviews, on s'est amusé comme des cons, après on est allé bouffer au Château d'Ouchy, parce que Gaston était tellement content qu'il m'a invité ! Et puis après ça on est allé à La Tour-de-Peilz, faire une autre conférence, où on avait aussi loué une magnifique salle, c'était plein de monde. On est allé à La Tour-de-Peilz, parce que justement, Courbet était allé à La Tour-de-Peilz et il y a fini ses jours.

Lors de l'exposition au Noirmont, cette sculpture trônait au milieu de la nef, sur sa caisse d'origine, une caisse noire marquée aux armes du Baron de Bastard, avec couronnes, la caisse originale de la sculpture, de laquelle elle n'était pas sortie pratiquement pendant cent ans. Elle était intacte. Elle était comme sortie de fonderie, brillante, patinée, extraordinaire d'état. Elle était exposée à l'exposition d'avant-vente, et à l'inauguration elle avait fait un tabac. Elle était là, il n'y avait pas de problème.

On passe une soirée d'inauguration géniale, tout roule. Je retourne le soir à mon hôtel, et le lendemain matin, à neuf heures, je vais ouvrir l'exposition. C'était moi qui étais le responsable de

l'exposition. J'étais donc là pour renseigner les visiteurs, les clients, pour leur montrer les œuvres, pour coordonner. J'étais le premier arrivé avant que les collaborateurs n'arrivent. Je leur avais dit « venez vers dix, onze heures ». J'avais un bureau juste à l'entrée de l'église, pour recevoir les gens.

Tout d'un coup il y a deux vilains, mais deux vilains individus moustachus qui arrivent, avec des attachés-cases. Je me dis « mais c'est quoi ces représentants ? » Et ils viennent directement sur mon bureau avec une vilaine carte, style carte d'identité. Ils me disent « agent des douanes, on vient saisir la sculpture ». Je dis « quoi, qui, quand, comment ? » Et eux « ouais, alors vous avez une sculpture, ici, que vous avez importée illégalement. Vous essayez de vendre secrètement une sculpture. » Alors là je prends le catalogue, je dis « ah oui alors secrètement ». J'avais un tas de journaux sur toute la table, des journaux des deux mois précédents et je dis « secrètement, ça fait deux mois qu'elle passe à la télévision, qu'on a raconté son histoire, l'histoire de ses petites culottes et tout ». « Hahh on s'en est rendu compte hier ! » « Ah bon ? » « On s'en est rendu compte hier, donc on a contrôlé et on a vu qu'il n'y avait pas les papiers. »

« Alors moi je suis ici pour m'occuper de l'exposition, les détails techniques ce n'est pas mon affaire. » Ils me disent, nerveusement, « on sait, on a du monde à Montricher ». Je me dis « putain de bordel de merde ! » Sur ce, je leur dis « il n'y a pas besoin de s'énerver, concrètement qu'est-ce qu'on fait ? » Ils me disent « on doit saisir cette sculpture » et moi « qu'est-ce que vous voulez que je vous dise, saisissez ! » Alors ils me passent des papiers, je signe des papiers de la saisie. Et ils vont vers la sculpture pour l'embarquer, et je leur dis « c'est une sculpture qui vaut très cher,

il faut que vous la mettiez dans sa caisse, que vous la preniez avec sa caisse ». « Non, non, non, on n'a pas la place. » Alors ils ne prennent que la sculpture, sans le socle en marbre. Ils prennent juste la partie en bronze, donc le buste, sous le bras le plus simplement du monde, et ils le foutent dans leur bagnole.

Bon, moi j'ai les papiers, j'ai la quittance, ils me l'ont prise. De toute façon je ne pouvais pas m'y opposer. Je leur ai demandé, ils m'ont répondu que non, il s'agit d'une saisie des douanes, point final. Bon, alors là je ne me suis pas rendu compte de ce qui nous arrivait, parce que ça avait été tellement rapide, soudain, manifestement erroné. Parce que je n'imaginais même pas la moindre irrégularité avec cette sculpture, qui était le clou de cette vente, un truc qui avait quand même une valeur espérée du million... C'était sans connaître, parce que là je ne connaissais pas encore l'étendue du sinistre, et le sinistre commissaire de la vente, néanmoins charmant et agréable, qui avait trouvé très drôle d'entrer la sculpture en Suisse, sous la couverture, ce dont je doute fortement. Une œuvre aussi célèbre, elle a des papiers d'identité, elle est archi connue, tout ça était quand même gros. En plus, les délits au patrimoine étant imprescriptibles, j'aurais pu être, si tu veux, un peu complice par omission de dénonciation ! C'est-à-dire qu'il aurait un peu oublié de s'arrêter à la douane en passant !

C'était quand même assez fâcheux sur le moment (rires), parce qu'on avait une exposition de toute une semaine, préalable à la vente, et bon, si tu veux les gens me demandaient « ah et puis la sculpture ? » Parce que tout le monde l'avait vue à la télévision et tout le monde ne parlait que de ça. Je disais « non, pour des raisons de sécurité, on enlève la sculpture ». Ou alors c'était « elle

n'est pas encore arrivée ». Ou l'après-midi je disais « on l'a déjà reprise » ! « Parce qu'on la met en sécurité dans une chambre forte. » Ah non, mais quel cirque, quel cirque ! Enfin bref, là on avait encore d'autres super chefs-d'œuvre, donc les gens étaient contents, ils avaient de quoi voir, il n'y avait pas que cette sculpture, ce n'était pas comme tu vas voir un truc dans un coin, tu ne vas voir qu'un truc et puis tout d'un coup il n'y est pas. Là il leur restait quand même neuf cent nonante-neuf trucs à voir donc ils étaient quand même occupés un moment !

Enfin bref ! Ces vilains me prennent cette sculpture, moi je vais au bistrot téléphoner, parce que je me dis « je ne vais pas téléphoner avec mon téléphone portable, parce que s'il y a des flics et des douaniers plein la maison à Montricher, nos téléphones sont sur écoute, à coup sûr ». Ils ont le droit, et puis c'est la moindre des choses. S'ils ne le font pas, c'est que c'est des nuls. Donc je ne vais pas téléphoner directement, je vais téléphoner à la ligne fixe du bureau pour voir ce qui se passe là-bas. Faire comme si je téléphonais comme n'importe quel client. Alors je retourne au bistrot, je téléphone depuis la cabine, je tombe sur la secrétaire. Elle me dit de sa petite voix énervée « nom de Dieu », elle me dit « François, François, il y a des flics partout, ils sont vingt, ils sont en train de retourner la baraque, ils cherchent les papiers ».

Parce que Gaston, d'abord, ne leur a pas dit. Il a dit d'abord « non, non, j'ai les papiers quelque part ». Attends, attends ! Et alors, là, parce que si tu veux en Suisse tu dois avoir les papiers de tout. On doit pouvoir dire qui est propriétaire de chaque tableau. Si les flics viennent, tu dois pouvoir leur dire, disons dans l'heure qui suit, tu dois pouvoir leur montrer des papiers avec le nom du

propriétaire et les contrats de dépôt. Parce qu'une vente aux enchères, c'est un dépôt. Si tu veux nous on n'est pas responsable moralement des trucs, mais on est responsable de la traçabilité. On doit pouvoir dire qui c'est. Donc nous on n'est pas complice d'un truc. Ou alors on serait complice si on vendait quelque chose de volé. On doit contrôler, on a un devoir de diligence. On doit contrôler d'où viennent les trucs et tout. Mais, si tu veux, on reste de bonne foi. On n'a pas besoin de faire une enquête *Les Experts à Miami* pour être sûr à deux mille pour cent ! Parce que, pour des objets à cent balles, je veux dire il y a une certaine limite. Alors plus les objets sont chers, disons, on prend plus de peine de vérifier tous les éléments. Mais pour des trucs plus simples, enfin bref. Donc comme on n'a pas le droit dans une vente aux enchères suisses de vendre des objets français qui n'aient pas été déclarés entrés sur le territoire suisse, donc tu n'as pas droit de les vendre ni après de les ressortir. Enfin bref, c'est assez compliqué, et Gaston n'est pas le champion de l'ordre ! Avait-il le justificatif ? Je ne sais pas, mais j'avais toutes les raisons de le croire. Donc on a un classeur avec tous les objets qui viennent de l'extérieur de la frontière. Si tu veux, je ne veux même pas savoir d'où ils viennent, sinon qu'ils sont « off ». On a le classeur officiel, si les flics viennent, on a toutes les adresses, tous les contrats de dépôts, de tout, de chaque objet, donc ça fait des classeurs fédéraux de machines... Parce qu'il y a des gens qui nous confient cent objets, et il y a des gens qui nous donnent un objet ! Donc tu as un contrat par mandant.

Le propriétaire légitime de cette sculpture, c'était un Français, de Paris, milliardaire, dont la femme est accessoirement la fille du PDG d'un grand groupe économique.

Alors, comme je t'expliquais, dans cette entreprise *a priori* délictueuse (rires), on a deux classeurs, le classeur des Suisses, et le classeur des trucs étrangers. Parce qu'il n'y avait bien entendu pas que ce buste qui avait passé « on ne sait pas comment ». Tout d'un coup, il s'était retrouvé en Suisse. Tu sais, alors les petites routes, il n'y a pas toujours des frontières, on ne sait jamais, un accident est vite arrivé ! Donc tout d'un coup ces objets ils se sont retrouvés là, et puis bon, ils étaient là, sur le territoire. On me présente un objet, je n'ai pas de raison de suspecter, *a priori*, que c'est un délit du patrimoine. Mais Gaston, lui, forcément. C'est pour ainsi dire son boulot, les délits de patrimoine (rires) ! C'est comme ça qu'il ramasse des pièces ! Pour lui, il n'en a rien à foutre. Il fait son avocat pour des pièces, il sauve des pièces... Enfin bref.

Donc j'étais au téléphone avec la nana, qui était quasi en état de choc. Elle m'a dit « non, ils sont en train de chercher le classeur, le classeur français ». Je lui dis « mais tais-toi, ça n'existe pas le classeur français ». Elle était paniquée. Je lui dis « bon, je vous rappellerai plus tard ou vous me appelez quand c'est un peu plus calme ». J'imagine que Gaston, parce que c'est un magicien, devant dix flics qui étaient dans son bureau, a réussi à prendre le classeur français, à le cacher sous son pull, et l'extraire du bureau, mais devant tous les flics ! Il y avait vingt flics dans la maison, qui cherchaient partout. Il a pu faire un tour de passe-passe à la Houdini, et le classeur aura disparu ! Ils l'ont cherché partout, ils ont retourné la baraque, ils n'ont rien trouvé. En fait, ils le chatouillaient pour le Courbet, mais s'ils avaient mis la main sur le reste du classeur, mon pauvre ami, on ne faisait pas la vente ! Donc lui avait référencé des pièces dont la douane n'avait pas trace. Mais

bien sûr que nous on est obligé d'avoir le contrat avec le client, pour s'y retrouver, sinon on est perdu. À l'époque, on était en plus en pleine évasion fiscale française. Et les Français ils n'aimaient pas ces trucs. C'est la France qui nous aurait attaqués après coup, par rebondissement (rires) ! Donc pas de pièces à conviction, ce qui les a un peu énervés.

Ils sont quand même restés toute la journée à fouiller la baraque de fond en comble et ils n'ont rien trouvé. Gaston a fait un tour de passe-passe. Et les douaniers et flics ont quinté parce qu'ils avaient bien compris qu'il y avait des pièces à conviction quelque part. Et tout d'un coup il n'y en avait pas. C'est pour ça qu'ils ont quinté de chez quinté. Mais, accessoirement, les douaniers et les flics ont pris toute la documentation, ordinateurs et tout, qui étaient au bureau. Ils ont tout saisi. Donc si tu veux, le procès-verbal pour nous c'est la liste exhaustive de tous les objets, du numéro un au dernier numéro, avec estimation, titre, état. Donc si on l'a, il est déroulant sur l'ordinateur, mais il est aussi en papier. Mais ils nous ont tout pris. Ils ont pris la version papier parce que tous les classeurs, parce que le procès-verbal, c'est un truc style notarié, c'est un document formel. Donc tout ce qui est marqué dedans peut être retenu contre nous, mais c'est aussi ce que tu vends. Et plus d'informatique. Ils avaient pris les ordinateurs, les portables, le portable de son fils qui était deux chambres plus haut, et qui n'avait rien à voir avec tout ça. Une camionnette de documents, donc on n'avait plus rien.

Si tu veux, on avait une exposition, accrochée dans une église, moi qui faisais visiter l'exposition, et qui disais aux gens « venez, parce que la vente sera superbe », mais bon on ne savait même pas si on aurait notre matériel. Donc j'ai téléphoné aux

flics pour savoir si on pouvait récupérer ce matériel, qu'on en avait besoin et tout. J'avais demandé à Philippe, mon cousin avocat, et il m'avait dit que ce n'était pas légal. « Ils ne peuvent pas t'empêcher de travailler. » Je leur ai dit « mais vous empêchez de travailler trente personnes ». Je veux dire, ça ne justifie pas ! Alors Gaston a dû reconnaître, pour que ça aille très vite, il a reconnu les faits pour la sculpture, il était prêt à payer une amende au cas où cette pièce se vendrait, et puis ils lui ont demandé une caution de provision de quarante mille balles, qui représentait à peu près le pourcentage qu'on aurait dû payer. Parce qu'ils avaient peur qu'il la vende sous leur nez, qu'il garde l'argent et qu'il foute le camp ! Tu te dis « mais ils font exprès ou quoi ? » Mais un truc ro-cam-bo-lesque, que même un crétin n'oserait pas mettre dans un mauvais film ! Enfin bref ! (Rires)

Alors tant bien que mal, on a quand même récupéré toute la documentation papiers et tout. Mais moi je ne pouvais pas m'en occuper personnellement, parce que je me trouvais au Noirmont, alors que tout se passait entre Pierre-à-Bot, où les douaniers avaient leur dépôt, où ils avaient tous leurs machins, et Montricher, où ça devait être à disposition des secrétaires. Parce qu'on reçoit aussi un tas de téléphones pendant la semaine de gens qui ont reçu des catalogues, qui demandent des renseignements précis, pièce par pièce et tout. Et alors si c'étaient des renseignements sur le physique de la pièce, on m'appelait moi et je pouvais faire une constatation sur place, donc de visu. J'allais devant le tableau et je pouvais le retourner, je pouvais voir s'il avait un accroc, je pouvais dire « non, non, ce tableau est impeccable » ou « il a un accroc ici », enfin bref.

Donc on a continué à travailler, mais l'*Helvétia* n'était toujours

pas présente ! Gaston, a payé les quarante mille francs de garantie, donc on pouvait récupérer rapidement cette sculpture. Donc je leur ai demandé qu'ils la ramènent rapidement. Mais bon, ils ont quand même attendu l'avant-dernier jour pour nous la ramener. D'ailleurs, le propriétaire de la sculpture devait venir. Mais on ne lui avait pas dit, on avait un peu omis de lui raconter les aventures de cette sculpture ! (rires) Ce qu'il aurait particulièrement apprécié, enfin bref ! Alors le propriétaire, Gaston l'appelait « mon chauve », parce que « crâne d'œuf » ça lui rappelait trop quelqu'un. Le dernier jour, on a dû le faire, avant de décrocher – parce que dans une vente aux enchères, pour la vente elle-même, tu n'as pas un seul tableau qui est accroché aux murs.

Donc on montrait cette exposition, magnifique, avec la caisse, et le socle en marbre, c'était marqué *Liberté*, mais il n'y avait rien dessus. Enfin bref, arrive le dernier jour, le matin, neuf heures. J'étais là pour l'ouverture, et les deux flics, les deux vilains moustachus, reviennent me rapporter la sculpture. Donc ils ouvrent la porte, « Bonjour Monsieur » et puis ils ne posent pas la sculpture sur la table devant moi, mais ils vont, et bzzit, la reposer comme ça, tac tac tac, comme dans les dessins animés, sur la pointe des pieds, tout au fond de la nef sur son socle. Je me dis « bon, super ». Ils la posent sans rien dire, et après, ils viennent vers moi. Ils m'amènent un papier de décharge comme quoi ils me l'avaient remise, et puis, machinalement, je lis en bas, où il y avait le truc de la signature « remise en parfait état ». Et puis bon, ça m'a énervé. Ça m'a énervé, ces quatre mots.

Ça m'a pris quelques secondes et je me suis demandé : on est obligé de mettre « remise en parfait état » ? Alors que si tu mets « remise de bonne foi » ça sous-entend déjà que c'est en parfait

état, on ne s'attend pas à ce que tu la remettes dégueulassée. Donc comme c'était déjà prévu « remise en parfait état » ça m'a froissé. Avant de signer – donc j'avais le stylo en main – je me suis dit « bon, ne fais pas ta larve, va voir la sculpture ». Alors que normalement j'aurais signé ce papier sans regarder outre mesure, en pensant à la bonne foi des fonctionnaires. Je n'aime pas ce genre de fonctionnaires, mais je leur attribue quand même la présomption de bonne foi. Je vais voir la sculpture, je fais le tour, trois-quarts du truc et j'arrive au coin à l'arrière gauche, et quelle n'est pas ma stupeur de voir l'angle de la sculpture mais éclaté comme un cervelas après une torré. Donc tu vois les oreilles du cervelas après une torré ... (rires) Je dois bien le dire, ce n'était pas du plus bel effet. J'ai changé de couleur quand j'ai vu ce truc et je leur dis « mais venez, vous l'avez cassée ». Et eux, outrés : « Quoi ? quoi ? quoi ? »

J'ai dit « elle est cassée, cette sculpture, elle n'est pas en parfait état, cette sculpture vous l'avez détruite ! » « Ouais, c'est pas vrai. » J'ai dit « bien sûr, mais venez voir, voyez ce truc ! » Ils me disent « ouais c'était comme ça ». Je leur dis « ce n'est pas vrai, j'ai une photo, je peux vous montrer la photo du jour de l'inauguration, où justement on voit l'angle de cette machine qui est parfait ». Eux « ouais ouais bla bla bla ». « Et en plus vous essayez de me faire signer un papier que vous me la remettez en parfait état. Donc bon, de toute façon je ne vous signe pas ce truc tel quel, au contraire c'est moi qui vais écrire quelque chose sur ce papier, de la Confédération, et c'est vous qui allez signer. » Eux « ouais ouais... » J'ai dit « bien. Écoutez : ou vous signez ce que je vais mettre, donc je vais mettre qu'on me rend une sculpture prise en parfait état et rendue détruite ». Destruction totale parce que

pour une fonte tu ne peux pas la ressouder. Ce n'est pas de la soudure. Enfin bref, « ou si vous n'êtes pas d'accord, ben moi j'appelle la police cantonale, parce que je ne veux pas me faire tordre. On appelle la police et puis c'est eux qui feront un constat ». Eux : « Ouais non, non, non. » Bon, alors j'écris ce truc : remis, détérioré, la date. Ils signent et ils foutent le camp. Moi je garde bien sûr le double, ma partie du document.

Alors je ne t'explique pas l'impact visuel de cette sculpture qui est le clou de la vente ! Avec cette espèce de socle retroussé ! Je pouvais quand même pas la taper moi-même pour essayer de faire qu'on ne le voit pas. Donc j'ai mis une couronne de laurier tout autour du socle, comme ça on ne le voyait pas, quasi.

Et, donc on venait de recevoir ce truc, Gaston me dit « ah écoute il faut que tu ailles chercher le proprio qui arrive à la gare de La Chaux-de-Fonds ». Je lui dis « heu... on a reçu la sculpture mais elle est pétée, mais bon, j'ai plus ou moins dissimulé les dégâts ». « Alors il faudrait que tu ailles chercher le proprio qui vient justement pour assister à la vente, il faudrait que tu ailles le chercher à la gare de La Chaux-de-Fonds. » Je lui dis « et puis je le reconnais comment, je ne l'ai jamais vu ? » Il me dit « il est très chauve, tu ne peux pas le louper » (rires) ! C'est tout ce qu'il me dit ! Bon hop, il arrive plus ou moins à telle heure, il est très chauve, j'en ai vu d'autres, je ne crains plus rien, je fonce, depuis Le Noirmont à la gare de La Chaux-de-Fonds, pour chercher notre propriétaire. Effectivement, je vois un type à la gare, cela ne pouvait être que lui. Je vois un chauve mais il avait plus ou moins une raie au milieu. Un chauve avec une raie au milieu en gros ! Je ne sais pas comment il a fait son coup, un chauve avec une raie au milieu. C'était vraiment ça. Je l'ai vu de loin, je me suis dit « ce

con ! » en pensant à Gaston. Alors ben tu penses, Gaston m'avait dit « tu lui dis rien, tu lui dis rien » pour les dégâts. Ouais non, mais après t'as l'air con je veux dire. De toute façon une demi-heure après il allait bien constater le truc et je n'osais pas imaginer le drame. Je ne lui ai rien dit. On a causé de paysages, il m'a raconté des trucs, enfin bref.

Je l'amène au bistrot, il va bouffer avec Gaston avant d'aller à la salle d'exposition voir le truc pour la vente. Et puis là, j'ai dit à Gaston « tu dois le lui dire, tu dois le lui annoncer, tu te démerdes avec ton avocat, mais tu dois quand même plus ou moins le lui dire, parce qu'il ne faut pas qu'on ait un scandale en plus, il y a quand même deux ou trois autres choses à vendre dans cette vente ». Dans mon esprit à ce moment-là, il avait quand même un sacré passif : passer la douane sans déclarer, et la destruction, ce qui ne fait pas professionnel du tout, et, qui sait, pas d'assurance ?

Bref, tu sais que le type, il a changé de couleur quand il a vu la pièce. Parce qu'on lui a dit « c'est un accident, c'est les douanes, ils l'ont ramassée, et ils l'ont laissé tomber ». L'avocat lui a expliqué le topo, mais manque de pot, l'avocat c'était un tellement mauvais avocat, mou, et tout, enfin bref. Cette affaire a eu son terme, sur le plan judiciaire, en 2017. Cette affaire s'est passée en décembre 2009, en 2017 elle vient d'être résolue. Enfin une résolution vient d'être prise par la justice et tout. Et Gaston a tous les torts, c'est comme si la douane n'avait pas pété ce machin. Parce que c'est un trou du c., il n'a rien fait. On a lu le papier, signé du contrôle des douanes, ils avouent qu'ils ont bousillé la sculpture, et là tous les torts sont du côté de Gaston. Il y a quand même quelque chose qui m'échappe dans ce truc.

Mais sur le moment, au Noirmont, quand ils ont ramené la

pièce, on ne connaissait pas le fin mot de l'histoire. Moi ils m'ont amené le truc, ils ne m'ont pas dit qu'ils avaient eu un problème en venant la ramener, et que c'est pour ça qu'elle était pétée. Rien du tout, ils ont fait comme si de rien n'était, hein... Après, je ne sais pas comment finalement ils se sont arrangés avec le propriétaire, qui pensait sur le moment que l'assurance allait payer, parce qu'ils pensaient que Gaston avait une assurance, n'était pas trop fâché, donc ça allait encore (rires) ! On a fait la noce, on est copains malgré tout.

Il n'en reste pas moins que la sculpture est invendable. Ils ont fait semblant de la passer à l'enchère pour que ce soit discret et tout, mais elle n'a pas été vendue. C'est invendable, elle est détruite. Cette enchère était réservée au Musée national suisse, ou un truc comme ça. Ça n'intéresse personne, c'est une pièce historique. À part ça, ce n'est pas non plus un Giacometti. Alors c'était intéressant parce que c'était Courbet, et que c'était la seule, alors elle était pour un musée. C'est pour la gare d'Orsay à Paris. C'est un machin spécial, tu le fous avec les Courbet, tu ne la mets nulle part dans l'œuvre de Courbet. Il n'a jamais fait de sculpture. Enfin bref, je ne sais pas comment ils se sont arrangés avec le propriétaire, bon, toujours est-il qu'après ça ils se sont plus ou moins énervés, entre Gaston et le propriétaire. Mais ça c'est fait pendant les années qui ont suivi.

La sculpture, l'*Helvétia* ne s'est pas vendue elle-même durant cette vente. Donc il y a eu mille rebondissements après pour cette sculpture. Alors les douanes, pour justifier que cette sculpture soit détruite, ont inventé une histoire nauséabonde, à dormir debout. À savoir, ils ont prétendu que cette œuvre avait été transportée dans une voiture qui traversait le tunnel de La Vue-des-Alpes,

qu'ils ont eu un accident. Parce qu'il se trouve que malheureusement, le même jour, une voiture des douanes a eu un accident dans ce tunnel, il y a même un des douaniers qui est mort. Donc ils ont essayé de nous faire croire que c'était dans ce voyage que cette sculpture a été transportée, qu'elle a été déchargée de cette voiture accidentée, et qu'elle nous a été rendue par une autre voiture et par d'autres personnes. Alors déjà, c'est quand même bizarre que ce soit les deux mêmes qui me l'aient prise et qui me l'aient ramenée, et qui soient venus comme par hasard la reprendre dans une voiture accidentée. Et si un de leur collègue était mort, sous leurs yeux, juste avant de me ramener cette sculpture, ils m'auraient dit, je veux dire, ils m'auraient dit « il y a eu un accident, voilà ce qui se passe... » Et si ton collègue est mort en la transportant, ils m'auraient fourni une explication convaincante. Et leur assurance aurait pu ou dû fonctionner.

Donc nous on a contesté tout ça, on leur a dit « mais vous racontez n'importe quoi ». Donc on a dû faire faire des expertises, sur la voiture accidentée. Les experts ont reconnu que si cette sculpture avait été dans cette voiture, je veux dire elle n'aurait même plus la forme d'une sculpture. En fonction de l'accident. En plus, la police cantonale a certifié que personne n'avait touché le véhicule dans le tunnel. À part la levée du corps, personne n'a ouvert aucune autre porte ou quoi que ce soit de cette voiture. Mais ça, il y a des rapports de la police cantonale sur cet accident. Donc tout ce qu'ils nous ont raconté, c'est faux. On a les papiers qui prouvent le contraire, on a une expertise qui prouve que cette sculpture n'a jamais été transportée dans cette voiture.

Bref, comme je te disais, sept ans après, on a une résolution où on est coupable de tout. Alors que la police et ses agents as-

sermentés ont menti par écrit à nos avocats, ont monté une histoire mais abracadabrantesque, pour justifier que c'est tout simplement que le trou du cul, quand il l'a sortie de sa voiture, elle lui a glissé des mains et est tombée par terre. Comme à moi elle m'avait glissé des mains plus d'une fois. C'est tellement lisse, ce putain de bronze, lourd et lisse, tu te souviens, la grosseur qu'elle a, tu la chopes dans les mains, cette salope elle te glisse des mains. Ça m'était arrivé, simplement j'avais pu la rattraper. Mais lui pas. Celui qui l'a chopée, il l'a laissé tomber et elle est tombée juste sur le coin ! Lui il en a rien à foutre. Moi je sais rattraper un truc, combien de fois un tableau m'est tombé des mains ou un truc, ou tu le tapes juste pour qu'il tombe du bon côté. Là il n'a pu que constater stupidement qu'elle était tombée ! C'est pour ça que je leur disais de prendre la caisse, parce que c'est de la merde, c'est lourd, elle est lisse, ce bronze patiné tu ne le chopes pas, il faudrait avoir des ventouses. Donc c'est lamentable. Lamentable, je ne sais pas comment ils ont fait leur truc.

Après, elle a été chez plusieurs experts pour voir comment on pouvait la récupérer, mais alors, bien entendu elle a perdu énormément de valeur, pas de valeur historique et tout, mais je veux dire cette pièce, elle était vierge depuis cent ans, et en trente secondes elle a été bousillée. Après ça, elle n'a plus aucun intérêt si tu veux. Donc elle a été décotée, ça vaut peut-être cent mille balles au lieu de valoir un million.

Alors là, ce que je ne comprends pas non plus c'est que le propriétaire n'ait pas attaqué, à ma connaissance, la Confédération pour cette perte de valeur de son objet. Parce qu'ils n'ont pas d'assurance, les douanes. Peut-être craignait-il de passer pour un blaireau... Toujours est-il que Courbet doit s'en retourner dans sa

tombe. Il y a un truc comme ça. Mais je te dis avec le nombre de documents, de faux, émis par les douanes, mais des faux, où ils signent, mais tu te dis « on en est où, là ? C'est du délire ce truc ».

Alors les gens ont tendance, comme des trucs comme ça marchent, à croire qu'avec Gaston tu peux faire n'importe quoi. Même s'il n'est pas coupable, tu lui fous ça sur le dos et puis c'est lui-même qui arrive à persuader les gens qu'il est réellement coupable de trucs pour lesquels il n'est pas coupable. Mais remarque, il est coupable pour assez d'autres choses tout seul, où il ne se fait jamais choper. Y a-t-il eu un arrangement donnant-donnant ? Non parce que ce n'est pas comme ça que cela se calcule. Les autorités n'en savent rien, c'est un truc qui les dépasse. Cette œuvre peut circuler, elle a comme un passeport. Donc elle n'est pas susceptible d'être préemptée par l'État, parce qu'elle est connue depuis longtemps. C'est du patrimoine, mais ce n'est pas un bien d'intérêt culturel, qui s'appelle un BIC. C'est foutu, car tu ne peux pas le vendre et tu as obligation d'entretien et de la sauvegarde de l'œuvre parce que c'est une œuvre majeure de l'histoire de l'art. Et c'est pas parce que c'est la tienne que tu as le droit d'en faire ce que tu veux avec. Avec aucun tableau, tu ne dois le laisser au soleil, comme celui-là par exemple (il désigne un de ses tableaux en riant). Bon sur celui-là, cela ne fera qu'accentuer le côté montagneux. Enfin bref, tu as l'obligation d'entretien d'une œuvre d'art. Si un artiste voit qu'une de ses œuvres est dans un endroit ou dans un état lamentable, il peut te dénoncer. S'il est toujours vivant, bien sûr ! Mais il y en a, des artistes contemporains, qui se plaignent de voir le soleil taper sur la gueule de leur œuvre du matin jusqu'au soir. Tout d'un coup on dit « ouais mais quoi, c'est fadasse ».

Enfin bref, l'*Helvétia*, c'était une œuvre d'art reconnue et tout, mais c'était plutôt une curiosité dans l'œuvre de Courbet. Pas un chef-d'œuvre, puisqu'il n'en a fait qu'une. Alors chez Giacometti, on peut dire qu'il y a des pièces qui sont des chefs-d'œuvre. L'*Helvétia*, c'est une pièce qu'il a faite pour s'occuper, durant ses longues soirées d'hiver à La Tour-de-Peilz après ses déboires avec la Commune.

Le Saut du Doubs en hiver

À cette vente, il y a une autre affaire, une autre polémique sur cette vente, parce que quand on aime, on ne compte pas ! Il se trouve qu'à cette vente, le commissaire-priseur avait été chargé par une ancienne entreprise neuchâteloise, l'ENSA, qui avait été rachetée par une entreprise fribourgeoise, le Groupe E, de disperser son patrimoine artistique.

Les entreprises cantonales avaient pour habitude d'acheter des œuvres de la région. L'ENSA, comme c'était une entreprise cantonale en son temps, avait comme les autres, acheté régulièrement des œuvres d'art aux artistes entre guillemets « institutionnels » du moment. Donc, l'ENSA, qui était l'Électricité Neuchâteloise SA, avait acheté depuis sa fondation des œuvres d'art aux artistes neuchâtelois, pour agrémenter ses locaux, ses réceptions, et ses salles de conseil d'administration, etc.

Une fois que les Fribourgeois ont acheté l'ENSA, devenu le Groupe E, l'entreprise fribourgeoise n'avait plus rien à foutre des tableaux de vieilles gloires neuchâteloises qui traînaient dans les locaux de l'entreprise qu'ils avaient reprise. Parce que eux, en fait,

ils reprennent les adresses des clients, et ils facturent directement. Ils n'ont plus besoin de ces locaux. Et en plus, ils n'ont pas de raison de collectionner ni de s'occuper de la sauvegarde de l'art neuchâtelois du siècle passé. Et comme c'est des tableaux que tu ne peux quand même pas ficher loin, c'est pas comme du mobilier, tu ne peux pas le brûler, si tu veux c'est du mobilier avec un nom propre, entre guillemets ! Ils avaient aussi du mobilier d'auteur, donc, histoire de ne rien perdre, ils ont décidé de le vendre aux enchères. Et il se trouve que c'est nous qui avons été chargés de cette vente.

Donc au moment où le Groupe E a proposé ces tableaux à Gaston, on a tout de suite dit oui, avec deux trois réserves, parce qu'il y avait des tableaux qui n'étaient pas intéressants à vendre aux enchères. Il y avait à boire et à manger. Il y avait des beaux tableaux, des tableaux de peintres renommés, et des tableaux qui étaient purement décoratifs, qui avaient été achetés pour faire plaisir à l'époque à des artistes, mais qui n'avaient plus de valeur. Alors on s'est dit qu'avant de vendre et de démanteler cette collection, il fallait qu'on propose aux musées neuchâtelois, pour voir s'ils avaient, au Musée d'art et d'histoire de Neuchâtel et de La Chaux-de-Fonds, envie de certaines de ces pièces. Et que le Groupe E leur offrirait les pièces qui seraient utiles à leurs collections. Nous on a écrit aux musées, on leur a téléphoné et tout, et ils nous ont dit qu'ils s'en foutaient, qu'ils avaient bien assez de tableaux, qu'ils n'avaient pas le temps de se déplacer pour voir. Et on leur avait envoyé une liste exhaustive, et dedans il y avait quand même cinq ou six L'Eplattenier, dont son chef-d'œuvre absolu, un tableau de deux mètres sur deux, un truc exceptionnel, pour une fois bleu, et pas vert comme tous les autres

L'Eplattenier du monde (rires) ! Enfin bref, *Le Sant du Doubs en hiver* !²³

Donc, après ce refus, mais dédaigneux, des autorités culturelles de notre canton, on s'est occupé de la promotion et de la vente de ladite collection ! Qui avait des Lermite, qui avait deux trois trucs quand même sympa. Et il y avait ce tableau de L'Eplattenier, parmi d'autres de ce peintre, des paysages verts, on en avait une vingtaine en tout. La grande majorité venaient de cette collection et d'autres collectionneurs particuliers avaient profité de nous remettre à la vente d'autres L'Eplattenier. C'était l'occasion de faire une vente avec un certain nombre de pièces, histoire d'augmenter l'intérêt de l'artiste et de son œuvre.

On avait estimé ce tableau, parce que c'était un tableau qui n'avait pas de cote, L'Eplattenier c'était un peintre qui se vendait par-ci, par-là, mais ses tableaux se vendaient dix, quinze mille francs pour les tableaux immenses et exceptionnels. Si tu veux, c'était au mètre carré, ce n'était pas vraiment une cote. Étant un artiste neuchâtelois il n'a évidemment pas de cote internationale. Pas comme un artiste qui aurait dépassé les frontières comme d'autres artistes suisses qui ont brillé partout dans le monde. Lui c'était un des artistes locaux qui travaillait pour la bourgeoisie locale. C'est un truc typiquement du coin. Enfin bref, donc nous on avait estimé ce tableau, parce qu'il fallait bien lui mettre un prix, on l'avait estimé quarante-cinq mille francs.

C'était un tableau exceptionnel, une œuvre magnifique. Elle était dans un état virginal, et je veux dire que dans son contexte

²³ *Le Sant du Doubs*, du nom de la chute de la rivière Le Doubs, fait frontière avec la France. La vue de l'œuvre se situant depuis la France, elle a également un intérêt pour ce pays.

« École de Paris », c'était presque une exception. C'était le chef-d'œuvre absolu du peintre. Donc on le présente comme ça. On l'a aussi fait voyager un peu partout, avec toujours beaucoup de plaisir, parce que c'était génial ! Quand tu vas promener un chef-d'œuvre, les gens viennent, tu bouffes, c'est très sympa, et puis c'est un délice d'avoir cette pièce. Et effectivement ce tableau était assez exceptionnel parce qu'il avait une vibration, le mouvement de l'eau tu voyais le reflet, tu voyais l'eau qui bougeait. C'était comme des tableaux chinois, ils mettent de la lumière derrière pour faire un effet cascade. C'était tellement magique, cette cascade elle était vivante. Enfin bref. Donc on le présente, on présente toutes les choses, il était exposé, magnifique et tout.

Une fois l'exposition publique de la vente aux enchères faite et à laquelle participaient les conservateurs des Musées des beaux-arts de La Chaux-de-Fonds et de Neuchâtel, ils se sont approchés de nous pour nous dire « on les veut ces tableaux, c'est un truc exceptionnel, on les veut, il faut les retirer de la vente ! » On leur a répondu « mais vous rêvez ? Vous tombez d'où ? On vous a écrit, on vous les a proposés ». Eux : « Ouais, euh, non c'est pas vrai. » « Écoutez, on a tous les doubles. » « Il faut les retirer de la vente. » Et nous, en langage poli, on leur a dit « mais allez vous faire foutre ! Dans tous les cas on négocie un prix de commission. On veut bien vous les céder, mais on négocie. » Non, non, rien du tout, il fallait qu'on les retire de la vente. Non, mais va chier, allez vous faire foutre. On avait l'impression qu'ils se foutaient de notre gueule. On fait le job et eux, hautains et suffisants, se croient investis d'un pouvoir sur l'art ou la culture locale.

Alors le lendemain, dans « Le Matin », on lit : « Ce salaud de Gaston qui vend le patrimoine neuchâtelois... » Donc on a dû

faire un rectificatif le jour d'après pour leur dire que « ces incapables de conservateurs ont reçu des lettres tel jour, tel jour et tel jour, ils les ont dédaignées, etc. » Bon, mais les œuvres étaient tellement exceptionnelles que les musées ont quand même trouvé des fonds. Alors au lieu de venir nous dire « écoutez, on a des fonds, on les retire de la vente et on vous les achète à tel prix » ou même à prix symbolique, on les aurait cédées. Éventuellement ! Mais venir nous faire du chantage émotionnel alors qu'on leur avait proposé en primeur les pièces, et qu'ils nous avaient pris pour des débiles... Alors après tu ne viens pas nous traiter de débiles quand c'est toi qui a été un type normal ! Enfin bref.

Donc Neuchâtel avait réussi à avoir des fonds de quatre-vingt mille francs. Peu avant, ils étaient incapables d'avoir de quoi faire un arrangement à l'amiable et tout, tout d'un coup ils ont trouvé des fonds de quatre-vingt mille francs pour acheter ce tableau. Donc je leur ai dit : « Maintenant la seule possibilité que vous avez, c'est que vous veniez à la vente, vous enchérissez. Si vous l'avez, vous l'avez, si vous ne l'avez pas, ma foi on est désolé. » Maintenant on ne le retire pas du marché international, ce qui serait déloyal pour les clients potentiels qui l'ont vue et désirent l'acquérir.

Dans les coulisses de la vente aux enchères du Noirmont

Pour la vente, les tableaux ont disparu de la vue des gens. Ils sont derrière et sont présentés un à un, devant le public. Donc il y a un énorme travail, c'est de décrocher mille tableaux. Les décro-

cher c'est encore rien, mais ce qui est colossal, c'est de les aligner dans l'ordre. Parce qu'une vente aux enchères, c'est deux objets par minute. Alors quand t'en as des milliers, il faut savoir exactement où ils sont. Parce que tu as à peu près une seconde pour prendre l'objet, le donner à celui qui va le présenter, et après il te le ramène et tu le fous sur un autre tas. Tu as un tas « vendu » et un tas « invendu ». Enfin bref, c'est un travail phé-no-mé-nal, colossal, d'aligner tout le machin.

Ça a été une nuit entière, à dix personnes, et puis le matin, à huit heures, quand tu as juste fini, les gens sont déjà en train de faire la queue pour s'identifier, pour avoir un numéro d'enchérisseur. Donc c'est l'angoisse, c'est l'angoisse. Et, d'autant plus que, au milieu de la nuit, le mec qui était responsable de l'informatique quinte et fout le camp. Je t'avais téléphoné, tu te souviens, à une heure ou à deux heures du matin pour savoir si tu avais des solutions informatiques. Le mec fout le camp avec le programme du déroulement de la vente. Il a fait du chantage, il voulait plus de fric. Donc je devais gérer ce chantage, gérer l'alignement des tableaux, parce que si ce n'était pas moi qui les alignais... Je veux dire, c'est moi qui étais responsable de tout. Donc, après, je donne une liste. Au moment où on les aligne, le problème c'est qu'aligner des tableaux ce serait encore facile si le numéro quarante-neuf et le numéro cinquante avaient à peu près les mêmes dimensions. Mais il se trouve que le numéro quarante-neuf peut avoir trente centimètres sur quinze, et le cinquante peut être une sculpture en bois, grandeur nature. Alors comment tu fais pour empiler l'un sur l'autre, et puis, ça n'a l'air de rien mais cela représente un volume à plat, mais d'un semi-remorque ! C'est impressionnant. Et il ne faut pas qu'un tableau touche un autre, et

il faut qu'on puisse lui mettre la main dessus dans les dix secondes. Et si c'était moi tout seul, je les connais, parce que je les connais par cœur ces tableaux, je les connais comme si c'était moi qui les avais faits ! De tellement les voir et tout. Ça jouerait sans problème. Mais quelqu'un qui vient, un extra qui est payé pour faire deux heures, il ne sait pas tout. Tu lui dis « le numéro vingt-cinq » il n'a aucune idée, il ne sait pas si c'est un tableau, si c'est une sculpture, il faut que quelqu'un le lui mette dans la main. Donc moi je suis obligé d'avoir un type derrière qui me remplace et qui le lui met dans la main.

Donc pour qu'il puisse le lui mettre dans la main, j'ai créé une liste spéciale où, chaque numéro c'est le tas, ce n'est pas le tableau. Donc je te dis le vingt-cinq, par exemple, c'est le tas B5 et tu n'as plus qu'à te servir. Et tu ne regardes même pas. Tu prends le premier qui est dessus, et c'est celui-là. S'il y en a un qui ne joue pas, c'est foutu. T'en retrouves plus un seul.

Donc, moi, la nuit avant la vente, je dois faire cette liste. Et je dois la revoir une fois et savoir sur quel tas est chacun des mille et quelque objets. Alors entre tableaux, sculptures, petits objets, meubles, montres, cloches, lampes, pfff. Je veux dire c'est un truc, c'est juste de la pure folie.

C'est tellement complexe, et on travaille qu'avec des extras qui viennent nous aider deux jours par année, donc il faut aussi vaguement leur expliquer le truc, mais en plus il faut aussi les contrôler, parce que c'est des gens très gentils, mais qui n'ont aucune conscience, qui n'ont aucune responsabilité, qui ne se sentent aucune responsabilité. C'est comme des vendangeurs. Donc c'est un peu moins grave quand c'est une grappe qui tombe à côté de la seille que quand c'est un tableau qui tombe sur le

mauvais tas. C'est un truc d'attention extrême.

C'est un tel machin que je suis dans un état second. J'ai la vente, comme dans *Matrix* si tu veux, j'ai la vente qui clignote, je sais où mettre le doigt tu vois ? J'ai la perspective. Mais ça c'est une super concentration. Après, je perds tout d'un coup. Parce que j'en ai plus besoin. Mais c'est une information j'ai tout sur des écrans qui clignotent autour de moi, virtuels, je sais, bzzzzzt, je connais si tu veux la perspective, je sais à quel moment où – mais faut pas me faire chier, faut pas m'emmerder là au milieu, parce que, autrement, tu perds tout.

D'ailleurs c'est là que j'ai chopé du diabète. C'est ça, c'est ce stress de cette nuit qui m'a fait choper du diabète. Parce que le lendemain même, j'avais de la peine à lire. Je ne pouvais plus lire les petits caractères. Et puis ça a été déclaré deux semaines après, j'ai décompensé. C'était les fêtes de Noël, j'étais avec Pilar et Pau, j'ai fait un rêve bizarre, j'avais besoin de boire un kilo de sucre imprégné de jus d'orange. Et puis je me suis réveillé avec une soif terrible. Première fois que j'étais à l'hosto. J'y reviendrai.

La salle était pleine à craquer. Ça allait du vieux couple genevois bourré de fric qui avait dû être dans les montres ou dans les bijoux, avec les nanas super maquillées, pouettes, de quatre-vingts ans qui pensent qu'elles en ont encore cinquante et qu'elles peuvent draguer un peu le petit jeune, au simple curieux de la région, qui aime le patrimoine. Mais il y avait beaucoup de gens comme ça, des vieilles putes sur le retour, de cinquante soixante ans qui se croient toujours au top, des gros bourgeois qui viennent en Bentley, mais qui sont assez style suisse, c'est-à-dire péguenot. Ce n'est pas les Bentley à Paris, avec les chaussettes spéciales en fil d'Écosse. On voit qu'ils ont du fric, mais ils n'habitent pas à Pa-

ris. Ils habitent, pour certains, à Muriaux ! On avait aussi ce type du Musée de l'Automobile de Muriaux (musée disparu aujourd'hui). Il venait souvent manger chez Gaston. Très sympa. Bien sûr il nous a amené du monde pour la vente aux enchères. Des gens hétéroclites, mais des gens friqués, voire très friqués, qui viennent en jeans, en faux cool. Ceux qui viennent en faux cool, comme celui qui a acheté le L'Eplattenier, longs cheveux gris, avec une queue de cheval, barbu, habillé avec une vilaine chemise noire, un pantalon noir aussi, rien d'ostentatoire. Il y avait aussi tout un tas de Suisses allemands, qu'on voyait pour la première fois, qui avaient vu le reportage de la télévision.

Le Noirmont, c'est à deux pas de Bâle, c'était juste idéal. Et le reportage était tellement gentil... Ça a fait la différence. Même que c'était en suisse allemand, on a tout compris ! Un 9 décembre, au Noirmont, quand il venait de tomber trente centimètres de neige, pour que les gens accèdent, puissent se parquer, si tu avais vu ce binz dans Le Noirmont, il y avait des bagnoles partout, plus qu'au Chant du Gros, sous le regard amusé de ces deux chevaux de bois grandeur nature qu'on avait placés à l'entrée de l'église.

Comme d'habitude, il fallait que Gaston oublie des trucs. Tout jouait, sauf ce que lui devait faire ! Enfin bref, toujours est-il qu'en ouvrant son sac il voit qu'il n'avait pas son marteau de commissaire ! Bon, ben j'envoie quelqu'un foncer à la Landi acheter un marteau, qui nous ramène un marteau, vraiment le beau marteau de deux cents grammes, pas le petit marteau ! Avec le manche un peu légèrement orange ! Enfin c'était du plus bel effet ! Le pupitre c'était en fait une table allongée qui faisait quatre ou cinq mètres de long. Il y avait les secrétaires, le notaire, quel-

ques aides et au milieu Gaston, debout. On lui avait fait un petit complément surélevé à la table, à sa hauteur.

Sans arrêt, il enlevait ses lunettes – il ne voit rien sinon – et il les posait. Il a des lunettes loupes, de vingt-cinq sortes. Il pique des lunettes à tout bout de champ. Alors il se retrouve avec des lunettes de vieille Anglaise style Hercule Poirot – n’importe quoi ! – et il n’y voit que dalle, même pas son verre d’eau.

Donc, les deux musées étaient là, le public aussi, et la vente commence. Donc une vente exceptionnelle et tout. Et Gaston gesticulait, gesticulait avec son marteau ! Première vente, premier coup, il écrase son verre d’eau ! Il écrase le machin, il y a tout qui part dans tous les sens ! Il rigolait, les gens aussi ! Un peu après il tape à nouveau, et il écrase une paire de lunettes, ah non mais c’était la totale. Les gens n’en pouvaient plus !

Après, tout allait bien, tout le reste de la vente, ça déroulait, jusqu’à ce que la vente a été à un point extrêmement chaud, ce que Gaston avait prévu. Parce que Gaston c’est le génie, il sent les catalogues, c’est le génie pour faire la numérotation du catalogue. Il sait à quel moment il faut commencer à sortir les belles pièces, à quel moment les gens sont fatigués et on lâche les petites pièces histoire que les gens reprennent et à quel moment où il faut « recrocher ». Tout était synchrone, c’était juste magnifique.

Bon, entretemps, j’ai fait une interview mythique à la télévision, pendant la vente, juste avant la vente du L’Eplattenier, qui est passé en boucle sur Canal Alpha. Tout le monde me disait « mais ce que tu as bien parlé ! » Ils m’ont posé plusieurs questions, j’ai sorti deux trois de mes grandes phrases mythiques, j’avais mes petites lunettes rouges. Même Gerber, l’administrateur communal de Bôle, m’avait dit « alors vous avez vraiment pas dit

des conneries ! » J'ai dit « je savais même pas, j'étais dans un nuage ». Ça allait tellement bien, j'étais tellement euphorique, c'était génial, la salle était pleine, c'était boum boum boum, deux ou trois ventes par minute, schlak, moins de trente secondes par objet, boumboumboumboum, clac, boum, clac.

Et donc, vers le milieu de la vente, Gaston sort les L'Eplattenier. Alors, quand tu fais un truc comme ça, tu sors le monstre en premier, et si tu vends le monstre, tous ceux qui viennent après, je veux dire, ils flambent. En proportion à la bête que tu as vendue. On sort ce tableau, deux mètres sur deux, et tout : *Le Saut du Doubs en hiver*. Une cascade bleue, scintillante, énorme, vibrante, un chef-d'œuvre qui fait son effet sur la salle. Tout le monde le voulait, ce machin. Il y avait des Valaisans qui le voulaient absolument. Madame Lada Umstätter, du Musée des beaux-arts de La Chaux-de-Fonds, et le type du musée c'était Tschopp, conservateur politiquement installé à Neuchâtel, depuis des années, grand défenseur des arts neuchâtelois, transpirant, chauve, on dirait un clown qui était là, le voulaient aussi. Et, comme je l'ai déjà raconté plus haut, on leur avait proposé ces tableaux, offerts par le mandant. Et eux n'avaient pas daigné venir voir ce que c'était. Et ils n'ont pas insisté, à l'époque, puisqu'on l'a quand même montré un peu partout ce fameux *Saut du Doubs*, en même temps que la sculpture de Courbet dans toute la Suisse. Ou presque.

Les enchères : ça part. Le tableau démarre je crois à trente mille. Ça montait par cinq mille, le minimum était je crois de mille. Et là, cinq mille. Boumboumboumboum ! Alors les gars des musées qui faisaient les épais durant les trente premières secondes ont sursauté quand ça a commencé à quarante mille. Cet

impétueux de Tschopp, qui gesticulait avec sa palette, zip, zip, à septante mille, ziip. À quatre-vingt mille, ziiiip, tout le monde s'est assis ! Les musées se sont assis, et tout.

Et puis Gaston a réussi à trouver un autre type à Lausanne qui lui aussi le voulait coûte que coûte. On avait un type par téléphone, et un type dans la salle, qui ont continué entre les deux. Ils le voulaient. Pim, pam, pim, pam, cent soixante mille, poum, adjudé ! Sans les frais, hein, donc c'est un machin à cent quatre-vingts, ça te fait dans les deux cent mille balles. Cent soixante mille sans les frais, POUM ! Les gens suffoquaient, transpiraient, à chaudes gouttes, c'était... t'aurais entendu voler une puce (rires) ! Qui fait encore moins de bruit qu'une mouche quand elle vole ! Bon, alors sur ce, Gaston dit « ahh, deux minutes de pause, champagne pour tout le monde ! »

Ça tombait bien, on n'en pouvait plus, ça partait en couille, on ne contrôlait plus rien. Alors tous nos collaborateurs et tout circulaient avec des bouteilles de champagne, des verres en plastique, on passait à tout le monde dans les travées et tout. « Champagne pour tout le monde, deux minutes ! » et puis après les gens étaient excités. Parce que tous les gens qui avaient été frustrés de ne pas acheter ce tableau, parce qu'ils le voulaient, c'était un tableau exceptionnel, étaient prêt à se rabattre sur les vingt autres L'Eplattenier qui sont sortis juste après.

Bon, les gens boivent leur goulée de champagne, Gaston aussi, il était « argh argh argh », tirant la langue, les musées ils étaient verts de rage, verts de rage. On continue avec les autres, les paysages quelconques et tout. Vingt mille, trente mille, vingt-cinq mille... Madame Thiébaud, ma voisine de Bôle, nous avait donné un L'Eplattenier. C'était le plus petit qu'on avait dans notre in-

ventaire. Il était estimé, on avait fait une estimation large, on avait dit « alors vraiment, si on n'en tire deux mille cinq cents francs, on a vraiment beaucoup de chance ». On a fait neuf mille francs pour celui-là. C'est celui qu'on a le moins bien vendu. Et Madame Thiébaud, chaque fois que je la vois elle m'embrasse encore ! Mais je te dis, quand on le lui a pris, je lui ai dit « mais on ne peut pas vendre ça plus de deux mille balles ! » Il a fallu ce petit épisode, un verre de champ'. Alors tu aurais dû voir tous les gens qui nous avaient confié ces L'Eplattenier, c'était extraordinaire !

C'est une vente où j'ai eu beaucoup beaucoup de plaisir ! On a triomphé, c'était, malgré toutes ces aventures de douane et tout, qui ne faisaient que commencer, génial. C'était, en plus, une vente avec tellement d'objets qu'on a terminé je ne sais plus à quelle heure. On a commencé à huit heures du matin, et terminé peut-être à dix heures du soir. C'était génial cette vente. Surtout c'était ma première expérience d'une vente complète.

Mais putain c'était énorme, énorme, on s'en rend même pas compte. Et donc c'est terrible, parce que si tu loupes un numéro, la vente s'arrête. Tu passes du tableau de deux mètres sur deux à la miniature, ou à la pipe en bruyère. Et, une fois le passage à l'enchère fait, il faut le remettre ensuite dans le côté « vendu » ou « invendu ». C'est terrible.

Et la télé a passé en boucle après le reportage sur la vente pendant je ne sais pas combien de mois...

Avec Pierre-Yves Gaston à Montana (environ 2010)

J'étais allé avec cet excellent Gaston à Montana, chez des in-

dustriels français. On devait leur apporter un tableau et en reprendre un autre. Il n'y avait que des sculptures, dans cette maison, d'un artiste français qui s'appelle Antoine-Louis Barye, qui est un artiste animalier qui peint des lions, des ours. Un sculpteur exceptionnel, assez flamboyant, qui n'a pas la patte ou la modestie de Robert Hainard. J'avais justement vu quelques pièces aux enchères, et on arrive dans cette maison, il n'y avait que ça sur les tables. Je dis au mec, « alors vraiment, j'ai rarement vu ça, et tout », et le mec tout content me montre sa collection. Il avait également deux trois petits autres trucs, un petit Léger, oui, deux trois petits trucs dans son chalet ! Un putain de chalet où il venait juste faire les cadeaux, avec ses enfants qui venaient une fois par année chercher leur pognon ! Prendre les cadeaux, passer trois jours à Noël, bouffer du foie gras, et puis repartir ! C'était la tradition, c'est pour ça qu'ils avaient ce chalet à Montana ! Enfin tu vois le genre. Un truc monstrueux, comme une halle. Eux, des gens charmants, ils ne m'ont pas dit qu'ils avaient des frais. Pas comme ce pauvre Georges Ortiz, aujourd'hui disparu. Là aussi j'y reviendrai plus loin.

L'inauguration de la Fondation Pierre Arnaud et visite de la Fondation Gianadda

Ce même jour où nous avons rendu visite à ce richissime Français de Montana, on a profité de faire la tournée. Parce que Gaston est également copain avec le Prince de Pise, qui a un appartement par là-bas. Je l'ai souvent rencontré, il m'adore parce que j'arrive à parquer sa voiture et reculer avec sa charrette en

même temps !

Le Prince de Pise, c'est une des plus hautes noblesses italiennes. Bon, il a un nom à rallonge, de Vintimille, machin et tout. Et sa femme m'a dit un jour « ah vous êtes vraiment d'une rare élégance ». Et quand la femme du Prince de Pise te complimente de la sorte, ça a du poids. Justement, je dis à ma nièce pour la taquiner « tais-toi, parce que la Princesse de Pise m'a dit que j'étais toujours d'une rare élégance ! »

Alors c'était dans la période de Noël, il y a quelques années, on était invité pour l'inauguration de la Fondation Pierre Arnaud, à Lens, tout près de Montana, au bord d'un lac. Bon, le lac est presque aussi grand que la fondation tout entière. Le lac, c'est juste un peu plus grand qu'un étang d'agrément ! C'est un lac artificiel, juste ridicule, c'est juste pour occuper des cantonniers, enfin bref ! Bien entendu, on arrive en retard, avec Gaston, parce qu'on s'était encore arrêté en chemin et puis on ne trouvait pas cette fondation. Ce n'était pourtant pas difficile, tu n'as que ça au bord de ce lac, en gros.

Donc on la trouvait pas. On traînait autour, le temps passait. Une fois arrivé, bien entendu, il n'y avait plus de place de parc, il y avait des voitures partout à cause de cette inauguration. Alors comme il se doit, on se parque sur la porte d'entrée, devant les escaliers. Et Gaston me dit « ouais, j'ai un peu rayé la voiture ». Bon, je ne fais pas attention, c'était du côté passager, je m'en suis pas autrement fait. Donc je me parque à côté des escaliers de l'entrée. Il y avait une Bentley, un de ces immenses Range-Rover, et la voiture pourrie de Gaston entre les deux.

Ce qu'il y avait de très drôle à la voiture de Gaston, c'est que son truc légèrement rayé, c'était un trou de dix centimètres de

profond, vingt de haut et quarante de long dans sa portière. L'endroit idéal pour mettre une crèche de Noël. Je lui dis « ben on pourra mettre la crèche de Noël, là ! » En plus, il y avait une bavure, qui dépassait un peu. Une bavure à l'horizontale, genre la scie de la voiture de Batman ! Si je m'étais appuyé quelqu'un, je l'aurais coupé en deux. Il s'en est d'ailleurs fallu de peu que je coupe quelqu'un en deux, mais bien sûr, ça je ne l'ai vu qu'après ! Alors tu imagines, une voiture pourrie, avec la porte défoncée entre Bentley, Range-Rover, et autres, c'était magnifique !

Et après, on a été reçu. On était « les king ». Cette espèce de luxe qu'on nous prêtait d'arriver en retard ! D'abord on connaissait à peu près tout le monde, c'était juste génial. Et Gaston c'est une rock-star dans le milieu de l'art. Il fait ch... tout le monde, c'est toujours le moins bien habillé, on arrive toujours en retard, et tout le monde le connaît, parce que, en Suisse, tous les gens qui ont fait de l'art, ou qui connaissent l'art ont eu affaire à lui au moins une fois dans leur vie. Autrement tu peux pas dire que tu as fait de l'art en Suisse si tu ne t'es pas fait rouler une fois par Gaston ! Je le dis en toute amitié, en toute sympathie ! Il le fait tellement bien que ça en devient drôle ! Et puis, là bon, on a vu les conservateurs qui racontent toujours les mêmes histoires.

Mais la Fondation Arnaud, à mon goût, c'est du grand n'importe quoi. À mon avis, c'est une de ces fondations pour occuper ta femme les samedis-dimanches pour qu'elle ait deux trois événements mondains, publics. Parce que la qualité par rapport au prix qui est investi dans ces expositions, c'est des expositions de « m », qui n'ont aucun intérêt. Je veux dire des troisièmes couteaux, suisses (rires), mélangés avec une peinture de cinquième degré d'un grand artiste. Je veux dire, les expositions que j'ai

vues m'ont juste un peu énervé parce que je trouvais que c'était un peu du style Gianadda, et Gianadda fait des expositions exceptionnelles, ce qui n'est pas par hasard parce qu'il les achète toutes faites dans les grands circuits internationaux de l'art. Mais en plus, je veux dire Gianadda a le désavantage d'avoir ses salles d'exposition dans un tombeau, qui n'a pas de lumière, qui n'a pas de place, qui n'a pas de recul, je veux dire c'est un désastre. Tu vois Chagall à Gianadda, c'est juste la grosse m... ! Les tableaux de deux mètres sur deux qui sont à dix centimètres du suivant, que tu peux pas voir parce que, comme tu as un chemin d'un mètre cinquante pour t'échapper du tableau et si tu te mets dans les un mètre cinquante les gens te passent devant et tu ne vois plus rien... Donc tu es poussé, tu as juste de quoi regarder ce qui est à ta hauteur, c'est du gâchis, du gâchis ! Par contre, les pièces qu'ils amènent sont des pièces exceptionnelles. Simplement c'est tellement mal montré que ça te...

Alors moi, ce qui m'a toujours tué, c'est que les gens sont tellement cons et tellement snobs, ils te disent « ah c'est ce que j'ai vu de mieux, la Fondation Gianadda » alors que c'est du gâchis. C'est que les gens n'ont rien vu. Si ce que tu as vu de mieux au monde c'est la Fondation Gianadda, c'est que tu n'as rien vu du tout de toute ta vie. Parce que personne n'ose dire, est-ce que tu as déjà entendu quelqu'un dire qu'une exposition de Chagall était nulle à chier ? Ou même de Picasso ? Eux, ils arrivent à rendre des expositions de Picasso nulles ! Par l'effet muséographique qui est nul !

Par contre ils ont une chose extraordinaire, qui est l'anti Gianadda, c'est le jardin de Gianadda. Où c'est un plaisir. Chaque fois qu'on est passé dans le coin avec Pau et Pilar, on s'est arrêté

pour manger dans le jardin. Ils ont un restaurant, tu peux manger dehors au milieu des sculptures, c'est trop génial. Et c'est le jour et la nuit, et ça on peut bien le dire, ça n'a jamais été aussi dichotomique ce truc, quand tu rentres tu ne vois plus rien. Dans le jardin il fait chaud et beau, tu rentres dans ce machin, c'est froid, c'est sombre, tu vois pas, les gens te poussent...

Et alors les gens sont tellement snobs... Si tu veux, l'art c'est un truc à part. L'art, tout le monde se permet de donner son avis, et tout le monde se permet de raconter n'importe quoi. Basiquement, les gens racontent n'importe quoi ! Ils répètent ce qu'ils ont vaguement entendu, alors parfois ils ont la chance d'avoir lu ou entendu des bons trucs, mais les gens se font une idée, si tu veux, sur le fait que ça soit reconnu universellement, comme par exemple, Picasso.

Picasso, c'est un truc monstrueux. C'est un surhomme. Je veux dire il a fait à peu près dix fois plus de productions qu'un autre artiste. Aucun autre artiste au monde n'a produit autant. C'est de la folie. Tu sais qu'à la mort de Picasso, la famille et l'héritage se sont partagé soixante mille œuvres ! Soixante mille ! À sa mort ! J'ai vu le catalogue Zervos, qui est le catalogue raisonné officiel de Picasso, il y a cent mille entrées. C'est un machin qui prend une paroi ! Il vaut trois cent mille francs, et il y en a vingt ou trente dans le monde. Dans les bibliothèques nationales, à la Fondation Tàpies à Barcelone, il y en a un je pense à la bibliothèque du Prado. Et puis pas beaucoup plus... Les gens n'ont pas la place, et puis n'ont pas les moyens d'acheter le catalogue Zervos. Tout est disproportionné avec Picasso. C'est le Mozart de la peinture, si tu veux. C'est comme Mozart qui avait plus de mille pièces, le catalogue Mozart comporte plus de mille œuvres, et une

œuvre c'est pas un dessin ! Alors Picasso, sur les soixante mille tu me diras, il y a un gribouillon sur un coin de page, tout est compté. Picasso, dès qu'il y a sa signature, même sur un objet, c'est considéré comme un Picasso ! C'est ça le snobisme, personne n'ose te dire que « ça c'est de la merde ».

Sur les soixante mille pièces qui ont été partagées à sa mort, il n'y en a pas beaucoup qu'on a vu, enfin à part celles qui ont été prises par l'État français pour payer des impôts de succession. Ainsi, sous Giscard d'Estaing, la France a eu la plus grosse collection, la donation Picasso, en paiement d'impôts. C'est l'État français qui s'est battu avec la famille pour ce partage. Tout ce qui est au Centre Pompidou vient de la succession Picasso. Comme toutes ces grandes successions, la succession Giacometti a été menée par Roland Dumas, ancien ministre des Affaires étrangères sous Mitterrand, qui est dans la liquidation de toutes les fondations d'art. Un malin, mais un malin, toujours au bon moment où il fallait.

Parce que Picasso c'est pas un mec qui avait des idées, c'est pas un mec qui a fait des nouveautés. Picasso c'est un mec, tu lui montrais une tache sur la table, et lui il voyait déjà l'œuvre qui pouvait découler de cette tache. Il était copain avec les tout grands, Braque²⁴ et autres. Toutes les œuvres de Picasso, si tu regardes les dates, le journal, ses œuvres cubistes, elles sont postérieures à celles de Braque, qui sont les mêmes. Simplement, Braque on en parle encore à peine, alors que c'est lui qui, dans le

²⁴ Georges Braque (1882-1963) est un peintre, sculpteur et graveur français, engagé dans le fauvisme et le cubisme.

cubisme avec Juan Gris²⁵, a été considéré comme précurseur du mouvement. Simplement Picasso était tellement intelligent, clairvoyant, il voyait avant les autres ce qu'on pouvait en tirer. Tu lui disais « bleu », le mec il pouvait te décrire le ciel, la mer... Il dépassait tous les autres.

Ce n'est pas un voleur, c'est un type qui arrive à synthétiser, mieux que les autres, les idées des autres. Leur donner mille tours et faire qu'après l'idée principale était ridicule par rapport à ce qu'il sort. C'est un type exceptionnel. C'est une exception. Il n'y en aura plus jamais, c'est impossible.

Alors je te dis, Picasso tout le monde confond tout, parce que tout le monde compare tout à Picasso alors que c'est précisément le seul avec qui on ne peut comparer personne. Il a occupé la place parce qu'il a fait vingt fois plus que tous les autres, dans chaque style. Lui, il s'asseyait et il dessinait.

Il y a eu une émission de télévision, Picasso qui peignait un tableau pendant une heure d'émission, en France. Dans les années septante. C'est là que tu vois ce que c'est, Picasso, c'est le génie. Parce que tu n'as rien besoin de rajouter. Quand c'est son moment, en vingt-cinq traits, en une heure en buvant des verres en causant, en racontant sa vie avec le présentateur, il a fait une œuvre maîtresse. Un de ses portraits cubistes. Alors que de ces cubistes, tu peux en brûler la moitié. Parce qu'il y en a des tonnes, et pour finir, c'était produit par nécessité. C'était presque comme l'art brut, il faisait ça pour ne pas taper sur les autres.

C'était un malade, Picasso. Il a eu une montagne de problè-

²⁵ José Victoriano Carmelo Carlos González-Pérez, connu sous le nom de Juan Gris (1887-1927) est un peintre espagnol proche du cubisme, qui vécut et travailla en France à partir de 1906.

mes, avec tous ses amis, avec ses femmes, avec ses enfants. C'était un type invivable. Comme tu lui disais « bonjour » et sur le coup il imaginait déjà toute la journée, il faisait aussi un peu chier le monde, le gars. Parce que quand tu as des gens qui sont tellement au-dessus des autres, pour finir t'évites de les fréquenter. Parce que tu as l'air d'un tel guignol à côté (rires) !

George Ortiz

On a fait pas mal de trucs super avec Gaston. Bien que ça soit sur ses années de fin, si je puis dire. En tout cas, j'ai appris énormément du microcosme, si tu veux. Je connaissais le grand monde, je connaissais les grands acheteurs, les grands acteurs du marché. Avec lui, j'ai connu les gens de pointe, qui effectivement mettent ces choses sur les grands marchés, et qui les rachètent. On se chamaillait mais on s'appréciait mutuellement. Chez lui, j'ai eu la chance de manger tous les samedis différemment avec des types chaque fois plus exceptionnels. Et qui te traite de « tu », et avec qui tu peux discuter de tout, rire, déconner et dire ce qu'on pense ! Il n'a pas hésité à me prendre avec lui pour aller chez George Ortiz, à Genève.

Alors George Ortiz²⁶ était un des hommes les plus riches du monde. Mais, bon, pas de la gnagna, c'est dans Forbes et compagnie. Ce sont des patrons de l'empire de l'étain, de Bolivie, mil-

²⁶ George Ortiz (1927-2013) est un collectionneur d'art. Sa collection privée est considérée comme l'une des plus importantes collections d'art antique actuelle. En 1977, sa fille Graziella est kidnappée à Genève; il devra se résoudre à vendre une partie de sa collection (avant de la racheter en partie) pour rembourser l'emprunt ayant permis le paiement de la rançon.

liardaires sud-américains, les Ortiz-Patiño. Un milliardaire de chez milliardaire qui s'est même fait enlever sa fille par la mafia, Graziella Ortiz-Patiño, contre rançon. Pour les vingt millions de dollars d'une fresque qu'il avait achetée en Italie – en Italie tu es obligé d'acheter plus ou moins à la mafia – et qu'il n'avait pas voulu payer parce qu'il a vu que c'était une fausse, la mafia lui avait enlevé sa fille pour l'obliger à payer les vingt millions de la fresque. C'est une histoire monstrueuse. George Ortiz achetait des œuvres pour des millions chaque année. Il avait dégotté cette fresque en Italie, du style de l'importance de *La Cène* de Léonard de Vinci. Comme il a refusé de la payer, la mafia s'en est mêlée et a récupéré le prix de cette fresque *manu militari* si on peut dire. Il a dû payer.

Enfin bref, il habitait à Collonge-Bellerive, de l'autre côté du lac, à côté de la prison. Alors on arrive, chez George Ortiz, devant sa maison, une maison genevoise cossue. Pas le style arabe ostentatoire, plutôt le style genevois protestant, ami du Prince, avec un parc quatre fois grand comme feu mon parc de la rue du Lac à Bôle ! Donc tu passes Genève, tu passes la pointe, et hop, tu reviens par les Eaux-Vives et tu remontes.

Personne n'entre dans cette maison. C'est une forteresse, tu as des gardiens avec chiens et tout, des caméras, des briques de verre tout autour sur les murs. Personne n'est admis dans cette maison, sauf quelques personnes exceptionnelles. Dont Gaston faisait partie ! On était les deux à Genève, il me dit « viens, je vais t'amener chez George Ortiz ». Donc il lui téléphone, pour justifier qu'il n'avait pas pu lui amener un client qui lui achetait une œuvre à cent cinquante mille balles, qui était en plus le médecin qui lui avait installé son pacemaker, mais qu'il venait quand mê-

me ! Il n'avait pas voulu que son propre médecin, ce bon Docteur Nicod, ne s'y rende ! Par contre, George Ortiz était avec Gaston au téléphone, et j'entends Gaston lui dire « non, non, mais j'en réponds comme de moi-même, c'est un copain artiste, je lui ai parlé de toi ». Et Ortiz « ça tombe bien, ramenez-vous ». Et Gaston : « Ça tombe bien on est à la porte ! »

On nous ouvre un immense portail, et avec la vieille bagnole de Gaston on va se parquer sous un couvert, à côté de quelques somptueuses voitures, limousines et tout. Comme d'habitude, en travers devant, histoire de se faire remarquer comme il se doit. Un gardien typé sud-américain, avec un chien un brin menaçant, arrive vers nous et nous accompagne, en passant devant les dépendances du personnel de maison, puis autour de la maison principale, grande, à la genevoise, rien qui dépasse, posée au milieu d'un parc immense, pour rejoindre un charmant perron qui est la porte principale. Et tu vois, au loin, des petits machins d'un centimètre avec un plus petit machin noir de deux millimètres ; c'est des mecs avec des chiens, qui sont à trois ou quatre cents mètres ! Qui se promènent. Et il y en a d'autres, dans une autre zone, qui tondent le gazon, et qui parlent tous sud-américain. Et tu apprends que sous le parc, il y a un bunker, immense aussi, dans lequel il a toutes ses collections d'art précolombien, de têtes immenses, de pièces anciennes, il a le mieux du mieux.

Alors on entre chez lui, un petit monsieur un peu gros, délicieux, qui nous reçoit sur ses escaliers, les bras en l'air. « Oh, entrez, entrez, ça me fait plaisir, venez ! » Une petite voix charmante, un accent à peine perceptible, dans un français exquis. On passe le hall, il y a des pièces disposées de part et d'autre, des lavabos, des sculptures. Puis on monte pour accéder au premier

étage, au principal, dans le salon.

Dans ces maisons, le principal est constitué de chambres très hautes, et là qui sont bourrées d'œuvres ! Dans le salon, je n'avais jamais vu des sofas aussi gros et aussi larges que ça. Mais alors un machin king size de chez king size ! Tu dois plonger pour aller toucher le dossier ! Tu t'assieds le cul sur le rebord de devant, autrement tu te perds dans le fond, t'arrives plus à sortir, on doit te tirer par les pieds pour sortir du machin !

Enfin bref, derrière ce putain de monstre sofa, je vois trois tableaux. Trois magnifiques tableaux, romantiques comme ça, l'un à côté de l'autre, contre un beau mur... Je ne lui ai pas demandé ce que c'était, je reconnaissais sérieusement ce que c'était et Gaston me l'a confirmé par la suite. Alors ces tableaux étaient de Thomas Gainsborough²⁷, un peintre anglais, un truc extraordinaire. Donc quand même pas un petit artiste anglais, non moins qu'un artiste du dimanche, non, trois tableaux dignes des plus grands musées !

C'était des scènes galantes, dans la forêt, un chevalier, des personnages, des arbres, des gens bien habillés, un truc palpitant.

Thomas Gainsborough c'est à peu près ce qu'il y a de mieux de la peinture anglaise de tous les temps. Trois tableaux, je te dis, qui sont dignes de faire partie de la collection de la reine d'Angleterre. Trois, devant moi, là, pout, pout, pout. Trois classiques Gainsborough, des paysages anglais, avec des personnages... Un peu comme les paysages de Goya, avec des personnages qui sont très noirs, très forts, et tu as les paysages qui sont du romantisme bien travaillé, mais joyeux. Tu as des gens sur des

²⁷ Thomas Gainsborough (1727-1788) est un artiste peintre, graveur et célèbre portraitiste et paysagiste britannique du XVIIIème siècle.

balançoires... C'est le Goya anglais, pour simplifier au maximum.

Et Georges Ortiz, petit, gros, souriant, sur son sofa king size avec partout, tout autour, des photos négligemment posées. Tu le voyais avec le Shah d'Iran sur un éléphant, lui devant qui faisait Ali Baba en retenant l'éléphant par la trompe ! Ou là dans des fêtes pas possibles, à Venise sur une gondole. Et là, négligemment, la photo du roi d'Espagne genre « salut, mon pote ! », le roi des Belges en caleçon de bain, ou tout juste pas, la totale. Des photos intimes de la famille royale. Que des gens de la jet-set royale ! Empereur ou ancien dictateur au minimum ! Et dictateurs et rois actuels. Si tu vas dans les partys à Buckingham tu dois avoir à peu près les mêmes photos dans les mêmes évènements. « Vous savez, François, tout ça se perd ! C'est terrible ! » il m'a dit ! « Ça ne se fait plus ces fêtes... » Et moi : « Ah mais c'est vraiment dommage ! » Bon, la moitié des dictateurs ont été déchus, ce qui n'arrange pas les choses (rires) ! Et puis tu n'oses plus circuler avec des éléphants en ville de Genève ! Donc depuis tu n'oses plus faire ces évènements où ils louaient des éléphants histoire de meubler leur après-midi. Ou des fauves, selon le thème de la soirée. Alors nous on fait « vacances à Ibiza » et eux ils font « la chasse au gorille aux Philippines » ! À dos d'éléphants !

Alors là, moi j'écoutais même pas, j'étais presque hypnotisé par ces trois tableaux. Parce qu'au début, quand tu les vois... Alors comme je te disais, j'ai une espèce de sens, je sens tout de suite si c'est épais, ou si c'est simplement « joli ». Il n'y a rien de pire que quelque chose qui est « joli » ! Quand c'est joli, c'est rien du tout. Mais là, je veux dire que ce que je voyais, c'était pas « joli ». Je veux dire c'est un truc « épais ». Tu te dis « espèce de ... ! Je les verrais bien chez moi aussi, ces tableaux ! »

Bon, là on commençait à s'emmerder et tout, Ortiz me dit « ah ben toi tu es sculpteur, viens je vais te montrer mes icônes précycladiques ». C'est de la sculpture créée avant les Helléniques, plus rustique. On a pris un ascenseur dérobé – il a plus ou moins pressé un machin et une porte s'est ouverte – et on s'est rendu dans le hall d'entrée de son bunker. Son immense bunker. Et là, il a un stock à faire pâlir n'importe quel musée d'art primitif. Le quai Branly c'est des branleurs à côté ! Non, mais sans déconner ! C'est là que tu vois, c'est un milliardaire qui a pu avoir la main sur les meilleurs trucs, pendant ces quatre-vingts dernières années, entre les Trente Glorieuses... Et puis c'est un mec ça ne le gênait pas d'affréter un bateau. Et d'être un peu copain avec tous ceux qu'il lui faut, et avec toutes les juntas militaires... Il avait des petits bras, mais longs longs longs, télescopiques pour d'autres affaires au besoin ! Enfin bref ! Extraordinaire !

Les sculptures précycladiques²⁸

Donc, Gaston et moi on n'avait pas le temps, mais Ortiz, un passionné qui aime partager, a pris le temps pour moi et donc, évidemment, plus grand-chose n'a d'importance dans ces moments-là. On s'est arrêté à la première section de son truc, parce qu'il avait ordonné chronologiquement ses acquisitions. Il avait acheté des pièces depuis les origines de l'art (arts premiers) jusqu'au meilleur de l'art actuel. Rien de contemporain.

²⁸ L'art cycladique est une forme d'art rattachée à la civilisation des Cyclades (approximativement 3300 et 2000 av. J.-C.), se caractérisant principalement par des idoles de marbre représentant des femmes nues, les bras croisés sur le ventre.

Ses sculptures précycladiques, j'ai pu les toucher, les avoir en main. Absolument génial. On n'en a pas fait le tour, sinon on y serait encore. On a juste fait quelques mètres, et déjà le peu que j'ai vu était dense ! Après on est remonté, on nous a servi une petite collation, dans une ambiance chaleureuse, on riait comme des sacs avec Gaston qui avait déjà bien bu à midi. Ortiz m'a d'ailleurs donné un de ses livres, un machin épais, un des volumes retraçant sa collection. Il y en a sept ou huit comme ça. Il m'a mis « À mon cher François ». Je l'ai quelque part dans mon tas de livres.

Et puis ce George Ortiz nous a dit, contrairement à l'industriel de Montana, qu'il avait des frais et avait besoin de liquidités. Gaston lui a répondu qu'il n'y avait pas de honte à avoir des frais ! Il avait juste besoin de cinq cents. Cinq cent mille ! Alors ce putain de dépôt aux Ports Francs lui coûtait très cher. Il avait un tas de pièces là-bas. Il nous a cédé à la vente trois têtes mexicaines et un puma, mexicain lui aussi. Un puma d'une pièce, en pierre, un mètre au garrot, qui devait faire dans les cent, cent vingt kilos. On est allé le chercher immédiatement aux Ports Francs, à l'aide d'une camionnette. Et chaque tête était dans une immense boîte. Rien que pour ces pièces, cela lui coûtait trente-huit mille balles de location par année. Alors ça commençait à lui coûter cher, mais bon il en avait plein chez lui, mais il n'avait plus de place. C'est pour ça qu'il louait encore aux Ports Francs. Et ces pièces, dès qu'on les met à la vente, il faut des clients pour une vente rapide et discrète, sinon le Mexique (avec sa vilaine moustache et ses lunettes d'espion) se précipite dessus pour des questions de protection de patrimoine.

Là le pauvre est mort, et son fils a dû s'en relécher les babi-

nes. Parce que dans le genre, tout partout dans la maison, juste un petit meuble par-ci, une sculpture par-là, était mais époustouflant. Le truc tellement gros, tu ne vois même plus, ça devient naturel. C'est même pas choquant pour finir de voir autant de belles choses. Et alors dans une mare de tranquillité, si tu avais vu ce terrain, et puis c'est quand même côté sud du lac, ce qui ne gâche rien. Ils ont la prison comme voisin, pas très loin.

Pour en revenir au bunker, il abrite sa collection privée, qui est reconnue comme une des plus grosses du monde. D'ailleurs il a fait des livres, ses collections font l'objet de plusieurs publications et catalogues. Il prêtait volontiers ses pièces. Bon juste frustrant pour ce pauvre Docteur Nicod, collectionneur réputé, propriétaire de Stradivarius, qui représente quand même la Fondation Sandoz à lui tout seul, qui n'a pas été digne d'être convié chez George Ortiz. Alors que moi... le mec m'a parlé comme à un artiste. Bien que je n'y connaissais pour ainsi dire rien du tout par rapport à ce qu'il avait dans son bunker. C'est comme s'il avait le dictionnaire dans sa cave ! Personne ne peut connaître tous les mots ! Même un pro, je veux dire tu t'arrêtes sur deux trois trucs, celui qui dit connaître tout ça est un gros menteur (rires) ! C'est tellement vaste.

Et c'est là que tu vois quand même le pouvoir du pognon. Je veux dire quand l'argent ne compte pas. Ce n'était que la passion qui guidait ses achats.

Gaston : « On a fait fois mille »

Je t'avais parlé de la fameuse vente du contenu d'une vitrine

qu'on avait estimé à nonante mille balles, et qui avait fait à peu près deux millions aux enchères chez Millon Associés. On avait acheté une vitrine, on l'avait livrée chez Millon pour leur vente aux enchères. Il y avait, entre autres, deux bols chinois, Bin-Chi-Ming, époque Qing. Estimés au départ à cinq cents euros, ils ont fait plus de six cent mille euros !!

J'étais à Sant Feliu, devant le kiosque avec Pilar, Gaston me téléphone. « Nomdedieunomdedieu on a fait « fois mille » ! » J'y comprenais rien, il me répète « la vente ! On a fait fois mille ! Je suis dans la merde, je suis dans la merde, je ne sais pas comment on va faire ». « Mais qu'est-ce qu'il me raconte encore comme connerie » je me dis. Alors oui, on a fait « fois mille », mais pas pour toute la vitrine ! Une vitrine estimée haut à quatre-vingt mille balles, on a fait plus de deux millions pour toute la vitrine grâce à ces deux bols, qui eux, on fait « fois mille » !

Donc c'était une affaire de spécialistes dont ni Gaston ni moi n'étions. Et même les meilleurs spécialistes, nous on a pourtant le meilleur expert chinois de Paris, le Cabinet Portier, n'ont rien vu du tout. Et puis, depuis ça, depuis 2010, ça a été l'explosion. Quand on a sorti ces machins chez Millon, ça a été l'explosion. Des vases cassés, à cent mille balles, à deux cent, trois cent mille balles, t'aurais dû voir, tu n'oses même pas le donner au marché aux puces de la paroisse ! Parce qu'il est tellement foutu et pété que tu l'amènes toi-même à la déchetterie ! Millon, ces cabinets, ils font une ou deux ventes par semaine, sauf en été parce qu'ils prennent deux ou trois semaines de vacances, et deux jours à Noël où ils ne bossent pas ! Il y a du volume, il y a des spécialistes, et ça marche.

L'affaire Vallotton 1 (enchères du 11 juin 2011 à Fribourg)

Peu après avoir terminé cette magnifique vente du Noirmont, Mickey Vallotton, héritier d'un industriel, petit neveu de Félix Vallotton²⁹ le peintre suisse, assez bon, voire très bon dans certaines de ses œuvres, appelle Gaston. Ce Mickey n'avait jamais rien fait de sa vie. Il faisait du cheval, du Club Rotary, des conneries du style. Il avait un truc qui s'appelait la Galerie du Chêne, en face du Palace Hôtel à Lausanne, une galerie qui anciennement était la mythique Galerie Vallotton qui est devenue par la suite la Galerie du Chêne.

Après de nombreuses années de déconfiture, parce que Mickey Vallotton était aussi galeriste que moi je suis éboueur, ça n'allait plus du tout. Sa fille, qui aimait les sous, a décidé de mettre de l'ordre et l'a plus ou moins obligé d'arrêter la galerie. Mais il se trouve qu'ils avaient un certain nombre d'œuvres de Vallotton et surtout un fonds de commerce d'autres peintres, en général de deuxième ou de troisième file, parce que Félix Vallotton était tellement triste qu'au lieu d'échanger avec des Renoir et des trucs comme ça, il a échangé avec des deuxième couteaux. Pas mal de pièces françaises. Et puis il n'a pris que des pièces modestes.

C'était vraiment un imbécile, parce qu'un type de ce niveau il aurait pu avoir vingt-cinq Renoir, que Renoir lui aurait volontiers échangés. Je te dis, par rapport à la puissance et au potentiel de ses œuvres, il n'aurait dû échanger qu'avec des tout grands. Enfin

²⁹ Félix Vallotton (1865-1925) est un artiste peintre, graveur, illustrateur, sculpteur, critique d'art et romancier franco-suisse.

bref. Notre rôle était de liquider, entre guillemets, la Galerie du Chêne. Et en même temps, la Galerie de la Cathédrale de Fribourg qui appartenait à la fille d'un peintre relativement connu au Valais qui s'appelle Olsommer³⁰, et qui se vend très cher, nous mandate également.

On fait l'inventaire du truc, un machin quand même intéressant, et on détermine qu'il faut faire une vente *duplex* avec Millon, à Paris. Parce que toute cette peinture française, elle n'a à peu près aucune chance d'être vendue en Suisse. Parce que les clients c'est des Français, c'est des collectionneurs français. Là on avait des tableaux de Paul Signac³¹, et deux trois trucs qui sont internationaux, mais tirant sur le marché français. Donc on a décidé de faire le premier jour une vente en *duplex*, pour la partie des tableaux français.

Pour la partie des tableaux suisses, la vente aurait lieu le lendemain, mais ce serait une vente simple, avec bien sûr sur internet aussi, mais une vente suisse, à Fribourg, point final. Parce que c'était des dessins de Vallotton, des trucs de la peinture suisse, qui intéressaient des collections suisses. Et là-dedans en plus, on avait récupéré une autre collection avec des de Pury, et les deux plus beaux de Pury de tous les temps. Edmond de Pury³² était un peintre noble.

Cette vente se déroule le 11 juin 2011, entre la salle Drouot à Paris, et la Grenette à Fribourg, une salle gigantesque à côté de la

³⁰ Charles-Clos Olsommer (Charles-Léon) né en 1883 à Neuchâtel et décédé en 1966 à Sierre, est un peintre suisse.

³¹ Paul Signac, (1863-1935) est un artiste peintre paysagiste français, proche du mouvement libértaire, qui donna naissance au pointillisme, avec le peintre Seurat.

³² Edmond-Jean de Pury (1845-1911) est un peintre de genre, portraitiste et graphiste suisse.

cathédrale. Il se trouve qu'on liquidait aussi la Galerie de la Cathédrale, ce qui tombait bien. Entre parenthèses, c'est une des responsables qui m'a fait choisir ce cheval-là (il désigne un tableau). Plus deux trois autres pièces. Donc c'était vraiment une magnifique vente, avec de très belles pièces, modestes, c'était pas l'époque des Vernes³³ ou c'était que des van Dongen et des Braque mais c'était des belles pièces.

Donc on a procédé à la vente de la collection internationale Art moderne de Vallotton à Paris, qui s'est déroulée de très belle manière. On a fait des records pour certains tableaux, on a été salué dès le lendemain dans Le Figaro, dans la Gazette Drouot pour la qualité de la vente et les prix obtenus. Enfin bref, le soir tout va bien, on va bouffer avec Mickey Vallotton, qui assistait à la vente. Jusque-là pas de problème, on va souper ensemble, il redescend chez lui et tout, tout va bien, bon.

Le lendemain matin, à neuf heures, le père Vallotton se ramène, il assiste à la vente du matin, c'était une vente justement de la collection de la Galerie de la Cathédrale. Tout est bien allé, on a fait des excellents prix parce qu'on avait deux, trois pièces magnifiques de ce fameux Olsommer. On avait parmi les enchérisseurs de vrais amateurs, donc on a vachement bien vendu.

Et tout se passe bien jusqu'à midi moins le quart, où arrive une hirsute, mal attifée et tout, en training avec des pantoufles de gym, comme si elle était venue en courant depuis Lutry, où ils habitent. Elle jette une espèce de torchon sur le pupitre du commissaire-priseur qui était en train de travailler ! C'était la fille à ce

³³ La vente de la collection du banquier Jean-Marc Vernes et les affaires qui l'ont précédée ont défrayé la chronique parisienne dans les années nonantes.

vilain Mickey Vallotton, qui arrive et qui nous jette un torchon sur le pupitre, Gaston lève à peine les yeux au-dessus de ses montures (encore entières) et continue le lot qu'il avait.

Après quelques instants, je vois qu'il lit le truc, change de couleur et tout. Zip, je passe juste derrière, je prends la lettre, je lis qu'elle nous retirait le mandat, avec effet immédiat, comme ça, cul sec, pas de discussion, rien. En trente secondes, elle nous sommait, elle retirait la vente de l'après-midi, qui commençait une heure après. Tous les clients étaient là, de toute la Suisse, pour acheter ces machins. Je dis à Gaston « fais comme si de rien n'était, tu continues les ventes ». Sur le quart d'heure suivant, il n'a fait que des conneries, il ne savait plus où il en était. Enfin bref.

Et moi, pendant ce temps, je suis tout de suite sorti téléphoner à notre avocat, qui était Me Favre, ancien bâtonnier de Fribourg, un type génial, un vieux de la vieille. Il devait venir à la fin de la vente pour certifier par un acte notarié les transactions réalisées. Je lui explique la situation. Je lui dis « écoutez, il faut absolument que vous veniez, pour faire une déclaration ». Parce que si c'est Gaston qui fait sa déclaration, on est foutu. Parce qu'il était dans un tel état que, déjà il raconte n'importe quoi en état normal, mais alors là, je veux dire il aurait enfoncé le clou. Je lui dis : « Il faut absolument que vous veniez. » Il me répond un truc du style « je suis en train de bouffer avec ma femme, je me sèche la bouche et j'arrive ! » Bzzit, un quart d'heure après il était là. Je lui explique la situation, il changeait de couleur aussi, il n'avait jamais vu un truc pareil ; il ne savait même pas ce que c'était. Moi non plus d'ailleurs, j'apprenais sur le tas !

Oh p... Alors effectivement, on a l'obligation, même jusqu'à

une seconde avant la vente, un mandant peut retirer son truc il n'y a pas de problème. Simplement, après, je veux dire nous on avait quand même engagé deux ou trois frais et à peu près une année de boulot pour monter ce truc. Donc ils n'allaient pas s'en tirer avec vingt pour cent du prix d'estimation. Parce que ce cas de figure n'avait plus rien à voir avec nos engagements. Eux, c'était ce qu'ils pensaient. Tranquillement.

Alors moi je pense qu'un cher collègue marchand d'art a dû chauffer la tête de la fille en lui disant « cette espèce de salaud, il t'a bradé tous tes machins, moi si je te le fais, je te garantis que si c'est moi qui te les vends, je te fais péter la baraque ». Et puis je pense que, il se trouve que par hasard cette même galerie et ces mêmes gens étaient cités comme témoins dans l'affaire Vallotton 2, que je raconterai après, parce qu'alors là c'est encore plus délirant. Enfin bref.

Vallotton était dans la salle, à moins le quart. Moi je vais tout de suite lui demander ce que c'est que ce machin. Il commençait à gesticuler avec ses cannes, je l'ai fait expulser de la salle. Il ne peut rien lui dire à sa fille. Sa fille est une espèce de furie, lui c'est un vieux à moitié gâteux qui se bave dessus, c'est malheureux, enfin bref.

Bon on essaie de discuter, on cause, on fait monter l'avocat de Vallotton, il dit « non, non, ma foi on s'en tient strictement au code sur le mandat, on a le droit absolu de retirer ces trucs ». Alors bon, pas de problème, on se plie à l'injonction, on retire la vente. Avec Favre, on a vite fait une petite déclaration que lui a lue en disant que sans aucun motif, indépendamment de notre volonté on nous retirait une vente – la partie Vallotton – alors que tout était en règle pour nous.

Alors tollé dans la salle. Je t'explique même pas, les gens qui étaient là « brouhouaient » sans arrêt et le reste de la vente est parti en couille. Les gens n'étaient plus du tout centrés donc ils ont fait perdre en plus du chiffre d'affaires. On passait gentiment pour des glands, on aurait tout dû arrêter et demander une indemnisation totale au clan Vallotton. Mais bon, on a quand même vendu ce qui n'était pas de lui, parce qu'on avait aussi des obligations vis-à-vis des clients qui nous avaient confié d'autres œuvres. Donc on a fait une vente ridicule, qui a duré deux heures, et puis je l'ai dit, où les gens n'étaient pas concentrés. On aurait mieux fait de renoncer.

Bref, alors, je dis à Gaston « ok, on fait comme il nous est demandé, mais alors tu leur fais signer un papier que moi je garde toutes les œuvres avant qu'on ait été entièrement indemnisé ». Je garde toutes les œuvres pour commencer, et deuxièmement, le million de francs suisses – environ six cent mille euros à l'époque, ça faisait pile un million de francs suisses – qu'on avait réalisé dans la vente du jour d'avant avec les œuvres françaises de la collection de Félix Vallotton, ça aussi je le séquestrais, histoire d'avoir au moins une garantie de nos frais déjà investis. Donc on l'a fait déposer sur un compte bloqué dans une banque à Fribourg, ce qui fait que tintin, pas un rond, ils ont eu pas un rond !

Hein, alors tu penses, ils étaient excités comme des chiens, parce que, non contents de nous ch... dans les bottes, pour prendre les devants, ils avaient déjà déposé une plainte pénale à Neuchâtel pour malversation, avant qu'on fasse la vente. C'est pour te dire s'il était prévoyant le mec. Avec tout ça, Gaston se retrouve dans la tourmente. Et comme il ne sait pas s'organiser, ça partait pour un énième scandale « à la Gaston ».

Pour la petite histoire, pendant un temps qui a suivi, je n'ai plus travaillé avec lui. Et dans cette affaire, il voulait, selon sa mauvaise habitude, tout traiter tout seul. Mais il a senti qu'il avait besoin de moi pour détricoter toute cette histoire, causer aux avocats, négocier et tout. Il se trouve que j'étais hospitalisé. Alors il est venu me supplier sur mon lit d'hôpital pour sauver le dossier Vallotton ! Il est arrivé, habillé tout en noir avec des bandes dessinées pour rire, et une grosse boîte de cigares posée dessus ! Bon, mal lui en a pris, j'étais sous respirateur (rires). On s'est vite arrangé, je lui ai dit « ok tu me verses dix mille balles et je m'en occupe ». Ce qui fut fait, dès ma sortie de l'hôpital et je me suis retrouvé devant l'avocat de Vallotton, le Dr Pétrin, encore un qui joue dans la cour des glands comme on dit.

Alors lui, il nous a pris pour des truffes, il nous a traités de haut. Il voulait qu'on lui paye déjà deux cent mille balles à l'amiable, parce qu'il était gentil. Je lui ai dit « mais c'est pas du tout comme ça que ça va se passer, c'est même plutôt l'inverse qui va arriver ». Donc j'ai dit « alors ça, de toute façon, ça vous allez le payer, mais au centime près, pièce par pièce ». D'entrée on ne discute même pas, il y a les vingt pour cent de commission, sur l'ensemble de la vente qui sont de toute façon pour nous, il n'y a même pas à discuter, mais dans une vente aux enchères on ne gagne pas vingt pour cent, on gagne quarante-cinq pour cent, c'est pour ça qu'on dépense des milliers et des milliers de francs pour faire des catalogues, des inventaires, des promotions, des expertises, et tout. Avant la vente, on a dû inventorier tout son stock, où on était moi, une experte de Paris, un photographe qui est venu de Paris, et une assistante. Pendant une journée à Lausanne, on a fait des photos de toutes les œuvres, et puis l'experte

les estimait, comme ça, tac, tac, tac. On était épuisé à la fin de la journée. C'est des journées à trois quatre mille balles, faut les faire venir, faut les inviter bouffer, les payer, ça fait des frais pour faire un catalogue qu'on édite, qu'on envoie, qui nous coûte à peu près cinquante balles entre la fabrication et l'envoi, par pièce. On avait des frais, dûment justifiés.

Alors on nous assigne en conciliation, justement la première fois pour les laisser dire tous leurs griefs, que soi-disant ils n'avaient pas reçu le procès-verbal, alors qu'ils l'ont reçu le lendemain, en recommandé. Et puis j'ai aussi fait remarquer au juge que ce procès-verbal tenait lieu d'acte notarié. Parce qu'en France un commissaire-priseur est un notaire. S'il signe un truc c'est un acte notarié, enregistré et tout, qu'ils l'avaient reçu dans les délais et tout. Donc je ne comprenais même pas pourquoi on nous faisait venir au Valais pour répondre d'avoir fait les choses exactement comme on les avait dites. Et je lui passe le procès-verbal. Le juge : « Ah bon ? » il encaisse.

Et alors oui, ce petit malin avait déposé plainte à Neuchâtel, à titre préventif, mais là, pour une de ces conneries qu'on avait oublié d'enlever sur une lettre, le for juridique était au Valais. Parce que Gaston avait fait des ventes à Montana, on avait repris le même contrat et puis on n'avait pas fait attention au for juridique. Au final, c'était beaucoup mieux pour nous, parce qu'à Lausanne on était en terre Vallotton, et du Rotary. Le Valais c'était idéal.

Alors Vallotton, en vue de la vente, nous avait demandé d'envoyer un catalogue à un fichier d'adresses de mille personnes. On l'a fait. Mais alors, là aussi, il ne comptait pas nous payer, il comptait que c'était normal. Puis alors après, ils prétendaient qu'ils ne savaient pas que la vente était en euros, alors qu'il nous

avait fait envoyer mille catalogues, où les prix étaient indiqués en euros. Et où c'est marqué, sur la couverture, que la vente est adjugée par Me Millon, à Paris et coprésidé par Gaston à Fribourg. Tout est marqué sur le catalogue ! Alors après ils prétendent qu'ils ne le savaient pas !

Après ils viennent avec l'histoire de l'euro, que, frauduleusement, on les aurait trompés parce qu'ils pensaient que c'était à Fribourg en francs suisses, et puis que non, c'était tout d'un coup à Paris en euros. Mais débile, débile, je veux dire. Alors je lui ai passé le catalogue, je lui ai dit « c'est marqué quoi ? ». Et on voit que c'est adjugé par Millon, que les prix sont en euros, les conditions, les machins, tout est indiqué. Plus clair tu meurs, sans oublier qu'on a envoyé mille trucs à tous ses clients. J'ai dit : « On cause de quoi, là ? » Effectivement, alors ça a été balayé, y compris la plainte pour escroquerie et malversation, ici à Neuchâtel. Donc le juge avait analysé ce machin, et puis il a dit qu'il n'y avait aucun indice d'aucune malversation ou d'aucun truc de quoi que ce soit, ce qui fait que la cause a été balayée et renvoyée.

Alors moi je vais raconter ma version au tribunal, je donne un exemplaire du catalogue au juge, je lui dis « votre honneur, est-ce que ça répond à toutes les questions pour lesquelles vous nous assignez ? » Je veux dire le mec il a vu ça il a dit à Pétrin « mais vous n'avez pas honte ? » Et la procédure a été renvoyée.

Mais alors, moi je ne voulais pas lâcher ni les tableaux ni le capital qu'on avait bloqué dans la banque à Fribourg avant qu'ils admettent leurs torts et qu'ils nous payent les dommages et intérêts. Dans le pire des cas de toute façon on allait se servir nous-mêmes, parce qu'ils nous ont fait traîner pendant deux ans. Donc j'ai dit à notre avocat « maintenant tu écris qu'on leur verse cent

mille sur cette somme, et que nous on prélève aussi cent mille parce que de toute façon on est déjà largement en dessous. Et parce qu'on a besoin de liquidités, on ne peut pas tenir deux ans à continuer à branler le poisson ! » Donc sans aucune autre forme de procès, on a prélevé les cent mille francs pour nos liquidités et on leur a versé cent mille balles et voilà. Donc, jusque-là, pas de problème, si ce n'est des gesticulations et des lettres de menaces de Pétrin, sur lesquelles on se répandait en zigzag parce que c'était tellement aberrant, à chaque fois c'était plus stupide.

Enfin bref, après on a un dernier truc à Martigny, le jugement. Donc on se retrouve tous devant le juge, et puis Maître Pétrin, sur la pointe de ses mocassins perché, nous tint à peu près ce langage : il a dit « ouais vous me donnez encore quatre-vingt mille francs et j'abandonne, vous reversez tout l'argent plus quatre-vingt mille francs et puis j'abandonne toutes les charges contre vous ». Je le regarde (un peu dépité) et je lui dis « mais alors, c'est à peu près la même chose, mais dans l'autre sens. Parce que je pense que vous allez recevoir quatre-vingt mille francs, mais comme reliquat de tout solde, et puis l'argent qui reste, c'est pour nous. Je veux dire nous on ne vous paye rien du tout, on vous verse encore quatre-vingt mille francs, mais on garde cent soixante mille qui correspondent aux vingt-cinq pour cent qu'on a perdu d'opportunités et de manque à gagner sur la vente du truc. » Je veux dire on n'a pas perdu vingt pour cent par tableau, on a perdu quarante-cinq pour cent pour commencer, plus une cinquantaine de mille francs pour les catalogues, plus la promotion pour tous les machins, plus les frais du personnel qui a travaillé, tac, tac, tac, et tac.

J'ai dit « c'est ça ou alors on va jusqu'au Tribunal fédéral, on

va où vous voulez, mais ça va vous coûter cher, parce que là, non seulement il n'y aura pas de reliquat, mais ça va pencher de votre côté ». Enfin bref, le mec il part, sans dire un mot, sans rien, of-fusqué. Le juge dit « moi je me déclare incompetent, je ne peux pas juger ce truc, je ne comprends rien du tout aux enchères, je ne comprends pas les principes, les pertes... » Pourtant c'était détaillé, enfin bref. Il dit « moi je ne suis pas compétent donc il faudra nommer un autre tribunal ». Et moi j'ai dit à Pétrin « ça, c'est notre dernière proposition ». Donc il l'a prise, il ne l'a pas déchirée, et deux jours après on recevait un truc qui nous confirmait qu'ils étaient entièrement d'accord avec la proposition. Et Gaston, à cette époque, il était en taule, pour une autre affaire, un tableau qu'ils ont malencontreusement perdu. Il a fait une année de taule, à Gorgier. Il ne pouvait pas sortir la journée, parce qu'ils avaient peur qu'il se suicide et tout.

Enfin bref, il était en taule, et comme il n'y a jamais de papiers avec lui, je veux dire de ses transactions, c'est une poignée de main. Vallotton c'est comme si on lui avait arraché cette collection. Mais ce n'est pas du tout le cas. Mais tu fais un peu le vieux baveux là au milieu, et comme Gaston est considéré comme un méchant, il y avait droit à tous les coups. J'ai dit « non, non, on répond centimètre par centimètre. On va arrêter de faire des généralités et de se laisser entuber ». Après deux ans de procédure, on a gagné.

C'est la seule fois de la vie de Gaston qu'il ne finit pas en prison pour un truc qu'il n'a pas fait ! C'est pour ses erreurs passées qu'il rame. Qu'il n'a plus accès à tout. Il a encore accès à des trucs monstrueux, mais les immenses pièces qu'il ramassait comme ça au coin de chaque rue, avant, c'est fini.

L'affaire Vallotton 2 : le tableau du Docteur Nicod

Alors il se trouve que, avant la vente de Fribourg, ledit Mickey Vallotton a téléphoné à Pierre-Yves Gaston, une fois qu'on était les deux. On revenait de Genève, en voiture, et il dit « Pierre-Yves, tu pourrais venir ? J'ai besoin de liquidités, j'aimerais vendre un tableau. » Ça, c'était quand on était dans les préliminaires de cette fameuse vente de juin 2011. Donc on était sur le chemin, il dit « ouais si tu veux on peut passer dans une demi-heure, je suis là avec mon assistant ». Hop, on va chez Vallotton et tout. Il nous reçoit dans sa salle à manger.

Tu as l'impression d'aller chez ton arrière grand-tante. C'est vieux, hors du temps, il y a des beaux objets, posés un peu n'importe comment. Sa salle à manger est vilaine, défraîchie. Il y a un passe-plat où il a ses bouteilles qu'il prend d'un bras depuis la cuisine. C'est une vieille maison poussiéreuse, de notaire aisé des années cinquante. Il nous sort de derrière une commode un tableau emballé dans du papier kraft, mais vraiment caché derrière la commode. Il nous sort le machin, un tableau de Vallotton. Une pure merveille. Mais une pure merveille. De très longs arbres avec le tronc nu, effilés, un fond pastel, ... , mais un truc extraordinaire. Un truc extraordinaire qui est dans le catalogue Vallotton. Il dit « j'en veux deux cent mille balles. J'ai besoin de deux cent mille balles, j'en veux deux cent mille balles. »

Bon, Gaston lui dit « écoute, je vais voir, je te rappelle ». Donc on repart de là-bas, et depuis la voiture il téléphone au Docteur Nicod, qui a investi dans les belles pièces, un grand acheteur de Pierre-Yves. Il lui dit « écoute, j'aurais un Vallotton, un truc exceptionnel, référencé au catalogue Vallotton ». Docteur

Nicod regarde sur le catalogue et lui dit « ok, je l'achète ». Pierre-Yves lui dit « si tu veux, on peut te l'amener pour que tu le voies sur pied ». Mais on était sûr qu'il le prendrait. Comme on était là à Lutry où il avait une petite maison au bord du lac et que Vallotton habitait à quelques kilomètres, on pouvait agir rapidement et efficacement. Un quart d'heure plus tard, on est retourné chez Vallotton, on lui a dit « il est vendu ! » Il tremblait de joie. Deux cent mille balles plus quarante mille de commission, tout était décidé.

Et on lui embarque le tableau, on va prendre l'apéro chez le Docteur Nicod, dans sa garçonnière. Il déballe ce machin, il trouve ça exceptionnel. Et puis il dit « écoute, aujourd'hui ça m'arrange pas, j'ai pas deux cent mille francs en liquide avec moi ! » Il avait moins. Il n'avait qu'une centaine de milliers de balles en liquide, mais il n'avait pas autant de disponible. On lui dit « mais pas de problème ! »

On ramène le tableau à Vallotton, et on prend rendez-vous avec Vallotton et Nicod. On avait décidé que nous prendrions le tableau pour l'amener à Nicod. Nicod nous a donné un chèque d'un compte dans une banque privée – je ne savais même pas qu'elle existait, sous la gare de Lausanne, dans une baraque qui a l'air de rien, une porte sombre sans plaque, discrète – d'où Gaston est ressorti avec une enveloppe méchamment épaisse de billets de mille. Et on part Place Saint-François, au siège de l'UBS, le machin à colonnades, retrouver Vallotton pour lui remettre l'argent, en liquide, parce qu'il voulait avoir l'argent en liquide. Et alors Gaston, Vallotton et une conseillère de la banque sont allés dans un bureau, Gaston lui a remis les ronds, ils se sont arrangés. Jusque-là, pas de problème, on ressort de la banque, tout va bien.

Affaire rondement menée.

Deux ans, deux ans et demi après, l'infâme Pétrin ressort du bois et envoie une lettre d'insultes au Docteur Nicod comme quoi on avait profité de la faiblesse de son client... Un truc déli-rant. Alors, pour mémoire, Vallotton nous a vendu ce tableau, il a touché les ronds, tout s'est passé en vingt-quatre heures, on a fait une affaire de deux cent quarante mille balles, sans aucun problème. On est allé deux fois bouffer au Palace, une fois bouffer à Lutry avec Vallotton, l'acheteur, Gaston, et moi, dans un petit bistrot au bord du lac tout à fait sympathique, et c'était fait. Régulé. Adieu Berthe, tout le monde était content. Et je te dis, une année et demie après, histoire de nous enfoncez plus pendant qu'on était dans cette affaire de la vente aux enchères, on nous accuse du vol de ce tableau. On aurait volé ce tableau à Vallotton, qu'on l'aurait vendu subrepticement bien en dessous de son prix, et qu'ils exigeaient de récupérer le tableau et tout et tout. Non, mais c'était juste du délire. Ça va pas le chou ? Alors tu sais que ce vieux hibou de Vallotton n'a pas osé dire à sa fille qu'il l'avait vendu, et qu'il avait touché le pognon ! Il a prétendu qu'on le lui avait volé, nous surtout. Alors qu'il l'avait vendu au professeur Nicod, dont la mère est une Landtolt, de la Fondation Sandoz et compagnie !

Ils pensaient qu'ils allaient nous enfoncez sur cette affaire-là. Et j'ai reçu je ne sais pas combien de trucs de procédure, où j'ai été témoigner. Parce que j'ai dit à Gaston « tu ne vas pas aller raconter tes conneries, tu exiges que je puisse témoigner ». Donc je me suis fait convoquer à la police cantonale vaudoise, où j'ai raconté mon histoire, ma version des faits, devant le fils de Pétrin, qui était stagiaire justement chez son avocat de père, qui essayait de m'attaquer, sur des points de détails, et tout. Là aussi,

je l'ai humilié, le mec. Devant le flic. Je l'ai humilié ! Alors il essayait de me faire dire ce qui l'arrangeait, avec l'accent vaudois, à la peyouze, gentil, l'accent jovial, et moi bam, bam, bam...

Donc alors, cette histoire, d'abord on avait volé le tableau, après on en avait fait une copie, mais des histoires... J'ai dit à Pétrin « d'abord vous n'avez absolument aucune idée de comment ça se passe, et deuxièmement, vous n'avez aucune ombre de preuve ou de truc contre nous ! Nous on prouve tout ce qu'on a dit, et tout ce qu'on a dit peut être prouvé. Tandis que vous, rien. Rien de ce que vous dites n'a de sens. » On aurait volé un tableau à Vallotton, on aurait vite fait une copie pendant la nuit, qu'on aurait vendue... mais une histoire qui ne tient absolument pas la route. Parce que le fait qu'on ait montré le tableau au professeur Nicod – et on l'a redonné à Vallotton, tout de suite après – on aurait fait une copie entre les deux ! Non mais, des histoires abracadabrantiques !

Malheureusement, j'avais pas encore entendu le discours de Chirac, et donc j'ai pas pu dire abracadabrantique, mais c'est ça, et ça aurait arrêté toute la procédure. Parce que c'est vrai que ça devenait ridicule pour finir. Et puis que la justice se prête à ce jeu...

Mais c'était tellement débile leurs arguments, que même moi, avec mon permis de conduire comme diplôme du barreau, j'arrivais à les éclater ! Je les ai recadrés. Parce qu'il faut faire comme eux, il ne faut rien laisser passer, tu prends des notes, parce que tout est très précis. Parce que tu dis un truc, alors si tu détournes juste la manière de voir le machin ça veut dire exactement le contraire. Je leur ai bien dit que c'était le truc le plus z'hallu-ci-nant que j'avais vu de ma vie ! De la mauvaise foi. Je veux

dire que c'est un scandale ! Et puis j'ai demandé au flic quand est-ce que, nous, on pourra déposer plainte pour harcèlement ?

Parce que j'ai expliqué aussi qu'il y a eu un article dans « Le Matin » suite au retrait de la vente, parce que tu penses bien, dans les dix secondes « Le Matin » était là ! Une nouvelle affaire Gaston ! Tout de suite ils attaquent fort. Parce que c'est trop facile avec Gaston, t'es sûr à coup sûr ! C'était l'exception qui confirmait la règle parce que normalement, il est toujours fautif, comme avec l'*Helvétia* de Courbet, dont je ne me suis pas occupé. Ce vilain Me X, le plus mauvais avocat du canton, a merdé l'affaire ! Tout simplement !

Bon, finalement les Pétrin et consorts, on les a eus par k.-o. Parce que Vallotton était devenu tellement faible et malade qu'il n'était plus en mesure de comparaître – parce que j'ai reçu une convocation du tribunal, après j'ai reçu une lettre pour s'excuser de m'avoir convoqué, parce que je suis requis par le professeur Nicod comme témoin pour le défendre, parce que je suis le seul qui connaît l'histoire et en qui il ait confiance. J'ai dit « je vous assure, on l'a donné ce pognon, à Vallotton, à l'UBS » et qui est passé directement sur son compte à numéro pas déclaré. Tu vois ce qu'il est con ce mec ? Parce que là on peut obliger l'UBS à donner maintenant ce compte, et ce qu'il a reçu tel jour, et quel montant. Parce qu'on a prouvé que nous on avait sorti de la banque privée, une heure avant, la somme convenue. On avait les papiers du retrait.

Mais tu sais qu'il n'y a pas plus muet qu'un banquier, et que la transaction n'a pas de trace, c'est fait à la bonne franquette, entre gens de bonne compagnie, c'est comme ça que tu fais, dans l'art. C'est ce que je disais à Pétrin : « mais c'est comme ça que ça se

fait, si vous connaissez un tout petit peu le truc, c'est comme ça que ça se fait ! » Point final ! Je pense que le problème c'est qu'il s'agit d'un compte qui devait rester inconnu de sa chère fille, et qu'il a noyé le poisson, jusqu'à être complètement débile. Maintenant j'ai reçu un truc du tribunal de Lausanne, qui me disait que l'affaire était renvoyée *sine die*. Parce que vu l'état de Vallotton, ce n'est pas possible.

Maintenant, ce qu'il faudrait faire, si j'étais le professeur Nicod, c'est moi qui attaquerais, tout simplement. Tu renvoies le boomerang. Ils nous ont fait ch... en procédure pendant deux ou trois ans pour des m... , maintenant ils douillent ! Je veux dire on avait aussi des avocats, on avait notre temps aussi précieux que celui de la mère Vallotton ! C'est de la dissimulation, c'est de l'escroquerie, et puis au final c'est nous les méchants. Alors je me ferai un plaisir de défendre le Docteur Nicod s'il faut encore le faire une fois. Si tout d'un coup Mickey Vallotton retrouvait un brin de raison ! Donc cette affaire est en l'air, personne n'est inquiété, si ce n'est que le professeur Nicod est suspecté. Moi j'aurais pas du tout apprécié à sa place, avec les moyens qu'il a, il devrait les attaquer. Comme je l'ai dit, à la remise du tableau, à Lutry, Gaston, Vallotton, Nicod et moi, on a bouffé ensemble. C'est Vallotton qui nous a invités ! Tout le monde était content ! Tout le monde était enchanté ! En plus c'était un jour où il faisait beau, les oiseaux chantaient « tout va bien, tout va bien ! » !

Avec Vallotton et son tableau sorti de derrière la commode, si ce n'était pas moi qui l'avais défendu, ce bon Gaston il serait en taule ! S'il avait admis tout ce qu'on lui a reproché, il serait en taule, il n'y a pas un pli ! Et, dans cette affaire, c'était marrant parce que les flics me disaient « ouais, vous avez appris votre rô-

le ». C'était de la technique d'intimidation dont Audiard lui-même n'aurait pas voulu ! Je les avais vraiment emmerdés parce que j'avais donné la version de la réalité, rien n'était inventé. Je leur ai dit « je vous répète exactement ce que je vous ai déjà dit ». D'ailleurs, quand l'avocat est parti, on est allé boire un pot avec le flic de la sûreté, comme il se doit, comme bons corrupteurs qu'on est ! On s'est fendu la gueule autour d'une bière ! L'avocat avait eu son contre-interrogatoire, duquel il n'avait rien tiré.

C'était facile, aucun de leurs arguments n'était valable, et on aurait encore pu retrouver les tickets de bistrot, quand on est allé bouffer avec Vallotton et Nicod, si on avait encore voulu. Pas un détail ne pouvait leur donner raison. Vallotton ne disait rien, c'était sa fille qui menait l'affaire. Il ne disait rien pour ne pas avouer à sa fille la vente. Il a prétendu qu'on lui avait volé, parce qu'il n'osait pas lui dire qu'on le lui avait acheté.

Vallotton, il avait besoin de deux cent mille balles, on ne sait pas pourquoi ! Des histoires de gonzesses, je pense. Ou pour aller au Palace avec une liasse un peu épaisse de billets de mille ! C'était le Monsieur Vallotton pathétique, qui avait sa galerie en face du Palace. Triste, parce que la galerie, une des meilleures de Suisse, a été mal gérée, ses fonds gaspillés, alors que Vallotton, le peintre, a eu une période extraordinaire, il a été reconnu de tous les grands peintres. Moins avec ses nus de femmes, mais il a des paysages qui sont à couper le souffle. Ses nus, ses grosses femmes à poil, ça se vendait bien pour les Vaudois, ces notaires qui n'osaient pas et qui devaient avoir un coin caché pour, de temps en temps, les guigner furtivement avec leurs copains !

J'aimerais bien obtenir ma déposition, parce que là aussi, j'ai dû en placer une ou deux pas mal. Ça énervait d'ailleurs le jeune

Pétrin ! Le père, pensant à une affaire facile, n'avait pas daigné se déplacer ! Mal lui en a pris !

Transport international d'œuvres d'art

La première fois où j'ai passé une douane sans permis de conduire, c'était précisément à Saint-Ursanne, sur une route le long du Doubs avec ses contours, avec la Mini d'Odile, une copine. Tout d'un coup je me dis « merde, on a passé en France ! » Et évidemment je n'avais pas le permis, j'avais dix-sept ans ! On avait fait un camp scout à Saint-Ursanne, et je conduisais la Mini d'Odile, parce que Ricou, un autre ami, avait pété la clé de sa voiture sur le parc à la COOP de Colombier. La voiture chargée à coin, avec tous les achats pour le camp. Alors je me suis dit « ce n'est pas grave, je vais téléphoner à Odile, elle est gentille ». Je lui dis « alors tu nous prêtes ta voiture ? On vient de péter la voiture de Ricou. » Elle me dit « ouais ouais pas de problème ». Alors on a repris tout le chargement, et je suis monté avec la Mini. Bon, c'est facile à conduire, une Mini, et j'avais l'expérience du tracteur enfin bref. Mais après, j'avais un peu oublié que je n'avais pas le permis. J'allais partout, et là-bas, on était quelque part dans un champ en dessous des Enfers, tu n'as pas le temps de dire « ouf » tu as fait deux putains de contours et tu te retrouves à la frontière. C'était juste après Soubey, vers Clairbief, sauf erreur. Une petite route, sans voir personne. Heureusement, ils sont magnanimes dans le Jura ! Encore aujourd'hui.

Mais alors, le champion des transports, c'était pas ni Gaston ou moi, même si on en a fait des pas mal. On avait un type spécial, un Jurassien sorti de derrière les fagots. Qui était un fou absolu, mais un gentil fou, sympathique. Quand tu étais bien avec lui, il n'y avait aucun problème. Enfin bref. Alors ce type chargeait – parce qu'inutile de dire que ces chargements et ces voya-

ges, c'est sous la couverture, c'est du semi officiel, si on peut dire – c'est du « b ». Du « plan b ». Parce que si tu dois justifier, pièce par pièce, devant les douaniers que ton chargement correspond bien à ta déclaration de marchandises, on perd un temps fou. Comme on n'a pas le temps d'attendre, on est obligé de se démerder donc c'est du « plan b ». Parce que, tu comprends, à quatre heures du matin, y'a aucune douane qui est ouverte (rires). Et lui, ce type, c'était le chauffeur-livreux attitré.

Alors une ou deux fois par semaine, il faisait une descente à Paris avec tout ce qu'on remettait à la salle des ventes Drouot. Alors, il avait son petit truc, il venait à Montricher, il chargeait la voiture, on lui filait la paperasse et après il disparaissait. Alors lui il passait par le Jura où il connaissait tous les chemins. Tous les policiers et tous les douaniers le connaissaient, gentil à tel point qu'il avait un retrait de permis mais continuait quand même. Il traversait la frontière sans rencontrer personne. Avec une voiture pleine de tableaux et d'objets divers.

Alors ce con, qui connaissait tout le monde au Jura, les douaniers, ils sont tous copains, qui n'avait pas le permis, quand ils le voyaient rouler, les flics lui téléphonaient et lui disaient « dis-donc, le Pierrot, on t'a vu passer à l'autoroute, sur le rond-point de Delémont, maintenant, tu rentres chez toi ». Et lui « ouais, euh j'allais chez mon frangin ». Enfin bref.

Toujours est-il qu'il passe en France voisine avec son chargement et se fait arrêter. Alors bon. Il est tellement con en faisant l'imbécile et le yo que, désespérés, les douaniers le laissent partir après cinq minutes, avec le chargement ! Ils n'ont même pas pris la peine de regarder les docs, je crois qu'il devait y avoir une centaine de trucs qui étaient en train de passer en douce. Il se fait

reconduire à la frontière sans être inquiété autrement. Donc cet imbécile se fait arrêter, il rentre en Suisse, et dix minutes après il passe par le chemin d'à côté, à cent mètres des douaniers, et il est arrivé pile à l'heure à Paris ! Ni une ni deux, à l'heure dite, il était à son rendez-vous à Paris le lendemain matin ! Mais complètement fou. Mais rien à foutre le type. « Ouais ouais » et ça passe. Le type idéal. Un pauvre diable, avec sa gueule. Déjà sa gueule et ses gueulées, tu te dis d'entrée « ok, ok », « voilà, circule ».

Lui, c'est aussi le champion des trucs qui tombent des camions. Là aussi, à Noël il nous ramenait de la bouffe, parce que son frangin plus ou moins bistrotier avait des combines... Il a des gens qui traînent derrière les camions, alors on recevait du fromage aux truffes, des bouteilles de champagne, qui tombaient des camions, des trucs... On payait quinze balles du champagne alors que lui s'était fait déjà cinq ou dix balles dessus... Mais ça fait rien, pour quinze balles, ça va ! Je te dis, mais c'est un monde, mais un monde...

Dans la série des livraisons, une fois par semaine, j'allais aussi à Paris avec Gaston, à Drouot pour les ventes. Alors lui il assistait de temps en temps aux ventes, mais en général même pas, il allait boire des verres avec ses potes. Mais on allait en tout cas une fois par semaine à Paris. On partait à quatre heures du matin, il venait me chercher devant chez moi et on arrivait à neuf heures. On avait déjeuné, et à neuf heures on fonctionnait, à Paris et tout.

Alors le record absolu de vitesse que j'ai eu, parce qu'on s'amusait, comme à l'époque si tu te faisais pas arrêter, l'amende et la photo filaient aux calendes grecques, on faisait le concours des radars au retour. Et SCHLAK ! oh on en a encore eu un ! Et on riait, on riait comme des cons, et moi je me suis fait un record

à 197 km/h, avec la bagnole pleine de bouddhas jusqu'au toit, qui traînait par terre. Et puis, c'est ce que je t'avais dit une fois, quand on est arrivé à la maison, on est sorti de la bagnole, on voyait plus l'arrière de la voiture tellement il était noir ! Plaque noire, feux noirs, mat ! Tout était noir de suie ! Tu faisais comme ça et puis t'avais la main collée presque ! Un truc de fou. Ça, on le faisait une fois par semaine, donc on a fait des belles vitesses, mais là, c'était le grand maximum avec la Renault Espace chargée, on ne pouvait pas aller plus loin, sinon on aurait explosé.

Et puis alors, avec Gaston, ce qu'on faisait à Paris, si on arrivait le soir avant, on allait roupiller à l'hôtel. Mais la voiture il faut bien la mettre quelque part. Et comme Drouot c'est en plein centre-ville, tu n'as pas de parking, donc on se parquait devant les bureaux de nos associés, en pleine rue, à deux cents mètres à vol d'oiseau de Beaubourg. Donc il y a du monde dans ces rues. Alors le matin, on arrivait à la bagnole, impeccable, personne n'avait touché la voiture, de toute façon on ne pouvait pas la fermer. Elle était tellement vieille et pourrie, que le système de clé ne marchait plus. Je sais plus s'il avait dû trouer la serrure, je me souviens plus. Mais de toute façon les clés, t'oubliais. Alors la voiture passait la nuit, pleine d'œuvres d'art, devant une maison de vente aux enchères ! Heureusement que les « kinky » sont des imbéciles, parce que si tu veux à coup sûr te faire une bagnole où il y a des trucs, ben tu vas dans les zones où c'est que des antiquaires et des galeries. Donc en général, si tu pètes une bagnole, il y a un bon truc dedans, un petit bronze... Là, la voiture était pleine, d'une demi-vente aux enchères, mais personne ne s'approchait, même de la voiture. Un truc magique.

N'importe qui d'autre que Gaston fait ça, mais tu te fais pi-

quer ta bagnole, tu te la fais enlever par les flics, parce qu'en plus c'était plus ou moins un coin où on n'osait pas parquer. Mais... Il n'y a que Gaston qui peut faire un truc comme ça. On voyait qu'il y avait des trucs dedans, ce n'était pas des fenêtres noires. Donc tu voyais une empilée de cadres, d'ailleurs ce n'était pas de la très bonne pub, parce que le patron de la boîte de vente aux enchères, quand il a vu l'entassée, on n'est plus jamais allé se parquer devant ! Parce qu'il était révolté. Il avait peur et tout, à juste titre !

Parce que bon, le pire que j'ai vu, je vais avec Gaston chez un client chercher un tableau. Les clients nous regardaient par la fenêtre d'un immeuble. C'était à La Chaux-de-Fonds, je m'en souviendrai toute ma vie. Le coffre était ouvert, Gaston prend le tableau, il le lance dans le coffre. Il le pose pas, tu vois, il le lance. Les gens étaient en train de nous regarder. Pour eux, c'était un peu le joyau de la couronne ! Tu sais qu'on a failli devoir le rendre tout de suite, parce que les gens... le type gesticulait à sa fenêtre. Je dis à Gaston : « Regarde, réfléchis. » Mais lui rien à foutre. Je les voyais gesticuler les deux, mais t'imagines la scène, le papi, la mami, à leur balcon de cuisine, petite fenêtre, qui nous regardaient deux trois étages plus bas, et mon con de frisé, rrrlà !, dans le coffre, en couratant, tu vois comme il est quand il sautille, tout content.

Mais là aussi, si les clients savaient la moitié de ce qui se passe avec leurs affaires, il ne se vendrait plus rien.

Quand on allait faire nos tournées de recherches, les choses s'empilaient, mais anarchiquement. Au fur à mesure. Alors manque de pot, tu ne trouves pas forcément les bronzes le matin, et ils ne sont pas forcément au fond du camion ! Donc tu trouves deux trois petits tableaux que tu jettes comme ça négligemment,

au fond du truc ou dans le coffre de l'Espace. Là aussi, il avait enlevé les sièges à l'arrière, et il y avait toujours des bouts de vis et des trucs qui dépassaient dans ces machins. Là aussi, quand on n'avait pas réussi ou à trouer ou à enfoncer un tableau, on arrivait encore à déchirer ou à rayer des sculptures ou des bouts de bouddhas ! Alors tu me diras ça fait plus authentique ! Mais un truc de taré ! Moi, si j'étais client, je le vois je lui dis « vous me ramenez immédiatement mon truc ! Et avec des pincettes en plus ! »

Et après, quand on rentrait à des heures improbables, on fonçait dans un bar à putes, à La Chaux-de-Fonds, où on s'arrêtait toujours, au Bouchon. On allait bouffer un cervelas avec de la moutarde ! Ça c'était ce qu'il bouffait, tout le temps. On s'y arrêtait à n'importe quelle heure parce que c'était ouvert. Alors ce bar, une porte avec trois escaliers qui descendent, deux trois alcôves dans les bords... un truc assez glauque. On allait là, un truc génial là aussi par certains côtés.

Et puis bon, dans ce bar à putes c'était trop drôle. Parce que nous en général on y allait quand on était fatigué. C'était déjà la rentrée à des heures indues, moi j'en pouvais plus, je me disais « ah putain, il faut encore qu'on s'arrête là » et lui il riait, et moi aussi, et puis on n'en finissait plus. Mais bon, à part le cervelas, on n'a jamais consommé sur place si je puis dire ! C'était trop drôle, tellement improbable, tellement « space » ! Et tous ces bars ça pue. Il pue cette espèce de déodorant d'autoroute allemande, je sais pas si tu vois ce que je veux dire, style voiture neuve. Tu mets un machin de « brise voiture neuve ». Dans tous les bars à putes, les machins un peu cochon que j'ai vus dans ma vie un peu partout, glauques, ça pue la même chose. Un désinfectant pour les

chiottes, le truc qui fait pshitt quand tu ouvres la porte, et ils t'en foutent pour masquer les odeurs, l'humidité, c'est immonde. Tu vois l'esthétique, tu sens l'odeur.

Frites chez Georges

Une autre fois, toujours dans une de nos tournées, on va chez Georges Wenger au Noirmont. Il dit « ouais vous voulez manger un petit truc ? » Gaston « ouais, t'as pas un bout de jambon avec des frites ? » Et Wenger, non mais t'imagines, il a pelé les pommes de terre, coupé les frites, passé à la friteuse... Non, non, il nous a fait du sur mesure parce que, tu penses, des frites, ils ne doivent même pas en avoir ! Gaston était tout content ! Bon, il n'avait pas eu son cervelas, donc on a dû prendre du jambon et des frites ! On était quand même encore loin de notre bar à putes de La Chaux-de-Fonds, tout d'un coup on avait faim, sur le retour !

On allait normalement en face de chez Wenger, à l'Hôtel du Soleil, chez un type qui s'appelait Simonin. Ça c'était notre stamm où on dormait avec toute l'équipe de la vente aux enchères du Noirmont. C'était un fou de Napoléon, ce type, et tu avais des espèces de souvenirs de Napoléon dans toutes les chambres, des vieux lits, des antiquités, c'était un truc génial. Bon quand on allait au Noirmont, Gaston préférait manger au Soleil, où là c'était son bout de pain à la moutarde. Mais alors pas gêné, dans le plus grand des gastronomiques loin à la ronde, qu'est-ce qu'il demande ! Et personne n'ose lui dire « mais va te faire foutre ! » ou « tu vas au Macdo en face ! »

Bon, quand tu vois la décoration qu'il y a dans le restaurant

d'un de nos grands chefs suisses, et les œuvres qu'il a au mur, c'est médiocre. Du Haut-Médiocre, en l'occurrence ! On dirait une bonbonnière. C'est entre une bonbonnière et le bar à putes allemand des années septante. Ah oui, bon, ça sent meilleur, il n'y a pas cette odeur bizarre, mais à part ça c'est la même chose. Et si en plus, dans l'indifférence du personnel, les miettes roulent sous l'assiette chaque fois qu'on te sert un plat, ça donne pas envie. Et si le patron, en plus, te snobe...

En parlant d'excellence, c'est là qu'on voit que Ritz a tout compris. Ritz, un peigne-cul du fond du Valais, pauvre, chaque fois qu'il achetait quelque chose, c'était pour une fois. Il n'achetait pas des meubles, il achetait du capital. Tu ne peux pas jeter quoi que ce soit d'un hôtel Ritz. Orfèvrerie faite sur mesure, tapis magnifiques, c'est un festival. C'est juste la perfection. Ce n'est pas pour rien que les rois vont au Ritz. Ils ne vont pas dans un machin pseudo-luxueux avec les chiottes en or du plus mauvais goût. Au Ritz, le luxe c'est la perfection. Et si tu dors une fois au Ritz, ils savent que tu as dormi au Ritz, même si c'était il y a vingt ans. Il y a un suivi. C'est comme chez Girardet, il notait tous les gens qui ont été chez lui, pour ne jamais leur servir deux fois la même chose. Ça c'est l'excellence. Reconnaître les clients, c'est ça qui fait que tu as du plaisir. L'accueil, tout est là. Alors le Ritz de Barcelone, qui a été vendu à l'ancien président du Barça, la société Ritz lui a retiré son nom immédiatement, et il n'ose plus s'appeler Hôtel Ritz. Parce qu'il n'est plus dans le standard. Plusieurs hôtels ont été vendus. Le Ritz de Madrid appartient à une des familles les plus riches d'Espagne, à Paris c'est Al Fayed, c'est l'excellence. Tu n'as rien à changer, tu laisses tout comme ça, tu laisses le personnel et tu continues. Et tu gagnes ta vie. Quand tu commences

à vouloir changer, c'est fini.

Chirurgie cardiaque à Berne

Toujours dans la série des transports, j'ai été opéré du cœur à l'Île à Berne. Là-bas, tu as tout juste pas ton nom écrit au stylo-feutre doré sur un petit cœur planté dans le chocolat ! Je t'ai dit quand j'étais allé pour le stent ? La première fois, j'étais allé, naze, en ambulance et tout. Alors là je n'ai rien vu. Aller-retour, je n'ai rien vu, je me suis retrouvé ici aux soins intensifs. Vaguement j'ai entendu « Herr Egli, Herr Egli... » à Berne, j'ai vaguement vu la télé, cet immense machin qui fait bzzzzz. Mais je me suis rendu compte de rien, et j'étais de nouveau à Neuchâtel.

Mais la deuxième fois, j'ai dû y aller un mois après pour voir comment ça avait tenu, et qu'ils fassent eux le plan d'attaque de la grosse opération qui allait suivre. J'avais rendez-vous à dix heures, à dix heures moins le quart j'étais là, à dix heures moins cinq j'étais à poil dans le lit, prêt à être envoyé au bloc. Et hop, en passant par le bras, ils m'ont envoyé leur caméra par la veine, ils ont vu que les stents allaient bien, ils ont fait leur plan d'intervention, et ils m'ont dit « vous revenez dans un mois ».

Donc, là, t'es quand même plus ou moins anesthésié, ils t'ont refoutu une série de tuyaux, de cathéters et tout, bref t'es pas frais. En plus t'es à jeun, parce que je devais y aller à dix heures le matin à jeun pour l'opération, donc j'avais rien pu bouffer le soir donc j'étais grinche, j'avais envie d'un café, comme tous les matins. J'arrive dans la chambre – enfin on me pousse jusque dans la chambre – l'infirmière arrive. « Herr Egli, un café ? » Ah ! J'ai

repris vie avec ce café. Arrive l'heure du dîner. Ils m'amènent le dîner. Et le dessert, c'était un flan caramel avec une mousse de crème dessus, et dedans, un cœur en chocolat planté, sur lequel c'était marqué « Gute Besserung » ! Ça fait plaisir. À part ça, je veux dire, ils auraient pu le mettre en français. Heureusement je suis bilingue, sinon je leur aurais dit « dites donc, je m'appelle pas « Gute Besserung », c'est pas mon plateau ! C'est la chambre d'à côté ! » Non mais t'hallucines ! Un service, des gens mais aimables, parfaits, ils ne t'oublient pas, toutes les dix secondes ils sont là, j'ai jamais vu un truc pareil. Et puis l'infirmière t'accompagne par la main. Ils ne te lâchent pas jusqu'à ce que tu sois dans le taxi. Et le taxi, du plus bel effet. Une immense Mercedes noire. J'ai dit « c'est pas pour moi, vous vous êtes trompés de voiture ! »

C'est un Jurassien qui est venu me chercher. Un copain du Noirmont qui ne fait que ça. Il transporte les gamins du coin plus les clients de la Clinique du Noirmont. À gauche, à droite... Il se fait Clinique du Noirmont - Hôpital de l'Île trois ou quatre fois par semaine. Il connaît le chemin.

Enfin bref, j'étais impressionné par la qualité de cet hôpital. Et il va s'agrandir. Il y a six mille personnes qui y travaillent, et ils vont le doubler. C'est pas pour rien que ça s'appelle une île ! Maintenant c'est une île, bientôt ça sera une péninsule.

La création, toujours !

Gaston, il a une immense tortue dans son salon. J'espère la récupérer. Je me suis arrangé avec son fils Léo. Actuellement, c'est fini de chez fini, tu n'oses plus importer ou commercer ce genre d'objet. La protection des animaux est passée par là. Quand tu les achètes, c'est politiquement pas correct, difficile à vendre dans les ventes d'ici, il faut prouver d'où elle vient, et là, je crains le pire. Car elle n'a simplement pas les papiers, comme souvent !

D'ailleurs, il a vendu la sculpture qui était dessus. Je lui avais offert une sculpture en fil de fer, une sorte de cavalier qui conduisait cette tortue. Il a un couple qui la lui a demandée. Je l'ai appris de sa secrétaire. Elle me téléphone et me dit « ouais, le seul truc qu'il a vendu de tout le week-end de son exposition, c'est ta sculpture ! » J'étais hyper content, parce qu'en plus il l'a vendue vachement cher, à des gens qui étaient venus pour voir. Il y avait deux trois autres artistes, et tout. Il y a mis un bon prix, il l'a vendue comme un Egli, et tout le monde trouvait ça génial. La femme qui l'a achetée, riait en la voyant. Il lui a donné un prix galerie, mille six cents balles, et sans discuter, elle l'a achetée. Donc sans la tortue dessous, ce cavalier en fil de fer, dans ses bottes, il avait juste les bottes comme accessoires, avec ses rênes devant, tout simple.

Et puis j'en ai fait une autre, que j'avais offerte à Léo qui, lui, l'a gardée. Il n'a pas voulu la vendre, un petit Saint-Georges qui terrassait une limace en gomme, un machin style « Slime », qu'il m'avait amené. Il m'avait dit « regarde ça, je l'ai trouvé sur le chemin, ça va te servir à quelque chose ». Trente secondes après,

j'avais un petit fermoir d'un bracelet, qui faisait penser à un casque médiéval, un petit machin style figurine Lego, je pose ce machin dessus, je le plante dans la limace et je plante le tout dans un petit machin en bois qui était juste à côté du tas de bois pour la cheminée... Mais une gueule ce truc... Là aussi, posé sur un meuble, il y est resté longtemps... Léo m'a dit : « Je le prends, sinon il va le vendre ! »

Enfin bref, Gaston m'a fait un plus grand cadeau en le vendant à un prix d'œuvre, qu'en le gardant sans dire à personne. J'ai eu une reconnaissance de mon travail. Et surtout, là ça a fait chier deux trois artistes neuchâtelois qui étaient là, qui essayaient de vendre leurs œuvres. Moi, je n'étais même pas là !

On a quand même encore quelque cinquante années à tirer, hein, donc il ne faut pas se laisser abattre ! On perd un peu d'agilité, toujours est-il que je fais une œuvre par jour, maintenant. Je pose de nouveau les accessoires aux bons endroits ! J'ai remis la main sur deux trois sacs que j'avais cachés une fois que je faisais de l'ordre, « oh, un sac plein de barbies, oh, un sac plein de pions »... alors j'ai une table de salon, elle est en train de prendre forme. Je ne sais pas, mais il m'en faut beaucoup plus, de ces accessoires.

Donc c'est un appel, tu peux dire à tes frères et compagnie, qu'ils ne jettent aucun jouet, même foutu, de leurs gamins. Parce que même quand il leur manque un bras, ou une jambe, moi ça m'inspire. D'ailleurs, là j'ai récupéré hier deux petites bottes articulées que je désespérais de retrouver. Il faut que j'aille tout de suite chercher du fil de fer pour refaire un bonhomme, et lui mettre ces petites bottes. C'était une nana à cheval, et j'ai tout utilisé, tout. Les bras, les jambes, et il restait ses bottes. Je me suis dit

« merde, c'est trop génial ! ». Mais comme je viens tous de leur racheter des souliers, là ils ont tous des souliers neufs, ou des patins à roulettes, ou des baskets, il faut absolument retrouver un bonhomme.

Il ne suffit pas de mettre des godasses. Une fois que tu vois c'est facile, il faut mettre les bonnes godasses, de la bonne proportion, autrement ça fait complètement débile. Et ça, j'ai remarqué la première que j'ai faite, à qui j'ai mis des baskets, qui est d'ailleurs dans une galerie à Gérone. Ces enculés ils nous doivent deux œuvres, deux sculptures, plus des œuvres que Pilar avait mises en dépôt, et elles sont toujours là-bas.

Il y a aussi la galerie Cortina de Barcelone, une très bonne galerie. D'ailleurs elle a deux galeries à Barcelone, une à la Calle Valencia et l'autre dans les hauts quartiers. Ouais, j'ai des œuvres par ci, par là ! Encore dans des galeries internationales. Il faudra que je fasse une tournée une fois, quand l'affaire COVID-19 sera à plat. Il faut que j'aille voir, je m'en fous même si ce n'est pas vendu. Ça ne fait rien. Déjà si ce n'est pas vendu, je vais les utiliser pour ma promotion.

Les pièces chez Pilar, et chez la grand-mère

Les pièces qui sont chez Pilar, j'ai fait comme Paul Klee sans savoir qu'il avait fait la même chose. Il y a des trucs qui sont tellement bien, que je les ai emballés dans du cellophane, et je pense qu'elle doit avoir une centaine d'œuvres, des petites œuvres, mais qui sont toutes mais de petits délices. Dorées, dans des petites boîtes, tout est bien encadré. Enfin il n'y a pas de cadre, mais si tu

veux il y a des passe-partout, toutes les œuvres sont prêtes. Je pense que sous le lit dans la chambre d'ami chez la grand-mère il doit y avoir dans les cartons une bonne centaine de ces délices. Je me suis dit « ça c'est des trucs, pour mal les vendre, il vaut mieux les garder ». C'est un truc on mettra dans un musée ou dans sa collection privée.

C'est des petites histoires, je récupérais des cartons un peu profonds, et je montais un petit truc très doré, avec ces personnages, tu en as une ou deux chez toi, c'est comme des villages collés et tout. Là j'en ai un immense qui est chez sa mère, je veux dire j'ose pas le décrocher ce tableau. Si je le décroche, elle me court après avec le balai et la *fregona* en bas les escaliers ! (Rires). Il est impressionnant ce machin. Immense, encadré, doré, un truc mais hollandais, parce qu'à l'époque je mettais une espèce de vernis dessus, qui vieillissait l'or, mais un truc ! Du *Betun de Judea*, la traduction ce serait de l'asphalte de Judée. C'est un truc qu'on achète, un produit qu'utilisaient déjà les peintres hollandais, ça te donne un effet. Si tu veux tu prends une feuille d'or neuve, tu le passes dessus, tu lui donnes deux cents ans de patine et tout. C'est extraordinaire. Et j'en ai abusé de ce machin ! Et je n'en trouve pas ici. Je désespère ! Alors quand je vais là-bas, quand j'y pense, je demande à un copain qui a une boutique de produit de peinture et compagnie, qui était notre grand copain, mais nous on n'a jamais été bon client ! Mais lui c'est le type qui a trouvé la combine, il donne des cours dans des homes et tout, il gagne du fric, toutes les grands-mères viennent encadrer chez lui, il donne des cours d'aquarelle et tout, il a complètement compris le truc.

Lui aussi, ce salopard, il a une collection, parce que tous les copains, chaque fois qu'on allait qu'on se faisait des fêtes, tout le

monde amenait une œuvre sous le bras ! Des bouteilles et puis des œuvres ! Chez tout le monde ! Donc on s'est fait un mélange et des collections personnelles impressionnantes.

Les gens sont soufflés quand ils allaient chez ma belle-mère. Alors tu entres, une immense entrée, très haute, un petit immeuble de trois étages, qui a vraiment l'air de rien. Tu ouvres la porte, tu te retrouves avec un tableau qui fait deux mètres de haut sur un mètre vingt de large, de la fameuse exposition Rey-Trullenque. Donc j'ai pu choisir, comme c'est moi qui ai fait le montage, c'est le tableau que j'ai choisi, un tableau où je peux me mettre dix fois dedans ! À côté tu as un meuble assez haut, avec des pieds torsadés, qu'on a trouvé au bord de la route une fois qu'on allait à un vernissage. On a fait demi-tour pour le ramener à la maison ! Là je m'étais fait engueuler, et maintenant ce machin ça fait quinze ans qu'il est dans le truc. Là aussi, je ne peux plus le bouger d'un millimètre, parce qu'il est fait pour là.

Sur ce meuble, large comme mes bras, j'ai une ville complète en bois, une de mes sculptures, et dessus il y a un de mes tableaux qui fait deux mètres sur un mètre, de volutes dorées et tout. Les gens, en plus il y a des sculptures partout, ils voient un dessin quasi grandeur nature de Pilar, un grand portrait. Quand ils entrent, ils sont impressionnés ! Tu lui dis « excusez-moi, j'arrive pas trop tard ! » Elle contrôle l'entrée, c'est impressionnant.

Des tableaux, toute la montée sur trois étages, dans la maison il y en a partout. Et ça, c'est chez la grand-mère. Au début elle gueulait un peu, parce qu'on prenait de la place, et maintenant il n'est même plus question d'enlever quoi que ce soit. Parce qu'il y a de tout, de tout. Parce qu'avec tous les artistes qui sont venus, j'ai fait des échanges. J'en ai partout, jusqu'au galetas. Et chez

Pilar, tous les grands tableaux de Pablo Rey, des grands Trullenque, ils sont chez elle. Dans son appartement. Là aussi, on a je pense une centaine d'œuvres contemporaines, de format moyen et grand. Un fond de galerie génial.

C'est pour ça, il faut s'y mettre pour exposer. Pilar a tout pour le faire, depuis l'Espagne, donc on peut le faire ici également. Avec Escribà aussi, c'est possible. Ici, j'ai déjà un joli fond de galerie, on ajouterait deux trois grandes pièces qu'on remonte d'Espagne parce qu'on est fatigué de les voir, on ne sait plus où les mettre, des trucs du style international, je connais plusieurs artistes qui nous laisseraient sans aucun problème des œuvres en dépôt, des trucs impressionnants. Le nerf de la guerre, c'est d'avoir un fond de galerie gratos. Il faut avoir de quoi te faire du blé sur des trucs où tu n'as plus à payer, qui sont acquis. La galerie tourne au bout d'un moment. Et, comme je te racontais le cas Vallotton, c'était des gens tellement tristes qu'ils n'échangeaient que de la merde. Au lieu d'échanger avec les tout grands avec qui il était copain, il a échangé avec ses copains de quartier, vaudois, entre Pully et Lutry quoi. C'est ça qui est triste. Sa clientèle était là.

Pour moi, un objet c'est fait pour circuler. Mes tables, mises à côté de celle d'Yves Klein, et compagnie, ne sont pas ridicules. De loin pas. Et ne n'est pas faute des gens de me le dire. Il faut les montrer, putain. J'ai de quoi faire. J'ai compté, j'ai arrêté à cent vingt. J'ai même pas fait les toilettes où j'en ai vingt ou vingt-cinq. En plus des meubles et des sculptures.

Je fais du Paul Klee sans le savoir

C'est impressionnant. Je te dis, moi quand je fais le tour de mes trucs je me dis « ah tiens il y a encore ça ? » Et j'en ai encore plein à gauche à droite. Et j'en récupère, je les finis, parce que tout d'un coup... Et quand on va dans une exposition, qu'on tombe sur un Paul Klee, où je demande à cent personnes, nonante-neuf me disent « ah, c'est, je reconnais, c'est un des tiens ! » Et moi « non, non, pas celui-là, mais on pourrait... (rires) » Et puis c'est un truc que j'ai découvert mais vingt ans après avoir fait les mêmes ! C'est ça qui est génial de Paul Klee, comme c'est des petits formats et des petits trucs...

(Il montre des petits tableaux « délicieux ») Alors ces trucs ça a l'air de rien, tu ne vois même pas. Les gens, comme ça, tu passes à côté, tu ne les vois pas. Mais quand quelqu'un aura fait une étude sur la symbolique, on verra ! Et puis on s'en fout du reste, tu n'as pas besoin de mettre une histoire. C'est ça, il faut que, hop, t'entres dedans, tu fais ton truc, tu voyages... Il y en a où tu ne voyages pas, et il y en a où tu voyages. Mais on a un matos, c'est de la folie. Faut y aller, foutre le pied dans la porte, et exposer. L'endroit on s'en fout. Le Grand Cachot, c'est toujours mon exemple. Si tu amènes des œuvres de qualité, tu les amènes n'importe où, les gens viennent. On s'en fout, en Suisse, c'est typiquement le coin où t'as pas besoin d'être Place des Vosges. En France, tu oublies. Si tu n'es pas à Paris, tu oublies. Et puis si tu n'es pas dans le coin du Marais et tout, t'oublies la même chose. Même si tu as une galerie à Paris un peu mal placée, c'est comme péter dans un violon !

Alors, ici, avec un truc de qualité, je veux dire il y a un tas de

jeunes, merde, t'achètes un tableau que tu payes jusqu'à deux mille balles, un tableau d'un mètre cinquante sur un mètre cinquante. Je veux dire c'est pas le prix d'un poster mais tu t'achètes une œuvre d'art, qui a une perspective, une possibilité de prendre de la valeur. Quand tu l'achètes à deux mille balles, c'est rien du tout, c'est la moitié du prix de ton canapé ! De ton salon fait par des chinetoques ! Comme ton poster, il va pas passer à la postérité si je puis dire (rires) !

Aujourd'hui, je bosse avec Gérald Lange, à la Galerie de la Tine, à Troistorrents (Valais). Là aussi, je ne compte pas. Je vis de rien mais j'ai tout. On s'est serré la main, et hop, on y va. Ça reporte mes projets mais on ne se pose pas de question.

Je vis au milieu de sculptures de Jean Casanova³⁴, un génie oublié (plus pour longtemps), de Hainard, de gravures de Édouard Valet, de pastels de Birbaum... Comme j'ai toujours dit, je ne sais pas où je vais, mais j'y vais.

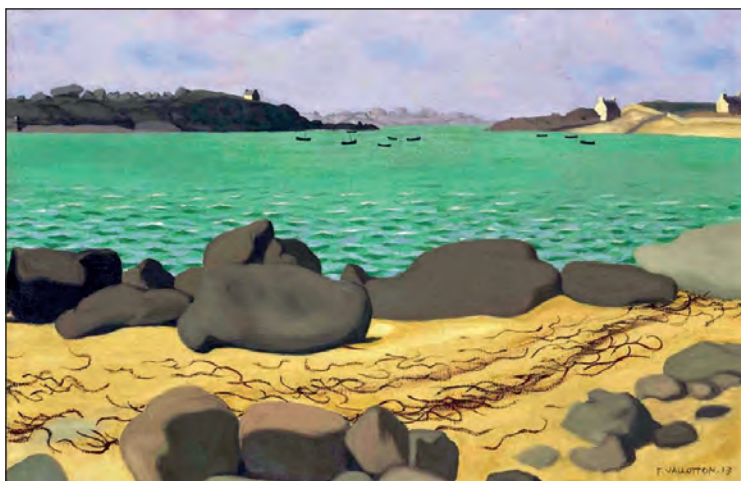
L'aventure continue, la vie continue, merde.

³⁴ Jean Casanova (1887-1968) est un sculpteur valaisan, qui a disséminé ses œuvres en Valais, en Suisse et en Savoie, pour la plupart représentant des animaux et des figures allégoriques.



Elche. El palmeral (1918), par Joaquín Sorolla

[Wikipedia Commons](#), domaine public



Rade de Ploumanach (1917), par Félix Vallotton
Licence Creative Commons, domaine public



La Bibliothèque (1921), par Félix Vallotton
Licence Creative Commons, domaine public



Still Life with Lemons in a Wicker Basket (vers 1649), par Juan de Zurbarán
Licence Creative Commons, domaine public



Going to Market, Early Morning (vers 1773), par Thomas Gainsborough
Licence Creative Commons, domaine public



Agnus Dei (vers 1640), par Francisco de Zurbarán
Wikipedia Commons – domaine public



L'Helvétia ou la Liberté par Gustave Courbet,
devant le Tribunal fédéral de Lausanne

Photo F. Egli



Jeu d'échec par François Egli
collection de l'artiste



Sans titre par François Egli
collection privée



Anchor et encore par François Egli
collection de l'auteur



Panique à bord par François Egli
collection P. Giró



Enfance de l'art par François Egli
collection de l'artiste



Sans titre par François Egli
collection de l'artiste - Galerie de la Tine



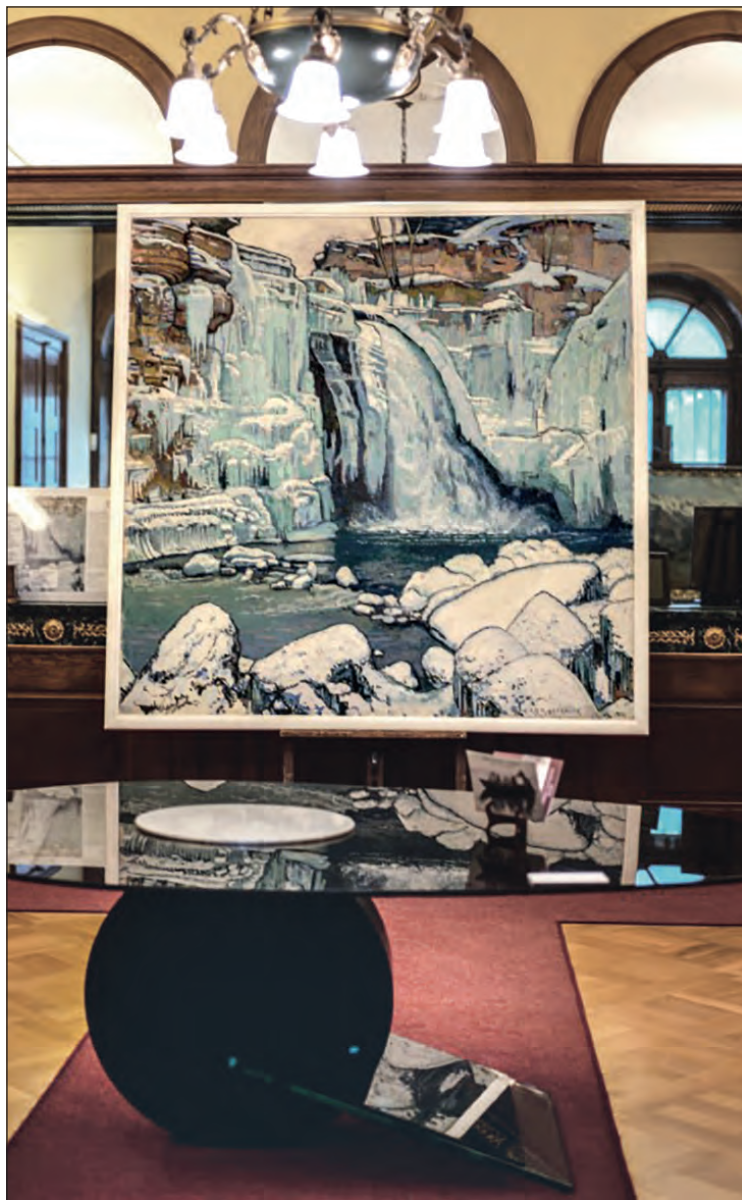
Installation sur console par François Egli
collection de l'artiste – Galerie de la Tine



Résidence de l'artiste à Troistorrents – VS
photo de l'auteur



Détail d'une œuvre de François Egli
collection de l'artiste - photo R.Vezza

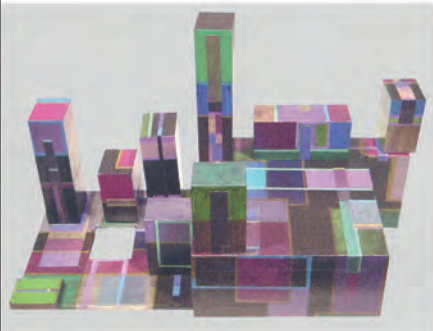


Le Saut du Doubs en hiver (1914), par Charles L'Eplattenier

© Christian Galley



Correction n°32 (1998), par Pablo Rey
collection P. Giró



FRANÇOIS
EGLI

ESCULTURES

30 març al 29 abril de 2006

MARAGALL
SALA D'ART

Rambla de Catalunya, 116 08008 Barcelona
Tel. 93 218 29 60 - Fax 93 218 82 26
galeria@maragallart.com www.maragallart.com

associació **(art)catalunya**



LLUIS
TRULLENQUE

PINTURES

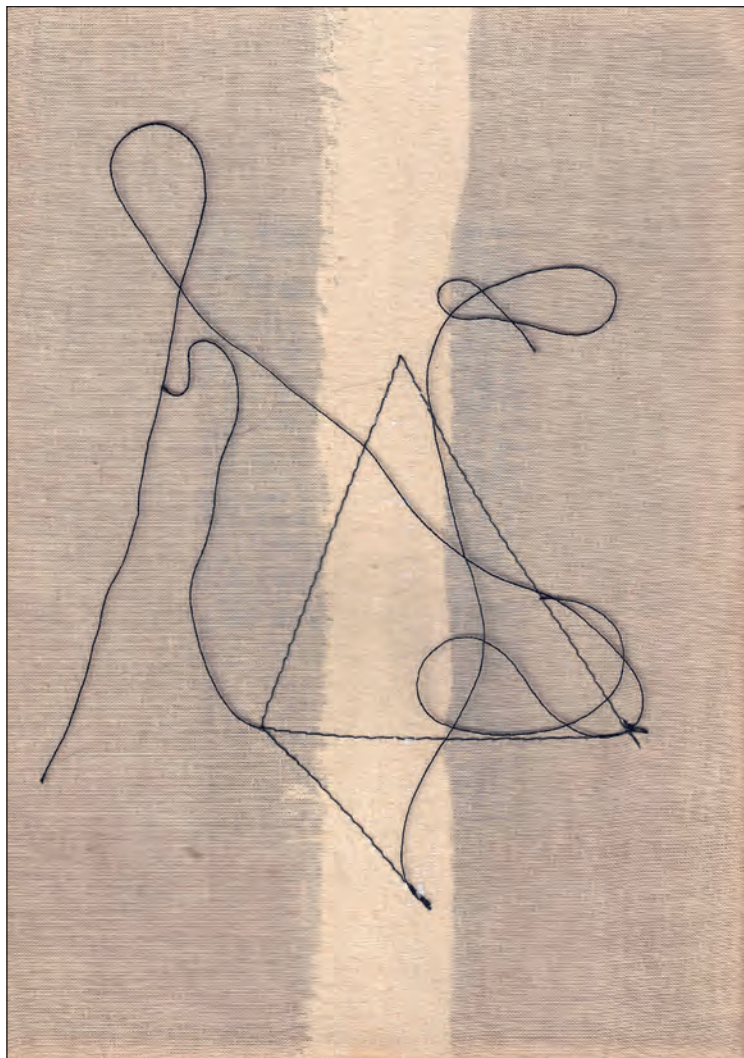
30 març al 29 abril de 2006

MARAGALL
SALA D'ART

Rambla de Catalunya, 116 08008 Barcelona
Tel. 93 218 29 60 - Fax 93 218 82 26
galeria@maragallart.com www.maragallart.com

associació **(art)catalunya**

Carton d'invitation de la Galerie Maragall pour l'exposition Egli-Trullenque



Exemplaire de la série *unitat de transformació* par Alex Pallívert
collection F. Egli

Sommaire

| | |
|---|----|
| Préface..... | 7 |
| Vers 1986 : Des Grands-Pins à Calpe, de Calpe à Madrid..... | 11 |
| Le mec de Calpe | 15 |
| Madrid : Rencontre avec Carlos Postigo | 17 |
| Le retour du mec de Calpe..... | 25 |
| Les œufs de Fabergé | 32 |
| Le <i>boceto</i> du Greco et la police | 33 |
| Le chevalier du port franc et le professeur | 38 |
| 1987 : Allo Houston..... | 43 |
| 1988 : Un autre trip dans le sud | 53 |
| Village fantôme..... | 62 |
| Un peu plus à l'ouest, l'Eden..... | 64 |
| 1990 : De Madrid à Andorre, d'Andorre à Sant Feliu..... | 67 |
| Travail dans la construction..... | 69 |
| La mythique Passat blanche..... | 74 |
| À Andorre | 77 |
| Repas champêtre dans la province de Soria | 80 |
| Buñuel, Hemingway, les taureaux, les fêtes patronales..... | 85 |
| Plus de logement, séjour à l'hôpital et départ vers Sant Feliu..... | 89 |
| Le départ vers la mer | 94 |
| Passage chez le curé | 94 |
| Vente devant le Prado | 95 |

| | |
|--|-----|
| Le plateau de Saragosse | 98 |
| 2001 : Sant Feliu | 105 |
| Dormir dans les cartons | 106 |
| La galerie Carmen Tatché | 110 |
| De Goya à Sorolla | 113 |
| La vente du Sorolla | 116 |
| Le groupe d'artistes à Sant Feliu | 127 |
| Les gens normaux de Sant Feliu | 129 |
| Retour sur les vernissages de la galerie Tatché de Sant Feliu..... | 130 |
| Le commissaire d'exposition et la muséographie | 132 |
| 130.2 carats..... | 136 |
| La Skyline | 137 |
| 2001 : Rencontre de Pilar et Pau | 139 |
| Avec Pau..... | 147 |
| La galerie, terrain de jeu de Pau | 149 |
| La patinette électrique..... | 150 |
| Sant Feliu : la cabane..... | 152 |
| Expos et défense d'artistes..... | 155 |
| Eulalia Ramón, son mari Carlos Saura et les <i>néocolors</i> | 156 |
| L'inconnu Evarist Vallès, ami de Dali – traduction du livre de Pilar Giró | 163 |
| L'après Galerie Tatché..... | 166 |
| 2009 : Retour en Suisse..... | 169 |

| | |
|---|-----|
| Rencontre avec P.-Y. Gaston – Mon entrée dans la vente aux enchères..... | 169 |
| La vente aux enchères du Noirmont..... | 171 |
| <i>L'Helvétia ou la Liberté</i> de Gustave Courbet..... | 174 |
| Le Saut du Doubs en hiver | 194 |
| Dans les coulisses de la vente aux enchères du Noirmont..... | 198 |
| Avec Pierre-Yves Gaston à Montana (environ 2010)..... | 206 |
| L'inauguration de la Fondation Pierre Arnaud et visite de la Fondation Gianadda | 207 |
| George Ortiz..... | 214 |
| Les sculptures précycladiques..... | 219 |
| Gaston : « On a fait fois mille »..... | 221 |
| L'affaire Vallotton 1 (enchères du 11 juin 2011 à Fribourg)..... | 223 |
| L'affaire Vallotton 2 : le tableau du Docteur Nicod..... | 234 |
| Transport international d'œuvres d'art..... | 243 |
| Frites chez Georges | 249 |
| Chirurgie cardiaque à Berne..... | 251 |
| La création, toujours ! | 253 |
| Les pièces chez Pilar, et chez la grand-mère | 255 |
| Je fais du Paul Klee sans le savoir..... | 259 |
| Sommaire..... | 263 |
| Index des noms et lieux..... | 267 |
| Remerciements..... | 273 |

Index des noms et lieux

- ¡Hola!*, 48
Abril, Victoria, 157
Albe (Duc et Duchesse d'), 65, 66
Alicante, 12, 43, 44, 45, 47, 84
Amposta (Espagne), 53, 82
Andalousie (région), 65, 66
Andorre, 77, 112, 113
Argentaria (assurances), 37
Art nouveau, 40, 172
Atlantide, 64
Bâle, 26, 86, 202
Barbier-Müller (Musée), 21, 22, 23
Barcelone, 24, 40, 74, 123, 128, 135, 140, 142, 155, 163, 211, 250, 255
Bardot, Brigitte, 174
Baron de Bastard, 178
Barrio de Salamanca, 158
Barye, Antoine-Louis, 207
Batman, 27, 28, 41, 209
Beaubourg, 246
Bentley, 201, 208, 209
BIC (bien d'intérêt culturel), 193
Bilbao-Vizcaya (banque), 16, 26, 28, 37, 41, 43
Bin-Chi-Ming, 222
boceto (Le Greco), 22, 23, 35, 36
Bôle, 8, 203, 205, 215
Bond, James, 113, 120
Braque, Georges, 212, 225
Buffett, Warren, 38
Buñuel, Luis, 85
Caja de Ahorros, 101
Calaceite (Teruel), 100
Calanda (Espagne), 85
Calatayud (ville), 85
Caldes de Malavella, 101
Calonge (ville), 144, 147
Calpe (Alicante), 11, 12, 13, 14, 15, 17, 19, 25, 26, 27, 29
Campbell, Naomi, 120
Canal Alpha, 203
Caritas, 90, 93
Carmen (film), 157, 161
Casanova, Jean, 260
Cassal's (supermarché), 130
Castellana (Madrid), 25, 158
Catalogne (région), 53, 73, 101, 142, 167
Cathédrale San Antolín (Palencia), 36
Cercle des Beaux-Arts (Madrid), 24, 27
Cerdanya (Catalogne), 73, 77
Chagall, Marc, 210
Chaplin, Charles, 157, 161
Château d'Ouchy, 178
Christie's (Enchères), 23
Colombie, 22, 139, 140, 142
Colombier (Suisse), 243
Compostelle (Chemins de), 86
Cortina (galerie), 255
Courbet, Gustave, 171, 174, 175, 178, 183, 190, 192, 194, 204, 238
Crevillent (Espagne), 47
Cronicart, 127
Cuba, 158
Cuche et Barbezat, 75
Cuixart, Modest, 142
Dali, Salvador, 41, 85, 163, 168

- Dallas* (série), 44
 de Pury, Edmond, 224
 de Quattro, Jacqueline, 177
 de Ribera, José, 41
 de Vinci, Léonard, 115, 116
 Domingez, Adolfo, 120
 Drouot Enchères, 224, 225, 244, 245, 246
 Duran (Salle de vente), 25
 Èbre (fleuve), 53, 54
 Écosse, 201
 Egli (nom de famille), 50, 155, 251, 253
 Elche, 46
 Emmen, 50
 ENSA, 194
 Escribà, Xavier, 155, 168, 258
 Estrémadure (région), 62, 94
 Extremadura *Voir*
 Estrémadure
 Fabergé (Joallerie), 25, 32, 33
 Figueras (ville), 41, 163
 Franco (franquisme), 16, 62, 156
 Gainsborough, Thomas, 217
 Garbo, Greta, 32
 Gaston, Pierre-Yves, 74, 169, 170, 171, 175, 178, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 188, 189, 190, 193, 197, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 214, 215, 216, 217, 219, 220, 221, 222, 223, 226, 228, 230, 231, 233, 234, 235, 236, 238, 239, 243, 245, 246, 247, 249, 253, 254
 Gaudi, Antoni, 40, 41
 Genève, 21, 38, 39, 118, 214, 215, 218, 234
 Gérone, 69, 72, 155, 255
 Giacometti, Alberto, 190, 194, 212
 Gianadda, Pierre, 133, 207, 210
 Giró, Pau, 128, 139, 140, 143, 144, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 201, 210
 Giró, Pilar, 124, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 148, 151, 153, 155, 156, 160, 163, 164, 165, 201, 210, 222, 255, 257, 258
 Goya, Francisco de, 22, 31, 36, 37, 69, 111, 112, 113, 114, 115, 117, 158, 217, 218
 Grand Canyon, 63
 Grandson (Château de), 32
 Greco (Le), 22, 23, 33, 34, 36
 Gris, Juan, 213
 Guadalquivir (fleuve), 65
 Gurlitt (Cornelius), 22, 30, 41, 67, 68
 Hainard, Robert, 207, 260
 Haussmann (Baron), 174
 haussmannien (archit.), 19
Heidi (film), 44
 Hemingway, Ernest, 85, 86
 Houdini, Harry, 183
 Houston, 43, 50, 51
Jean Valjean (Les Misérables), 95
 Jersey et Guernesey, 37
 Junod, François, 33
 Jura, 175, 243, 244
 Klee, Paul, 255, 259
 Klein, Yves, 258
 Knauff (mastic), 78
 L'Eplattenier, Charles, 172, 173, 195, 196, 202, 203, 204, 205, 206

- L'Helvétia*, 171, 174, 194
 La Chaux-de-Fonds, 188, 195, 197, 204, 247, 248, 249
La Liberté voir aussi L'Helvétia, 9, 174, 175, 176, 186
 Lam, Wilfredo, 24
 Landeron (Le), 169
 Landi, 202
 Lange, Gérald, 260
Le Martyr de San Sebastian, 36
 Le Matin (quotidien), 197, 238
Le Saut du Doubs en hiver, 173, 196, 204
 Léger, Fernand, 207
 Léman (Lac), 175
 Lens (Suisse), 208
 Lermite, 196
Les révoltés du Bounty (film), 21
 Lladr   (porcelaines), 117, 118, 120
 Locle (Le), 32, 155, 171
 López, Sergi, 157
 Macolin (Suisse), 169
 Madrid (Espagne), 11, 15, 16, 17, 18, 19, 21, 24, 25, 33, 39, 40, 43, 50, 54, 58, 59, 62, 67, 69, 80, 84, 89, 90, 91, 92, 93, 95, 99, 106, 111, 117, 131, 135, 155, 156, 158, 159, 250
 Mancha, 65
Manneken Pis, 85
 Maradona, Diego, 59
 Maragall (galerie), 155
 Marlborough (galerie), 168
 Martinez de Hirujo, Cayetano Luis, 66
Matrix (film), 201
 Meissen, 118
 Mexique, 62, 132, 220
Millénium (roman) Voir Rubert
 Millon Associés, 222, 224, 231
 Miró, Joan, 155
 Modigliani, Amedeo, 165
 Mo  t et Chandon, 123
 Montana (Suisse), 73, 206, 207, 208, 220, 230
 Montricher (Suisse), 170, 179, 185, 244
 Moros y Cristianos, 48, 145
 Muriaux, 202
 Murillo, Esteban, 41
 néo-classique, 40
neocolors, 156, 159
 Neuchâtel (ville), 11, 32, 34, 36, 48, 136, 166, 169, 195, 197, 198, 204, 224, 228, 230, 231, 251
 New York, 24, 45, 46, 48, 108, 111, 134, 158, 159, 160, 165
 Noirmont (Le), 171, 172, 173, 178, 185, 188, 189, 202, 223, 249, 252
 Olsommer, Charles-Clos, 224, 225
 Ortiz, Georges, 135, 207, 214, 215, 216, 218, 219, 220, 221
 Ospel, Marcel, 26
 Oteiza, Jorge, 110
 Palau de la Merce, 155
 Pallafrugell (Gérone), 78
 Pall  , Alex, 108, 127
 Pals (Gérone), 69
 Pampelune, 87
 Paris, 24, 41, 125, 155, 174, 182, 190, 197, 201, 222, 224, 225, 229, 231, 244, 245, 246, 250, 259
 Passat (Volkswagen), 74
 Peniscola (Valence), 94, 156

Peñón, 15
 Petrus Christus (peintre), 39, 40
 Picasso, Pablo, 24, 38, 168, 210, 211, 212, 213
 Pierre Arnaud (fondation), 207, 208
 Pierre-à-Bot, 185
playmobils, 116, 148
 Plaza Mayor (Madrid), 91
 Poget (bijoutier), 136
 Poirot, Hercule, 203
 Pont du Gard (Le), 64
 Ponts-de-Martel (les), 75
 Ports Francs (Genève), 38, 39, 40, 41, 220
 Postigo, Carlos, 17, 19, 117
 Prado (Madrid), 95, 96, 97, 211
 Prince de Pise, 207, 208
 Puigcerdà (Cerdanya), 77
 Pyrénées (Les), 73
 Quai Branly (musée), 219
 Rajasthan, 109
 Ramón, Eulalia, 156, 159
 Range-Rover, 208, 209
 Rembrandt, 39
 Retiro (Madrid), 158
 Reuge (boîtes à musique), 33
 Reverón, Armando, 24
 Revilla, 84
 Rey, Pablo, 108, 127, 257, 258
 Ritz (palace), 107, 250
 Rolls-Royce (Phantom), 31
 Rubens, Pierre Paul, 23
 Rubert, Gino, 132, 133
 Saavedra, Pedro Toledo, 16, 26, 32
 Sainte-Croix, 33
 Saintes-Maries-de-la-Mer, 15
 Saint-Moritz, 118
 Saint-Ursanne, 243
 Salamanca (ville), 25, 43, 45
 Samaranch, Juan Antonio, 130
 SAMU, 91
 San Fermín *Voir* Pampelune
 San Francisco (style), 77
 San Marin, Gerardo, 127
 Sandoz (fondation), 32, 221, 236
 Sant Feliu (ville), 78, 89, 98, 103, 105, 106, 107, 108, 109, 120, 127, 128, 129, 130, 139, 146, 151, 152, 156, 157, 162, 222
 Santa Cristina (ville), 130
 Saragosse (Saragosse), 95, 98, 107, 112, 114
 Saura, Carlos, 156, 157, 160, 161, 162
 Schlatter, Yvan, 169
 Signac, Paul, 224
 Soria (ville), 80, 82, 84, 85
 Sorolla, Joaquín, 113, 114, 116, 117, 118, 119, 121, 122, 143
subprimes, 37
 Swissair, 65
 Tarragone, 53
 Tatché (Carmen, galerie), 98, 110, 123, 125, 130, 133, 136, 140, 143, 157, 166
 Teruel, 85
 têtes tumaco-tolita (art précolombien), 22
 Thyssen (fondation), 39, 40, 97, 146
 Toledo, 16, 26, 27, 32, 37, *Voir* Saavedra
 Tortosa (Espagne), 55, 59, 60
 Tour-de-Peilz (La), 174, 175, 178

Tourne (Col de la, Suisse), 74
 Tribunal fédéral (Lausanne),
 175, 176, 178
 Trullenque, Luis, 108, 127,
 139, 153, 155, 156, 257, 258
 Tschopp, Walter, 204, 205
 Umstätter, Lada, 204
Un chien andalou (film), 85
 Valence (Espagne), 13, 15, 53,
 85, 101, 117, 118, 140, 141
 Valet, Édouard, 260
 Vallès, Evarist, 163, 166
 Vallotton (galerie), 223
 Vallotton, Félix, 223, 224, 225,
 227, 228, 234, 240, 258
 Vallotton, Mickey, 223, 225,
 226, 227, 229, 230, 233,
 234, 235, 236, 237, 238, 239
 van Dongen, Kees, 225
 van Dyck, Antoine (peintre),
 38, 41
 Velázquez, Diego, 23, 39, 115
 Vendôme (Colonne), 174
 Vermeer, Johannes, 22
 Verrocchio, Andrea del, 116
 Vinaròs (Valence), 89, 101
 Vivaldi *Les Quatre Saisons*, 33
 von Büren, Francis, 166
 Wenger, Georges, 249
 Zervos, Christian, 211
 Zurbarán, Francisco de, 23, 29,
 30

Remerciements

Écrire un livre demande un important travail dans lequel, à des degrés divers, de nombreuses personnes se trouvent entraînées. L'auteur tient ici à remercier chaleureusement pour leur aide et leur soutien :

– Chantal Gambetta pour ses multiples relectures toujours constructives.

– Daniel Musy pour son enthousiasme et ses conseils et qui a d'emblée cru à ce projet.

– Gilles de Montmollin pour ses soutiens et conseils d'écrivain.

Un grand merci également pour les quelques coups de pouce « de-ci, de-là » à Henri Egli, Philippe Egli, David Fernandez, Tania Froidevaux, Christian Galley, Pilar Giró, Naya Guesnet, Cati Paiva, Chloé Rüedi, Giovanni Sammali, Roland Vezza, sans oublier ma petite équipe de « Celles qui savent ».

Aux Éditions SUR LE HAUT

- Luc Allemand, *Martinovka*, 2021
- Claude-Eric Hippenmeyer, *Une Enfance à Shanghai*, 2020
- Francis Kaufmann (avec Evelyn Gasser-Clerc),
Vieillesse, mon beau souci, 2020
- PascalF Kaufmann, *Villes, grandiloquences*, 2019
- Farrah Lee, *Migraines de l'âme*, 2020
- Jean-Marc Leresche, *Un jour, la vie*, 2019
- Jean-Marc Leresche, *Des Rameaux à Pâques*, 2020
- Jean-Marc Leresche, *Mattaï*, 2020
- Daniel Musy, *Typhons sur l'Hôtel de ville*, 2019
- Daniel Musy, *Mille tableaux*, 2020
- Daniel Musy, *Proximités chaleureuses*, 2020
- Robert Nussbaum, *Souvenirs d'un popiste populaire,
hockeyeur et voyageur*, Charles De La Reussille, 2020

Ouvrage composé par l'auteur
Couverture mise en page par
Joanne Matthey – codco.ch
La Chaux-de-Fonds

Imprimé sur papier FSC par
Imprimerie Monney Service
La Chaux-de-Fonds
ims-imprimerie.ch
septembre 2021, 2^e édition

ISBN 978-2-9701392-8-7



editionssurlehaut.com
Site d'édition de livres d'auteur-e-s de l'Arc jurassien



LA VIE FACILE DE FRANÇOIS EGLI

Fiction délirante d'une vie d'artiste

Ce livre puise ses racines dans les amitiés indéfectibles, l'enfance, l'attachement, mais aussi dans les folles passions d'une vie complètement « rock'n'roll ».

« L'art ça se vit. Vivre, c'est partager. Si l'art est un objet, il doit circuler. »



François Egli est né en 1965 à Neuchâtel (Suisse). Il fait ses premiers pas dans l'art à l'âge de 15 ans. Son travail l'a amené à exposer dans diverses galeries en Espagne, à Paris, en Allemagne et en Suisse. Ses créations ont régulièrement été saluées comme réinventant les facéties propres au jeu, au plaisir, à l'enfance et à la liberté. Un marchand d'art n'avait-il pas dit de lui qu'il se situait entre Alberto Giacometti et Max Ernst, mais en drôle ?

Laissant dans ce livre la main à son ami d'enfance Etienne Farron, il apporte un regard fictionnel sur son existence, emmenant avec lui souvenirs et personnages triturés à l'image de ses œuvres, balayant joyeusement la frontière entre art et liberté, si tant est qu'il y en ait une.



Etienne Farron, né en 1964 à Neuchâtel (Suisse), est psychologue du travail. Il se passionne pour l'écriture et les relations humaines. Il a mené à bien la rédaction de ce livre, désireux de mettre en mots les absences bien trop longues et mystérieuses de son ami François Egli.



ISBN 978-2-9701392-8-7

9 782970 139287